

# Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.  
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Receuil de pièces choisies du nouveau théâtre  
françois et italien.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 6

Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50

Fysiske størrelse | Physical extent:

8 bd.

## DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

## UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





56, -163, -8°

DET KONGELIGE BIBLIOTEK  
DA 1.-2.S 56 8°



1 156 08 01268 4





56. - 163. 8<sup>o</sup>

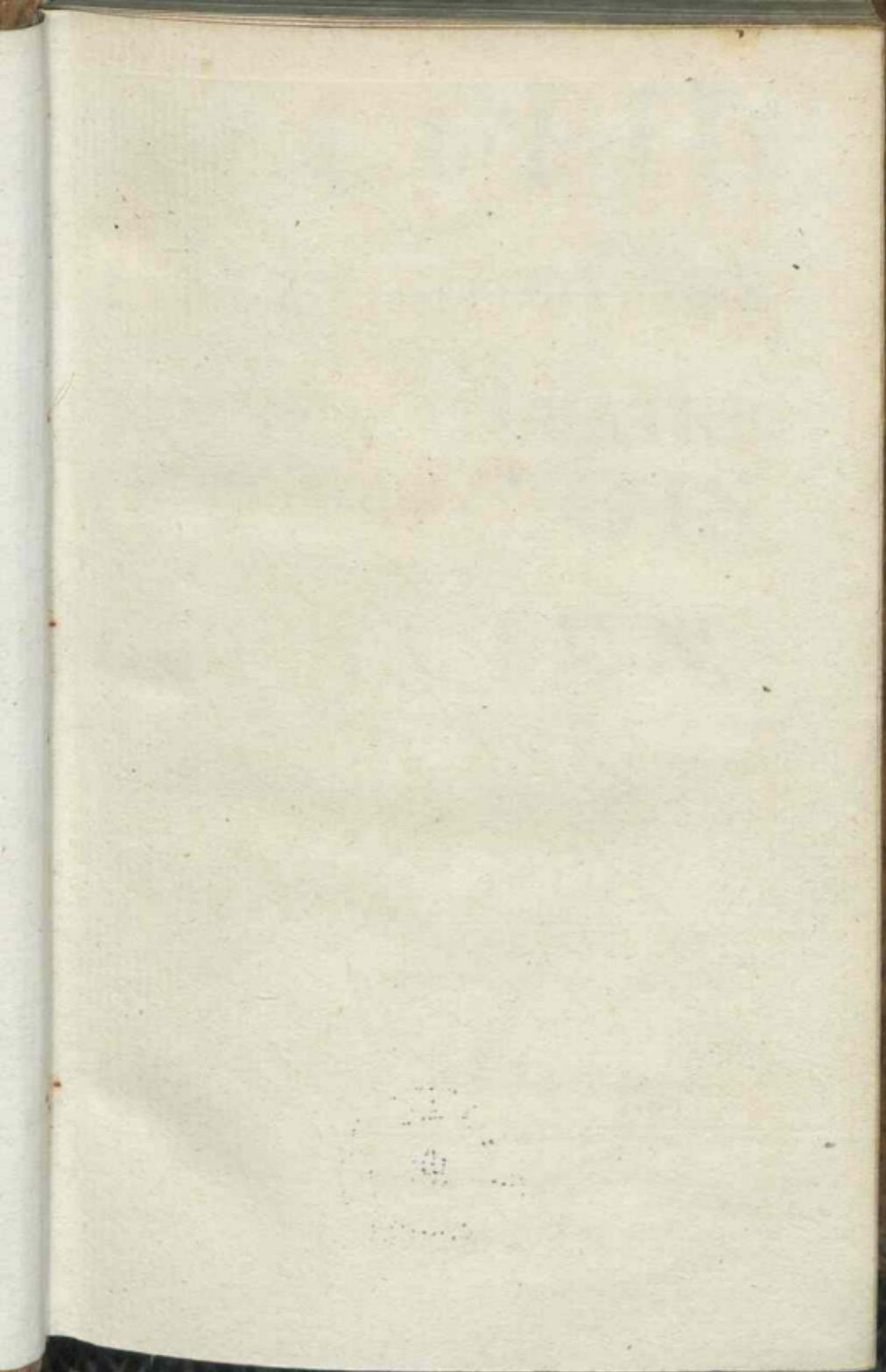
+ REX

Don. of d.

34. f

241





I

I

I

RECUEIL  
DE  
PIECES CHOISIES  
DU  
NOUVEAU THEATRE  
FRANCOIS  
ET  
ITALIEN.  
TOME VI.



*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

---

M D C C X L I X.

RECUEIL

DE  
PIECES CHOISIES

DU  
NOUVEAU THEATRE

FRANCOIS

ET  
ITALIEN.

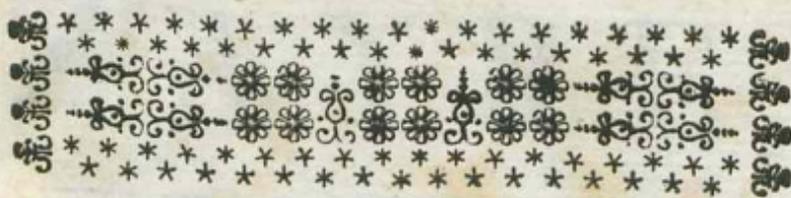
TOME VI.



PAR  
A. COFFINIER  
Chez J. B. Leclercq, dans le Palais  
Natioal, au Salon de Peinture.



M D C C L X



Pièces contenuës dans ce  
fixième Volume.

Zaire Tragédie.

Les Enfans trouvés , parodie de  
Zaire.

La surprise de la Haine.

Le Fleuve d'oubli.

Les Dehors trompeurs.

L'isle des Esclaves.

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

Pièces contenues dans ce  
Dixième Volume.

Naire Tragédie.

Les Enfants trouvés, parodie de  
Naire.

La surprise de la Haine.

Le Fleuve d'oubli.

Les Dehors trompeurs.

L'île des Esclaves.

# ZAYRE, TRAGEDIE.

DE M. DE VOLTAIRE.



*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

---

M D C C X L I X.



## A C T E U R S.

OROSMANE, Soudan de Jerusalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des  
Rois de Jerusalem.

ZAYRE, }  
FATIME, } Esclaves du Soudan.

NERESTAN, }  
CHATILLON, } Chevaliers François.

CORASMIN, }  
MELEDOR, } Officiers du Soudan.

UN ESCLAVE,

SUITE.]

*La Scene est au Sérail de Jerusalem.*





# Z A Y R E , TRAGEDIE.

---

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Z A Y R E , F A T I M E .



F A T I M E .

E ne m'attendois pas , jeune &  
belle Zaire ,  
Aux nouveaux sentimens que  
ce lieu vous inspire.

Quel espoir si flateur , ou quels heureux destins ,  
De vos jours ténébreux ont fait des jours serains  
La paix de votre cœur augmente avec vos char-  
mes.

Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes,

A 2

Vous

Vous ne les tournez plus vers ces heureux Clî-  
mats

Où ce brave François devoit guider nos pas ;  
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées :  
Où d'un Peuple poli les femmes adorées,  
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,  
Compagnes d'un Epoux & Reines en tous lieux,  
Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte,  
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte,  
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?  
Le Sérail d'un Soudan, sa triste austérité.  
Ce nom d'Esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous  
gêne ?

Préférez-vous Solime aux rives de la Seine ?

## Z A Y R E,

On ne peut désirer ce qu'on ne connoit pas.  
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.  
Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,  
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.  
Le reste de la terre anéanti pour moi,  
M'abandonne au Soudan qui nous tient sous sa  
loi :

Je ne connois que lui, sa gloire, sa puissance :  
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,  
Le reste est un vain songe.

## F A T I M E.

Avez vous oublié  
Ce généreux François dont la tendre amitié  
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?  
Combien nous admirions son audace hautaine,  
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats

Per-

Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas!

Orosmane vainqueur admirant son courage,  
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage,  
Nous l'attendons encor, sa générosité  
Devoit payer le prix de notre liberté.  
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance

Z A Y R E.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.  
Depuis plus de deux ans, il n'est point revenu.  
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,  
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage

Des sermens indiscrets, pour sortir d'esclavage.  
Il devoit délivrer dix Chevaliers Chrétiens,  
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.  
J'admire trop en lui cet inutile zèle,  
Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il étoit fidèle,  
S'il revenoit enfin dégager ses sermens,  
Ne voudriez-vous pas...

Z A Y R E.

Fatime, il n'est plus tems.  
Tout est changé...

F A T I M E.

Comment? que prétendez vous dire,

Z A Y R E.

Va, c'est trop te céler le Destin de Zaïre,  
Le secret du Soudan doit encor se cacher,  
Mais mon cœur dans le tien se plait à s'épancher.

Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres Cap-  
tives,

On te fit du Jourdain abandonner les rives,  
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,  
D'une main plus puissante a choisi le secours,  
Ce superbe Orosmane....

F A T I M E.

Eh bien?

Z A Y R E.

Ce Soudan même,  
De Vainqueur des Chrétiens.... chere Fatime...  
il m'aime....

Turougis... je t'entends... garde-toi de penser,  
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,  
Que d'un Maître absolu la superbe tendresse  
M'offre l'honneur honteux du rang de sa Mai-  
tresse,

Et que j'essuie enfin l'outrage & le danger  
Du malheureux éclat d'un amour passager.  
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,  
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.  
Plutôt que jusques-là j'abaisse mon orgueil,  
Je verrois sans pâlir les fers & le cercueil,  
Je m'en vais t'étonner, son superbe courage  
A mes foibles apas présente un pur hommage,  
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,  
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,  
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,  
Me soumettra bien-tôt son cœur & mes rivales.

F A T I M E.

Vos apas, vos vertus, sont dignes de ce prix,  
MOR

Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris :  
 Que vos félicités s'il se peut soient parfaites ,  
 Je me vois avec joye au rang de vos Sujettes.

Z A Y R E.

Sois toujours mon égale, & goute mon bonheur,  
 Avec toi partagé je sens mieux la douceur.

F A T I M E.

Hélas ! puisse le Ciel souffrir cet hymenée !  
 Puisse cette grandeur qui vous est destinée ,  
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bon-  
 heur,

Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur  
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne  
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chré-  
 tienne ?

Z A Y R E.

Ah ! que dis-tu ? pourquoi rapeller mes ennuis ?  
 Chere Fatime, hélas ! sai-je ce que je suis ?  
 Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connoître,  
 Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

F A T I M E.

Nerestan qui naquit non loin de ce séjour,  
 Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour ;  
 Que dis-je ? cette Croix qui sur vous fut trouvée,  
 Parure de l'enfance avec soin conservée,  
 Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux  
 Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,  
 Cette Croix dont cent fois mes soins vous ont  
 parée,

Peut-etre entre vos mains est-elle demeurée  
 Comme un gage secret de la fidélité,

Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté,

Z A Y R E.

Je n'ai point d'autre preuve, & mon cœur qui  
s'ignore,

Peut-il suivre une foi que mon Amant abhorre ?

La Coutume, la Loi plia mes premiers ans,

A la Religion des heureux Musulmans;

Je le vois trop; les soins qu'on prend de notre  
enfance,

Forment nos sentimens, nos mœurs, notre  
créance;

J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,

Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.

L'instruction fait tout, & la main de nos Peres

Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères

Que l'exemple, & le tems nous viennent retracer  
Et que peut-être en nous, Dieu seul peut effacer.

Prisonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée

Que lorsque ta raison par l'âge confirmée,

Pour éclairer ta foi te prêtoit son flambeau;

Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau,

La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue

Contre elle cependant, loin d'être prévenue,

Cette Croix, je l'avouë, a souvent malgré moi

Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi;

J'osois l'invoquer même avant qu'en ma pensée,

D'Orosmane en secret l'image fut tracée:

J'honore, je chéris ces charitables lois

Dont ici Nerestan me parla tant de fois;

Ces loix qui de la terre écartant les misères,

Des

Des humains attendris font un Peuple de frères ;  
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

F A T I M E.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer con-  
tr'eux ?

A la Loi Musulmane à jamais asservie,  
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,  
Vous allez épouser leur superbe Vainqueur.

Z A Y R E.

Eh qui refuseroit le présent de son cœur ?  
De toute ma foiblesse il faut que je convienne,  
Peut-être sans l'amour, j'aurois été Chrétienne ;  
Peut-être qu'à ta Loi j'aurois sacrifié  
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.  
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvree  
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.  
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits,  
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de  
Rois,

A cet aimable front que la gloire environne :  
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne,  
Non, la reconnoissance est un foible retour,  
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour ;  
Mon cœur aime Orosmane ; & non son Diadême,  
Chere Fatime, en lui je n'aime que lui-même.  
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;  
Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,  
Aux fers que j'ai portés eut condamné sa vie,  
Si le Ciel sous mes loix eut rangé la Syrie,  
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui  
Pour l'élever à soi descendroit jusqu'à lui.

FA-

Z A Y R E,

F A T I M E.

On marche vers ces lieux, sans doute, c'est lui-même.

Z A Y R E.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.

Depuis deux jours, Fatime, absent de ce Palais,  
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

## S C E N E II.

O R O S M A N E, Z A Y R E, F A T I M E,

O R O S M A N E.

Vertueuse Zaire, avant que l'hymenée  
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,  
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,  
Devoir en Musulman vous parler sans détour,  
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple  
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon  
exemple;

Je sai que notre Loi favorable aux plaisirs,  
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs,  
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,

Recevoir à mes pieds l'encens de mes maitresses,  
Et tranquile au Sérail, dictant mes volontés,  
Gouverner mon pais du sein des voluptés;  
Mais la moleste est douce, & la suite est cruelle;  
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle,  
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,

Ces

Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs  
Couchés sur les débris de l'Autel & du Trône,  
Sous un nom sans pouvoir, languir dans Ba-  
bylone;

Eux, qui seroient encor, ainsi que leurs ayeux,  
Maîtres du monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.

Bouillon leur arracha Solime & la Syrie;

Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,

Dieu suscita le bras du puissant Saladin;

Mon Pere, après sa mort, asservit le Jourdain,

Et moi foible héritier de sa grandeur nouvelle,

Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,

Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,

Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;

Et lorsque la trompette & la voix de la guerre,

Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,

Je n'irai point en proie à de lâches amours,

Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.

J'atteste ici la gloire, & Zaire, & ma flamme,

De ne choisir que vous pour maitresse & pour

fenme,

De vivre votre ami, votre amant, votre époux,

De partager mon cœur entre la guerre & vous.

Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie

La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,

Du Sérail des Soudans gardes injurieux,

Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux:

Je fais vous estimer autant que je vous aime,

Et sur votre vertu me fier à vous-même:

Après un tel aveu, vous connoissez mon cœur.

Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur,

Vous

Vous comprenez assez quelle amertume affreuse  
 Corromproit de mes jours la durée odieuse,  
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais,  
 Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits  
 Je vous aime, Zaïre. & j'attens de votre ame  
 Un amour qui réponde à ma brûlante flâme :  
 Je l'avourai, mon cœur ne veut rien qu'ardement,

Je me croirois haï d'être aimé foiblement ;  
 De tous mes sentimens tel est le caractère,  
 Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.  
 Si d'une égale amour votre cœur est épris,  
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix,  
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse,  
 Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

## Z A Y R E.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! si votre  
 grand cœur

A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,  
 S'il dépend en effet de mes flâmes secrettes,  
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous  
 l'êtes !

Ces noms chers & sacrés, & d'Amant & d'Epoux.  
 Ces noms nous sont communs ; & j'ai par dessus  
 vous

Ce plaisir si flateur à ma tendresse extrême,  
 De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime  
 De voir que ses bontés sont seules mes destins,  
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,  
 De révéler, d'aimer un Héros que j'admire.

Oui,

Où, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,  
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,  
 Si votre auguste choix....

---

SCÈNE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME,  
 CORASMIN.

CORASMIN.

C'Est esclave Chrétien,  
 Qui sur sa foi, Seigneur; a passé dans la France,  
 Revient au moment même, & demande audience,

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas:  
 Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son  
 maître,

Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paroître.

OROSMANE.

Qu'il paroisse; en tous lieux, sans manquer de  
 respect,

Chacun peut désormais jouir de mon aspect.

Je vois avec mépris ces maximes terribles

Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

## S C E N E I V.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME,  
CORASMIN, NERESTAN.

N E R E S T A N.

R Espectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,  
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;  
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;  
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,  
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,  
Dans les murs de Solime illustres prisonniers.  
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,  
Quand je reparoitrois leur dût être accordée,  
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi;  
Et dès ce moment même ils sont libres par moi;  
Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est  
brisée,

A t'en payer le prix ma fortune épuisée,  
Je ne le céle pas, m'ôte l'espoir heureux  
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux;  
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste,  
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste,  
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon  
devoir

Il me suffit: Je viens me mettre en ton pouvoir,  
Je me rends prisonnier, & demeure en ôtage.

O R O S M A N E.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;  
Mais ton orgueil ici se seroit-il flaté  
D'effacer Orosmane en générosité?

Re-

Reprens ta liberté remporte tes richesses,  
 A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;  
 Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,  
 Je t'en veux donner cent, tu les peux demander:  
 Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta Patrie,  
 Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;  
 Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux,  
 Des Lusignans, ou moi, l'Empire de ces lieux.  
 Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,  
 Lusignan ne fut point réservé pour te suivre,  
 De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté,  
 Son nom seroit suspect à mon autorité,  
 Il est du sang François qui régnoit à Solime,  
 On fait son droit au Trône, & ce droit est un  
 crime,

Du Destin qui fait tout, tel est l'Arrêt cruel,  
 Si j'eusse été vaincu je serois criminel;  
 Lusignan, dans les fers, finira sa carrière,  
 Et jamais du Soleil ne verra la lumière:  
 Je le plains; mais pardonne à la nécessité,  
 Ce reste de vengeance & de sévérité:  
 Pour Zaïre, crois moi, sans que ton cœur s'of-  
 fense,

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;  
 Tes Chevaliers François, & tous leurs Souverains  
 S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.  
 Tu peux partir.

N E R E S T A N.

Qu'entens-je? elle naquit Chrétienne:  
 J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne;  
 Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,  
 Pourroit-il....

O R O S M A N E.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux,  
 J'honore ta vertu ; mais cette humeur altiere  
 Se faisant estimer commence à me déplaire ;  
 Sors, & que le Soleil levé sur mes États,  
 Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

*(Il sort.)*

F A T I M E.

O Dieu ; secourez-nous.

O R O S M A N E.

Et vous, allez, Zaïre,  
 Prenez dans le Sérail un Souverain empire,  
 Commandez en Sultane, & je vais ordonner  
 La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

## S C E N E V.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

COrasmin, que veut donc cet esclave infidelle ?  
 Il soupireoit... ses yeux se sont tournés vers elle  
 Les as-tu remarqués ?

C O R A S M I N.

Que dites-vous, Seigneur,  
 De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

O R O S M A N E.

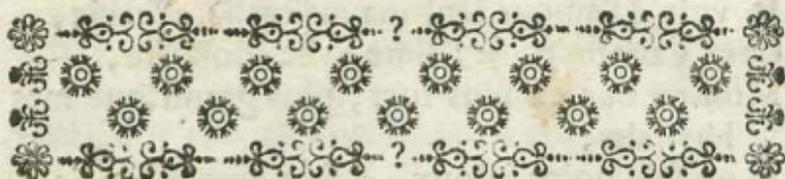
Moi ; jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse,  
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice,  
 Moi, que je puisse aimer comme l'on fait haïr ?  
 Quiconque est soupconneux invite à le trahir ;

Je

Je vois à l'amour seul ma maitresse asservie,  
Cher Corasmin, je l'aime avec idolatrie,  
Mon amour est plus fort, plus grand que mes  
bienfaits,  
Je ne suis point jaloux... si je l'étois jamais...  
Si mon cœur... Ah! chassons cette importune  
idée,  
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée :  
Va, fais tout préparer pour ces momens heu-  
reux  
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux :  
Je vais donner une heure aux soins de mon Em-  
pire,  
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

---

### SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

**O** BRAVE Nérestan, Chevalier généreux,  
 Vous qui brisez les fers de tant de malheureux :

Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu Sauveur envoie,

Paraissez, montrez-vous, goutez la douce joye  
 De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,

Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous :  
 Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent  
 Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,

Et qu'unis à jamais sous notre bienfaicteur...

N E R E S T A N.

Illustre Châtillon, moderez cet honneur ;  
 J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,  
 J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vû faire.

CHA-

## C H A T I L L O N.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,

Pour sa Religion se doit sacrifier ;

Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,

Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.

Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir

De remplir comme vous un si noble devoir !

Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,

Nous malheureux François, Esclaves dans Solime,

Oubliés dans les fers, où long tems sans secours,

Le pere d'Orosmane abandonna nos jours :

Jamais nos yeux sans vous ne reverroient la France.

## N E R E S T A N.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur, sa Providence

De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur :

Mais quel triste mélange altère ce bonheur !

Que de ce fier Soudan la clémence odieuse,

Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !

Dieu me voit & m'entend, il sait si dans mon cœur

J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur :

Je faisois tout pour lui ; j'espérois de lui rendre

Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre,

Le cruel Noradin fit esclave avec moi,

Lorsque les ennemis de notre auguste foi,

Baignant de notre sang la Syrie enyvrée :

Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée :  
 Du Sérail des Sultans sauvé pas des Chrétiens,  
 Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,  
 Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,  
 Seigneur, je me flatois... Espérance frivole,  
 De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,  
 Où Louis, des vertus a fixé le séjour :  
 Déjà même la Reine, à mon zèle propice,  
 Lui tendoit de son Trône une main protectrice ;  
 Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité  
 Qui la tiroit du sein de sa captivité,  
 On la retient... Que dis-je... Ah! Zaïre elle-  
 même,  
 Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui  
 l'aime...

N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel  
 Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel,  
 Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie,

C H A T I L L O N.

Je vous offre pour eux, ma liberté, ma vie,  
 Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

N E R E S T A N.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solime on retient,  
 Ce dernier d'une race en Héros si féconde,  
 Ce guerrier dont la gloire avoit rempli le monde  
 Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,  
 Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

C H A T I L L O N.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :  
 Quel indigne soldat voudroit briser sa chaîne,  
 Alors que dans les fers son Chef est retenu ?

Lu-

Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu,  
 Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence  
 A pour votre bonheur placé votre naissance,  
 Long-tems après ces jours à jamais détestés,  
 Après ces jours de sang & de calamités,  
 Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,  
 Tomber ces murs sacrés conquis par nos An-  
 cêtres.

Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné,  
 Du Dieu que nous servons, le Tombeau profané,  
 Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,  
 Aux pieds de nos Autels expirans dans les flâmes,  
 Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,  
 Massacré sans pitié sur ses fils expirans !

Lusignan, le dernier de cette auguste race,  
 Dans ces momens affreux ranimant notre audace  
 Au milieu des débris des Temples renversés,  
 Des vainqueurs, des vaincus, & des morts en-  
 tassés,

Terrible, & d'une main reprenant cette épée,  
 Dans le sang infidèle à tout moment trempée,  
 Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté  
 De notre sainte foi le signe redouté,

Criant à haut voix, François, soyez fidèles. . .  
 Sans doute en ce moment, le couvrant de ses  
 ailes,

La vertu du Très Haut qui nous sauve aujour-  
 d'hui,

Aplanissoit sa route, & marchoit devant lui,  
 Et des tristes Chrétiens la soule délivrée,  
 Vint porter avec nous ses pas dans Cesarée :

Là,

Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,  
 Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.  
 O mon cher Nérestan ! Dieu qui nous humilie,  
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,  
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,  
 Vainement pour son nom nous avons combatu.  
 Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !  
 Jerusalem en cendre, hélas ! fumoit encore,  
 Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis,  
 Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,  
 La flamme, dont brûla Sion desespérée,  
 S'étendit en fureur aux murs de Cesarée ;  
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers,  
 Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers,  
 Insensible à sa chute, & grand dans ses miseres,  
 Il n'étoit attendri que des maux de ses freres :  
 Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens  
 Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,  
 Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,  
 Oublié de l'Asie, & de l'Europe entiere :  
 Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui,  
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans  
 lui ?

## N E R E S T A N.

Ce bonheur, il est vrai, seroit d'un cœur barbare :  
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare !  
 Que vers lui vos discours m'ont sans peine en-  
 traîné,  
 Je connois ses malheurs, avec eux je suis né !  
 Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre  
 Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,  
 Sont

Sont les premiers objets, sont les premiers re-  
vers

Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.  
Je sortois du berceau ; ces images sanglantes  
Dans vos tristes recits me sont encor présentes.  
Au milieu des Chrétiens dans un Temple im-  
molés,

Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,  
Arrachés par des mains de carnage fumantes,  
Aux bras ensanglantés de nos meres tremblantes,  
Nous fûmes transportés dans ce Palais des Rois,  
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois ;  
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,  
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,  
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,  
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu,

C H A T I L L O N,

Telle est des Musulmans la funeste prudence,  
De leurs Chrétiens captifs, ils séduisent l'enfance ;  
Et je benis le Ciel propice à nos desseins,  
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs  
mains ;

Mais, Seigneur, après tout cette Zaïre même,  
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui  
l'aime,

De son crédit au moins nous pourroit secourir :  
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?  
M'en croirez-vous ? le juste aussi bien que le sage,  
Du crime & du malheur fait tirer avantage :  
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur  
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,  
A nous

A nous rendre un Héros, que lui-même a dû  
plandre,  
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à  
craindre.

N E R E S T A N,

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,  
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux  
moyens?

Et quand il le voudroit, est-il en ma puissance  
D'obtenir de Zayre un moment d'audience?

Croïez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?

Le Sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?

Quand je pourrois enfin paroître devant elle,

Que faut-il espérer d'une femme infidelle,

A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,

Et qui lira sa honte écrite sur mon front?

Seigneur, il est bien dur, pour un cœur ma-  
gnanime,

D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :  
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont  
rougir.

C H A T I L L O N.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

N E R E S T A N.

Eh bien . . . Mais quels chemins jusqu'à cette  
infidelle

Pourront . . . On vient à nous. Que vois-je?

ô Ciel! c'est elle

## SCÈNE II.

ZAYRE, CHATILLON,  
NERESTAN.

ZAYRE (*d'Nérestan.*)

C'Est vous digne François, à qui je viens parler,  
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler,  
Et rassurant mon cœur qui tremble à votre approche,

Chassez de vos regards la plainte & le reproche ;  
Seigneur, nous nous craignons ; nous rougissons  
tous deux,

Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux ;  
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,

Une affreuse prison renferme notre enfance,

Le sort nous accabla du poids des mêmes fers

Que la tendre amitié nous rendoit plus légers :

Il me falut depuis gémir de votre absence,

Le Ciel porta vos pas aux rives de la France :

Prisonnier dans Solime, enfin je vous revis,

Un entretien plus libre alors m'étoit permis,

Esclave dans la foule où j'étois confonduë,

Aux regards du Soudan je vivois inconnuë,

Vous daignâtes bien tôt, soit grandeur, soit pitié,

Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,

Revoïant des François le glorieux Empire,

Y chercher la rançon de la triste Zaïre,

Vous l'aportez ; le Ciel a trompé vos bienfaits,

Loin de vous dans Solime il m'arrête à jamais,

Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes

Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes,  
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,  
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,  
Comme vous des humains soulager la misère,  
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere,  
Vous me les rendez chers, & ces infortunés. . .

N E R E S T A N.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!  
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la  
cendre. . .

Z A Y R E.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous  
rendre . . .

Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:  
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

C H A T I L L O N.

O Ciel! nous reverrions notre apui, notre pere!

N E R E S T A N.

Les Chrétiens vous devoient une tête si chere!

Z A Y R E.

J'avois sans espérance osé la demander,  
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder,  
On l'amène en ces lieux,

N E R E S T A N.

Que mon ame est émuë!

Z A Y R E.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue,  
Ainsi que ce vieillard, j'ai languï dans les fers;  
Qui ne fait compatir aux maux qu'on a soufferts?

N E R E S T A N.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCE-

SCÈNE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,  
NERESTAN, (*Plusieurs Esclaves*  
*Chrétiens.*)

LUSIGNAN.

**D**U séjour du trépas, quelle voix me rappelle?  
Suis-je avec des Chrétiens?... guidez mes  
pas tremblans.

Mes maux m'ont affoibli plus encor que mes ans.

*En s'asséant.* Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmés nos douleurs inquiètes.

Tous nos tristes Chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!

Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je  
revois!

Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos Peres,

Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?

En quels lieux sommes-nous? Aidez mes foi-  
bles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux,

Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane

Sait connoître, Seigneur, & chérir la vertu.

Ce généreux François qui vous est inconnu,  
*En montrant Nérestan.*

Par la gloire amené des rives de la France,  
 Venoit de dix Chrétiens payer la délivrance:  
 Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur  
 Croit en vous délivrant, égal son grand cœur.

L U S I G N A N.

Des Chevaliers François, tel est le caractère,  
 Leur Noblesse en tout tems me fut utile & chere.  
 Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les  
 mers

Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers!  
 Ah, parlez, à qui dois-je un service si rare?

N E R E S T A N.

Mon nom est Nérestan, le sort long-tems bar-  
 bare,

Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,  
 Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croissant;  
 A la Cour de Louis, guidé par mon courage,  
 De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage,  
 Ma fortune, & mon rang sont un don de ce Roi  
 Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi:  
 Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,  
 Lorsque du fier Anglois la valeur menaçante  
 Cédant à nos efforts trop long-tems captivés  
 Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés;  
 Venez, Prince, & montrez au plus grand des

Monarques,

De vos fers glorieux les vénérables marques:  
 Paris va révéler le martyr de la Croix,  
 Et la Cour de Louis est l'asyle des Rois,

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire,  
 Quand Philippe à Bovine enchainoit la victoire,  
 Je combatois, Seigneur, avec Montmorency,  
 Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.  
 Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.  
 Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre,

Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui  
 Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour  
 lui.

Vous généreux témoins de mon heure dernière,  
 Tandis qu'il en est tems, écoutez ma priere,  
 Nérestan, Châtillon, & vous, . . . de qui les  
 pleurs

Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,

Madame, ayez pitié du plus malheureux père  
 Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,  
 Qui répend devant vous des larmes que le tems  
 Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.  
 Une fille, trois fils, ma surperbe esperance;  
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:

O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flâme,  
 Tes yeux virent périr mes deux filz & ma femme.

## C H A T I L L O N.

Mon bras chargé de fers ne les pût fécourir.

## L U S I G N A N.

Hélas! & j'étois pere, & je ne pus mourir!  
 Veillez du haut des Cieux, chers enfans que  
 j'implore,

Sur mes autres enfans, s'ils font vivans encore:  
 Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,  
 Par de barbares mains pour servir conservés,  
 Loin d'un pere accablé, furent portés ensemble,  
 Dans ce même Sérail, où le Ciel nous rassemble.

## C H A T I L L O N.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,  
 Je tenois votre fille à peine en son berceau;  
 Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allois moi-  
 même.

Répendre sur son front l'eau sainte du Baptême,  
 Lorsque les Sarrazins de carnage fumans,  
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans:  
 Votre plus jeune fils à qui les destinées  
 Avoient à peine encor accordé quatre années,  
 Trop capable déjà de sentir son malheur,  
 Fut dans Jerufalem conduit avec sa sœur

## N E R E S T A N.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!  
 A cet âge fatal j'étois dans Césarée,  
 Et tout couvert de sang & chargé de liens,  
 Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

## L U S I G N A N.

Vous... Seigneur!... Ce Sérail éleva votre en-  
 fance?...

*En les regardant.*

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connoissance ?  
Ils seroient de votre âge, & peut-être mes yeux...  
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?  
Depuis quand l'avez-vous ?

Z A Y R E.

Depuis que je respire,  
Seigneur... Eh quoi ! D'où vient que votre ame  
souponne ?

L U S I G N A N.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

Z A Y R E.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont  
atteints !

Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance  
Seroit-il bien possible ? Oui, c'est elle... Je voi  
Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,  
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,  
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête :  
Je revoi... Je succombe à mon saisissement.

Z A Y R E.

Qu'entens-je ? & quel soupçon m'agite en ce  
moment ?

Ah, Seigneur !...

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes  
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes  
larmes,

Dieu mort sur cette Croix, & qui revit pour  
nous,

Parle, acheve, ô mon Dieu! ce sont-là de tes  
coups:

Quoi! Madame, en vos mains elle étoit de-  
meurée?

Quoi! tous les deux Captifs, & pris dans Cé-  
sarée?

Z A Y R E.

Oui, Seigneur.

N E R E S T A N.

Se peut-il?

L U S I G N A N.

Leur parole, leurs traits,  
De leur Mere en effet sont les vivans portraits:  
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que  
je voye:

Dieu, ranime mes sens trop foibles pour ma joye.  
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Châ-  
tillon...

Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,  
Avez vous dans le sein la cicatrice heureuse  
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

N E R E S T A N.

Oui, Seigneur, il est vrai.

L U S I G N A N.

Dieu juste! heureux momens!

N E R E S T A N *se jettant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

L U S I G N A N.

Aprochez, mes enfans.

NE-

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!

Ma fille! mon cher fils! embrassez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent  
toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher;  
Je vous revois enfin, chere & triste famille,  
Mon fils, digne héritier, ... Vous... hélas!  
vous, ma fille!

Disipez mes soupçons; ôtez-moi cette horreur,  
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.  
Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne,  
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?

Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux,  
Tute tais! je t'entends! ô crime! ô justes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: sous les loix d'Orosmane....

Punissez votre fille... Elle étoit Musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!  
Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.  
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta  
Gloire,

J'ai

J'ai vû tomber ton Temple & périr ta mémoire,  
 Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,  
 Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans  
 Et lorsque ma famille est par toi réunie,

Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie :  
 Je suis bien malheureux... c'est ton pere, c'est moi;  
 C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi :

Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,  
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans  
 tes veines ;

C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens com-  
 me moi ,

C'est le sang des Heros, défenseurs de ma Loi,  
 C'est le sang des Martyrs... ô fille encor trop  
 chere,

Connois-tu ton destin, fait-tu quelle est ta mere,  
 Sais-tu bien qu'à l'instant, que son flanc mit au  
 jour ,

Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,  
 Je la vis massacrer par la main forcénée ,

Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?

Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,  
 T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut  
 des Cieux :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blas-  
 phêmes ,

Pour toi, pour l'Univers, est mort en ces lieux  
 mêmes ,

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,

En ces lieux où mon sang te parle par ma voix.

Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes  
 Maîtres,

Tout

Tout anonce le Dieu qu'ont vangé tes Ancêtres  
 Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais,  
 C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,  
 Il volut expirer sous les coups de l'impie,  
 C'est là que de sa Tombe il rapella sa vie,  
 Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,  
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton  
 Dieu,

Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,  
 Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'é-  
 claire.

Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir;  
 Sur ton front pâlisant, Dieu met le repentir,  
 Je voi la Vérité dans ton cœur descenduë,  
 Je retrouve ma fille après l'avoir perduë,  
 Et je reprens ma gloire & ma félicité,  
 En déroband mon sang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revoi donc ma sœur?... Et son ame...

ZAYRE.

Ah, mon pere!

Cher Autem de mes jours: Parlez, que dois-je  
 faire?

LUSIGNAN.

M'oter, par un seul mot, ma honte, & mes ennuis,  
 Dire, je suis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui.... Seigneur.... je la suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton Empire.

SCE-

## S C E N E I V.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,  
NERESTAN, CORASMIN.

C O R A S M I N.

**M**Adame, le Soudan m'ordonne de vous dire,  
Qu'à l'instant, de ces lieux, il faut vous  
retirer,

Et de ces vils Chrétiens sur tout vous séparer.  
Vous, François, suivez-moi, de vous je dois  
répondre.

C H A T I L L O N.

Où sommes-nous, grand Dieu, quel coup vient  
nous confondre!

L U S I G N A N.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

Z A Y R E.

Hélas, Seigneur!

L U S I G N A N.

O vous, que je n'ose nommer  
Adieu!... gardez sur tout un secret si funeste;  
Soyez fidèle, allez, le Ciel fera le reste.

*Fin du second Acte.*





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos allar-  
mes;

Non, Louis, contre moi ne tourne point les  
armes,

Les François sont lassés de chercher désormais  
Des climats que pour eux le Destin n'a point faits

Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,  
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,

Et venir arroser de leur sang odieux,

Ces palmes que pour nous, Dieu fait croître en  
ces lieux,

Ils couvrent de Vaisseaux la mer de la Syrie,

Louis, des bords de Chipre épouvante l'Asie;

Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports,

De la féconde Egypte il menace les bords,

J'en reçois à l'instant la première nouvelle,

Contre les Mamelus son courage l'appelle,

Il cherche Meledin, mon secret ennemi,

Sur leurs divisions mon Trône est affermi;

D

Je

Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France,  
 Nos communs ennemis cimentent ma puissance,  
 Et prodigues d'un sang qu'ils devroient ménager  
 Prennent, en s'immolant, le soin de me vanger.  
 Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre,  
 Je veux plaire à leur Maître, & leur permets  
 de vivre,

Je veux que sur la mer on les mene à leur Roi,  
 Que Louis me connoisse, & respecte ma foi:  
 Mene-lui Lusignan, dis-lui que je lui donne  
 Celui que la naissance allie à sa Couronne,  
 Celui que par deux fois mon pere avoit vaincu,  
 Et qu'il tint enchainé tandis qu'il a vécu.

C O R A S M I N.

Son nom cher aux Chrétiens. . . .

O R O S M A N E.

Son nom n'est point à craindre.

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur, si Louis. . . .

O R O S M A N E.

Il n'est plus tems de feindre,  
 Zaïre l'a voulu, c'est assez, & mon cœur,  
 En donnant Lusignan, le donne à mon vain-  
 queur :

Louis est peu pour moi, je fais tout pour Zaïre  
 Nul autre sur mon cœur n'auroit pris cet empire;  
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir,  
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,  
 Quand sur les faux avis des desseins de la France  
 J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.

Que

Que dis-je ? ces momens perdus dans mon Conseil,

Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :  
 D'une heure encor, ami, mon bonheur se differe,  
 Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire  
 Zaïre ici demande un secret entretien  
 Avec ce Nerestan, ce généreux Chrétien, ..

C O R A S M I N.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

O R O S M A N E.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;  
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;  
 Zaïre enfin de moi n'aura point un refus :  
 Je ne m'en défens point, je foule aux pieds  
 pour elle

Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle,  
 J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austerité  
 Fait d'une vertu triste une nécessité ;  
 Je ne suis point formé du sang Asiatique,  
 Né parmi les rochers au sein de la Taurique,  
 Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,  
 Leurs mœurs, leurs passions, leurs générosité,  
 Je consens qu'en partant, Nerestan la revoie,  
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de  
 ma joye :

Après ce peu d'instans volez à mon amour,  
 Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.  
 Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire,  
 Presse son entretien, obéis à Zaïre.

## S C E N E II.

C O R A S M I N , N E R E S T A N .

C O R A S M I N .

**E**N ces lieux, un moment, tu peux encor rester,  
Zaire à tes regards viendra se présenter.

## S C E N E III.

N E R E S T A N (*Jeul.*)

**E**N quel état, ô Ciel, en quels lieux je la laisse!  
O ma Religion! ô mon pere! ô tendresse!  
Mais je la vois.

## S C E N E IV.

Z A Y R E , N E R E S T A N .

N E R E S T A N .

**M**A sœur, je puis donc vous parler?  
Ah! dans quel tems le Ciel nous voulut rassembler  
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

Z A Y R E .

Dieu, Lusignan!

N E R E S T A N .

Il touche à son heure dernière.  
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts  
De ses sens affoiblis a rompu les ressorts,  
Et cette émotion dont son ame est remplie,  
A bien tôt épuisé les sources de sa vie;

Mais

Maïs pour comble d'horreurs à ces derniers momens,

Il doute de sa fille & de ses sentimens :

Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine

Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

Z A Y R E.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser

Qu'à mon sang, à ma Loi, j'aïlle ici renoncer ?

N E R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette Loi n'est pas la vôtre encore,

Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore,

Vous n'avez point reçu ce gage précieux

Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux :

Jurez par nos malheurs, & par votre famille,

Par ces Martyrs sacrés de qui vous êtes fille,

Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui,

Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A Y R E.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,

Par sa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore

De vivre désormais sous cette sainte Loi...

Mais, mon cher frere.... Helas ! que veut elle

de moi ?

Que faut-il. ....

N E R E S T A N.

Détester l'Empire de vos maîtres,

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,

Qui naquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux,

Qui nous a rassemblés, qui m'amene à vos yeux :

Est-ce à moi d'en parler ? moins instruit que fidèle,

Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle ;

Un Pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,  
 Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux;  
 Songez à vos sermens, & que l'eau du Baptême,  
 Ne vous apporte point la mort & l'anathème;  
 Obtenez qu'avec lui je puisse revenir;  
 Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir!  
 A qui le demander dans ce Sérail profane? . . . .  
 Vous, le sang de vingt Rois, esclave d'Orosmane,  
 Parente de Louïs, fille de Lusignan,  
 Vous Chrétienne, & ma sœur esclave d'un Soudan?  
 Vous m'entendez. . . je n'ose en dire davantage:  
 Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

## Z A Y R E.

Ah, cruel! poursuivez. Vous ne connoissez pas  
 Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes  
 attentats:

Mon frere, ayez pitié d'une sœur égarée,  
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée:  
 Je suis Chrétienne hélas! . . j'attens avec ardeur  
 Cette Eau sainte, cette Eau qui peut guérir  
 mon cœur;

Non, je ne serai point indigne de mon frere,  
 De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere;  
 Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,  
 Dites quelle est la Loi de l'Empire Chrétien. . .  
 Quel est le châtiment pour une infortunée,  
 Qui loin de ses parens aux fers abandonnée,  
 Trouvant chez un barbare un généreux apui,  
 Auroit touché son ame, & s'uniroit à lui?

## N E R E S T A N.

○ Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus  
 prompte, De-

Devroit. . . .

Z A Y R E.

C'en est assez, frappe, & prévien ta honte

N E R E S T A N.

Qui vous, ma sœur?

Z A Y R E.

C'est moi que je viens d'accuser,  
Orosmane m'adore . . . & j'allois l'épouser.

N E R E S T A N.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? est-ce vous-  
même?

Reprenez vos esprits.

Z A Y R E.

Fraper, dis je, je l'aime.

N E R E S T A N.

Oprobre malheureux du sang dont vous sortez,  
Vous demandez la mort & vous la méritez;  
Et si je n'écoutois que ta honte, & ma gloire,  
L'honneur de ma maison, mon pere, sa mémoire,  
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,  
Si ma Religion ne retenoit mon bras,  
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,  
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,  
De son indigne flanc le plonger dans le tien,  
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.  
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,  
Au Nil épouvanté, ne va porter la guerre,  
Que pour venir bien-tot, frappant des coups plus  
sûrs,

Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs:  
Zaire, cependant, ma sœur, son alliée,

Au Tyran d'un Sérail par l'hymen est liée,  
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,  
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?  
 En ce moment affreux, hélas! ton pere expire,  
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

## Z A Y R E.

Arrête, mon cher frere. . . arrête, connois-moi;  
 Peut être que Zaïre est digne encor de toi:  
 Mon frere, épargne moi cet horrible langage,  
 Ton courroux, ton reproche, est un plus grand  
 outrage,

Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,  
 Que je te demandois, & que je n'obtiens pas.  
 L'état où tu me vois accable ton courage,  
 Tu souffres, je le vois, je souffre davantage;  
 Je voudrois que du Ciel, le barbare secours,  
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le  
 cours,

Le jour qu'empoisonné d'une flâme profâne,  
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,  
 Le jour que de ta sœur, Orosmane charmé. . .  
 Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'auroit aimé?  
 Il faisoit tout pour moi, son cœur m'avoit choisie,  
 Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie,  
 C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir;  
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:  
 Pardonne, ton courroux, mon pere, ma ten-  
 dresse,

Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma  
 foiblesse,

Me servent de suplice, & ta sœur en ce jour  
 Meurt

Meurt de son repentir plus que de son amour,

N E R E S T A N.

Je te blâme & te plains, crois-moi, la Providence

Ne te laissera point périr sans innocence :

Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux,

Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux,

Ce bras qui rend la force aux plus foibles cou-  
rages,

Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,

Entre un barbare & lui, ton cœur soit partagé.

Le Baptême éteindra ces feux dont il soupire,

Et tu vivras fidèle, ou périras martyr :

Achève donc ici ton serment commencé,

Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est  
pressé,

Promets au Roy Louis, à l'Europe, à ton Pere,

Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincere,

De ne point accomplir cet hymen odieux,

Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,

Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne,

Et que Dieu par ses mains, t'adopte & te sou-  
tienne :

Le promets-tu, Zaïre ? ...

Z A Y R E.

Oui, je te le promets :

Rend's - moi Chrétienne & libre, à tout je me  
soumets.

Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,

Va, je voudrois te suivre, & mourir la premiere.

NE-

## N E R E S T A N.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu, puisque mes vœux  
 Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,  
 Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Baptême,  
 T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

---

## S C E N E V.

Z A Y R E (*seule.*)

**M**E voila seule, ô Dieu! que vais-je devenir?  
 Dieu, commande à mon cœur de ne te  
 point trahir:

Helas! suis-je en effet, ou Françoise ou Sultane,  
 Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?

Suis-je amante, ou Chrétienne? ô sermens que  
 j'ai faits!

Mon pere, mon païs, vous serez satisfaits.

Fatime ne vient point, quoi! dans ce trouble  
 extrême,

L'Univers m'abandonne! on me laisse à moi-  
 même!

Mon cœur peut-il porter seul & privé d'apui,  
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujour-  
 d'hui?

A ta Loi, Dieu puissant, oui, mon ame est renduë,  
 Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vuë.

Cher amant! ce matin l'aurois-je pû prévoir,  
 Que je dût aujourd'hui redouter de te voir?

Moi, qui de tant de feux justement possédée,  
 N'avois d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre

idée,

Que

Que de t'entretenir, écouter ton amour,  
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour,  
Hélas! & je t'adore, & t'aimer est un crime!

SCÈNE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARoissez, tout est prêt, le beau feu qui m'anime  
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement,  
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre  
amant,

Les parfums de l'encens remplissent la Mosquée,  
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée,  
Confirme mes sermens, & préside à mes feux,  
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux,  
Venez en ce moment, vos superbes rivales,  
Qui disputoient mon cœur, & marchaient vos  
égales,

Heureuses de vous suivre & de vous obéir,  
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.  
Le Trône, les festins, & la cérémonie,  
Tout est prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse! ô tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAY-

Z A Y R E,

Z A Y R E,

Seigneur.

O R O S M A N E.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre...

Z A Y R E.

Dieu de mon pere! hélas! que pourrai-je lui dire?

O R O S M A N E.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!  
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur...

Z A Y R E.

Hélas!

O R O S M A N E.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chere,

D'une vertu modeste il est le caractère,  
Digne & charmant objet de ma constante foi,  
Venez, ne tardez plus.

Z A Y R E.

Fatîme, soutien-moi. . . .

Seigneur.

O R O S M A N E.

O Ciel! eh quoi!

Z A Y R E.

Seigneur, cet hymenée,

Etoit un bien suprême à mon ame étonnée:  
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur,  
Qu'un sentiment plus juste occupoit tout mon cœur!Hélas! j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,  
Et méprisant pour vous les Trônes de l'Asie,

Seule,

Seule, & dans un desert auprès de mon époux,  
 J'eusse pû sous mes pieds les fouler avec vous;  
 Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

O R O S M A N E.

Ces Chrétiens... Quoi, Madame?  
 Qu'auroient donc de commun cette Secte &  
 ma flâme?

Z A Y R E.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,  
 Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

O R O S M A N E.

Eh bien! quel intérêt si pressant & si tendre,  
 A ce vieillard Chrétien, votre cœur peut-il pren-  
 dre?

Vous n'êtes point Chrétienne, élevée en ces lieux.  
 Vous suivez dès long-tems la foi de mes ayeux:  
 Un vieillard qui succombe au poids de ses années,  
 Peut-il troubler ici vos belles destinées?  
 Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,  
 Doit se perdre avec moi dans des momens si doux

Z A Y R E.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étois chere...

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

Z A Y R E.

Souffrez que l'on differe...

Permettez que ces nœuds par vos mains assem-  
 blés...

O R O S M A N E.

Que dites-vous? ô Ciel! est-ce vous qui parlez,  
 Zaire?

Z A Y R E,

Z A Y R E.

Je ne puis soutenir sa coiere.

O R O S M A N E.

Zaire!

Z A Y R E.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,  
Excusez ma douleur... non, j'oublie à la fois,  
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois,  
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tuë,  
Je ne puis... ah, souffrez que loin de votre vuë,  
Seigneur, j'aie caché mes larmes, mes ennuis,  
Mes vœux, mon desespoir, & l'horreur où je suis,

*(Elle sort.)*

## S C E N E VII.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

J E demeure immobile, & ma langue glacée  
Se refuse aux transports de mon ame offensée:  
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?  
Est-ce moi qu'elle fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vû?  
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?  
Je la laisse échaper! je m'ignore moi-même.

C O R A S M I N.

Peut-être accusez-vous ce trouble trop charmant  
Que l'innocence inspire à l'aspect d'un amant.

O R O S M A N E.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble,  
cette fuite,

Cette

Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?  
Si c'étoit ce François... quel soupçon ! quelle  
horreur !

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !  
Helas ! je repoussois ma juste défiance :

Un barbare, un esclave, auroit cette insolence ?  
Cher ami, je verrois un cœur comme le mien,  
Réduit à redouter un esclave Chrétien ?

Mais, parle, tu pouvois observer son visage,

Tu pouvois de ses yeux entendre le langage :

Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?

Aprends - moi mon malheur... tu trembles...

tu frémis...

C'en est assez.

C O R A S M I N.

Je crains d'irriter vos allarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;

Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé

Qui doive....

O R O S M A N E.

A cet affront, je serois réservé. ...

Non, si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,

Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance :

Le déplaisir secret de son cœur agité,

Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté ?

Ecoute, garde toi de soupçonner Zaïre.

Mais, dis - tu, ce François gémit, pleure, soupire,

Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?

Qui fait si l'amour même entre dans ses douleurs !

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,

Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré  
nos loix,

Qu'il jouit de sa vuë une seconde fois?

Qu'il revint en ces lieux.

O R O S M A N E.

Qu'il revint? lui, ce traître,

Qu'aux yeux de ma Maitresse il osât reparoître?

Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,

Mais versant à ses yeux le sang, qui m'a trahi:

Déchiré devant elle, & ma main dégoutante,

Confondroit dans son sang, le sang de son

Amante. . .

Excuse les transports de ce cœur offensé;

Il est né violent, il aime, il est blessé;

Je connois mes fureurs, & je crains ma foiblesse;

A des troubles honteux je sens que je m'abaisse:

Non, c'est trop sur Zaire arrêter un soupçon,

Non, son cœur n'est point fait pour une trahison;

Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse,

A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice:

A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi,

Les éclaircissemens sont indignes de moi;

Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste

empire,

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaire,

Allons... mais qu'aux Chrétiens le Sérail soit

fermé,

O Ciel! pourquoi faut-il qu'Orosmane ait aimé?

*Fin du troisieme Acte.*

AC-



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!

C'est le Dieu des Chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire.

Il donnera la force à vos bras languissans  
De briser des liens si chers & si puissans.

ZAYRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal sacrifice?

FATIME.

Vous demandez sa grace, il vous doit sa justice:  
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAYRE.

Jamais de son apui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,  
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille:  
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur;  
Et quand ce saint Pontife, organe du Seigneur,

Ne pourroit aborder dans ce Palais profâne. . .

Z A Y R E.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.

J'ai pû desespérer le cœur de mon Amant.

Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !

Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eusse été trop  
heureuse.

F A T I M E.

Quoi ! vous regretteriez cette chaine honteuse ?

Hazarder la victoire, ayant tant combattu.

Z A Y R E.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !

Non, tu ne connois pas ce que je sacrifie.

Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,

Dont j'espérois, hélas ! tant de félicité,

Dans toute son ardeur n'avoit point éclaté.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;

Je mouille devant lui de larmes criminelles

Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour :

Je lui crie en pleurant, ôte - moi mon amour,

Arrache-moi mes vœux, remplis - moi de toi-  
même.

Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que

j'aime,

Ces traits chers & charmans que toujours je revoi

Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.

Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,

Pere, Mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous,

mon Maître,

Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,

Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour

lui.

Que

Que j'expire innocente, & qu'une main si chere,  
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la  
paupiere.

Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas  
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas:  
Il me fait, il me laisse, & je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous! Fille des Rois que vous prétendez  
suivre!

Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel  
appui? ....

Z A Y R E.

Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?  
Orosmane est-il fait pour être sa victime?

Dieu pourroit il hair un cœur si magnanime?

Généreux, bien-faisant, juste, plein de vertus;

S'il étoit né Chrétien, que seroit-il de plus?

Et plut à Dieu du moins que ce saint Interprète,

Ce Ministre sacré que mon ame soubaite,

Du trouble où tu me vois vint bien-tôt me tirer.

Je ne sçai; mais enfin, j'ose encore espérer

Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la  
clémence,

Ne réprouveroit point une telle alliance:

Peut-être de Zaïre en secret adoré,

Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré:

Peut-être en me laissant au Trône de Syrie,

Il soutiendrait par moi les Chrétiens de l'Asie.

Fatime, tu le fais, ce puissant Saladin,

Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain;

Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,

Au sein d'une Chrétienne il avoit pris naissance.

F A T I M E.

Que faites-vous, Madame? Eh! ne voyez-vous pas....

Z A Y R E.

Oui, je vois tout, je meurs, & ne m'aveugle pas,  
Je vois que mon pais, mon sang, tout me con-  
damne,

Que je suis Lufignan, que j'adore Orofmane:  
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.  
Je voudrois quelquefois me jeter à ses pieds;  
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

F A T I M E.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,  
Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'apui,  
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

Z A Y R E.

Ah! si tu connoissois le grand cœur d'Orofmane!

F A T I M E.

Il est le protecteur de la Loi Musulmane,  
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir  
Qu'on vous ose anoncer un Dieu qu'il doit haïr.  
Le Pontife à vos yeux en secret va se rendre,  
Et vous avez promis.

Z A Y R E.

Eh bien, il faut l'attendre.  
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret:  
Helas! qu'à mon Amant je le tais à regret,  
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAYRE,

OROSMANE.

**M**adame, il fut un tems où mon ame charmée,  
 Écoutant sans rougir des sentimens trop  
 chers,

Se fit une vertu de languir dans vos fers.

Je croyois être aimé, Madame ; & votre Maître

Soupirant à vos pieds, devoit s'attendre à l'être :

Vous ne m'entendrez point Amant foible &

jaloux,

En reproches honteux éclater contre vous

Cruellement blessé, mais trop fier pour me

plaindre,

Trop généreux, trop grand pour m'abaïsser à

seïndre,

Je viens vous déclarer que le plus froid mépris

De vos caprices vains sera le digne prix,

Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,

A chercher des raisons, dont la flateuse adresse

A mes yeux éblouis colorant vos refus,

Vous ramène un Amant, qui ne vous connoît plus

Et qui craignant sur tout qu'à rougir on l'expose,

D'un refus outrageant veut ignorer la cause ;

Madame, c'en est fait, une autre va monter

Au rang que mon amour vous daignoit présenter

Une autre aura des yeux, & va du moins con-

noître

De quel prix mon amour, & ma main devoient

être :

Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout,  
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,  
 Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre  
 vuë

Mourir desespéré de vous avoir perduë,  
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi  
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi:  
 Allez, mes yeux jamais ne verront vos charmes.

Z A Y R E.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes  
 larmes ?

Tu veux commander seul à mes sens éperdus . . .  
 Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez  
 plus,

Seigneur . . . .

O R O S M A N E.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,  
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,  
 Que je renonce à vous, que vous le défrez,  
 Que sous une autre loi . . . . Zayre, vous pleurez ?

Z A Y R E.

Ah, Seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais  
 croire,

Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :  
 Je sai qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu,  
 Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas  
 connu.

Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,  
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane.

O R O S M A N E.

Zaire, vous m'aimez ?

ZAY-

Z A Y R E.

Dieu, si je l'aime, hélas!

O R O S M A N E.

Quel caprice odieux que je ne conçois pas!  
 Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous,  
 cruelle,

A déchirer le cœur d'un Amant si fidelle?  
 Je me connoissois mal; oui, dans mon desespoir  
 J'avois cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.  
 Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste  
 Zayre, que jamais la vengeance céleste  
 Ne donne à ton Amant enchaîné sous ta loi,  
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.  
 Qui, moi? Que sur mon Trône une autre fût  
 placée!

Non, je n'en eus jamais la fatale pensée;  
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,  
 Ces dédains affectés, & si bien démentis;  
 C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie,  
 Le Ciel aura voulu que ta tendresse essuie.  
 Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton  
 cœur

En partageant mes feux différoit mon bonheur?  
 Parle. Etoit-ce un caprice: Est-cé crainte d'un  
 Maître,

D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?  
 Seroit ce un artifice? épargne-toi ce soin,  
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin,  
 Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie,  
 L'art le plus innocent tient de la perfidie;  
 Je n'en connus jamais; & mes sens déchirés

Pleins

Pleins d'un amour si vrai...

Z A Y R E.

Vous me desesperez;  
Vous m'êtes cher, sans doute, & ma tendresse  
extrême

Est le comble des maux pour ce cœur qui vous  
aime.

O R O S M A N E.

O Ciel! expliquez-vous, quoi? toujours me  
troubler?

Se peut-il? ....

Z A Y R E.

Dieu puissant, que ne puis-je parler?

O R O S M A N E.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaire?  
Est-il quelque Chrétien qui contre moi conspire?  
Me trahit-on? parlez.

Z A Y R E.

Eh! peut-on vous trahir?  
Seigneur, entr'eux, & vous, vous me verriez  
courir:

On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à  
craindre,

Mon malheur est pour moi, je suis la seule à  
plaindre.

O R O S M A N E.

Vous, à plaindre grand Dieu?

Z A Y R E.

Souffrez qu'à vos genoux  
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROS-

O R O S M A N E.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

Z A Y R E.

Plut au Ciel, qu'à vos jours la mienne fut unie!  
 Orosmane... Seigneur.. permettez qu'aujourd'hui  
 Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,  
 D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,  
 Je cache à votre oreille une plainte importune...  
 Demain tous mes secrets vous seront révélés.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez!  
 Pouvez-vous!...

Z A Y R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore,  
 Ne me refusez pas la grace que j'implore.

O R O S M A N E.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,  
 J'y consens, il en coute à mes sens défolés.  
 Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie  
 Les momens les plus beaux, les plus chers de ma  
 vie

Z A Y R E.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Eh bien, vous me quittez, Zaire?

Z A Y R E.

Helas, Seigneur!



## S C E N E III.

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

AH! c'est trop-tôt chercher ce solitaire azile,  
 C'est trop-tôt abuser de ma bonté facile,  
 Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir  
 Le sujet si caché de tant de desespoir.  
 Quoi donc, par ma tendresse élevée à l'Empire,  
 Dans le sein du bonheur que son ame désire,  
 Près d'un Amant qu'elle aime, & qui brule à  
 ses pieds.

Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noïés?..  
 Je suis bien indigné de voir tant de caprices.  
 Mais moi même après tout eus-je moins d'in-  
 justices?

Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?  
 Est-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'est assez  
 Il me faut expier par un peu d'indulgence,  
 De mes transports jaloux l'injurieuse offense,  
 Je me rends, je le vois, son cœur est sans détours,  
 La nautre naïve anime ses discours,  
 Elle est dans l'âge heureux où régné l'innocence,  
 A sa sincérité je dois ma confiance,  
 Elle m'aime sans doute, oui, j'ai lû devant toi  
 Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour  
 moi,

Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche  
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche,  
 Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,  
 Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas?

SCE-

SCÈNE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

Cette Lettre, Seigneur, à Zaire adressée,  
Par vos Gardes laissée, & dans mes mains  
laissée....

OROSMANE.

Donne.... qui la portoit?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens  
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens;  
Au Sérail, en secret, il alloit s'introduire,  
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Helas! que vais-je lire?  
Laisse nous.... je frémis.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette Lettre, Seigneur,  
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons, ma main tremble, & mon ame étonnée  
Prévoit que ce Billet contient ma destinée.

Lisons... "Chere Zaire, il est tems de nous voir.

"Il est vers la Mosquée une secrette issue,

“Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçue,  
 “Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir  
 “Il faut vous hasarder; vous connoissez mon zèle  
 “Je vous attends, je meurs, si vous n’êtes fidèle.  
 Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

C O R A S M I N.

Moi, Seigneur?  
 Je suis épouvanté de ce comble d’horreur.

O R O S M A N E.

Tu vois comme on me traite.

C O R A S M I N.

O trahison horrible!  
 Seigneur, à cet affront vous êtes insensible?  
 Vous, dont le cœur tantôt sur un simple soupçon  
 D’une douleur si vive a reçu le poison?  
 Ah! sans doute l’horreur d’une action si noire  
 Vous guérit d’un amour qui bleffoit votre gloire

O R O S M A N E.

Cours chez elle à l’instant, va, vole, Corasmin.  
 Montre-lui cet écrit.... qu’elle tremble... &  
 soudain

De cent coups de poignard que l’infidèle meure,  
 Mais avant de fraper... ah! cher ami demeure,  
 Demeure, il n’est pas tems. Je veux que ce Chrétien

Devant elle amené.... non.... je ne veux plus  
 rien...

Je me meurs... je succombe à l’excès de ma rage.

C O R A S M I N.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

O R O S-

O R O S M A N E.

Le voila donc connu, ce secret plein d'horreur !  
 Ce secret qui pesoit à son infâme cœur !  
 Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,  
 Elle veut quelque tems se soustraire à ma vuë.  
 Je me fais cet effort ; je la laisse sortir ;  
 Elle part en pleurant... & c'est pour me trahir.  
 Quoi, Zaïre !

C O R A S M I N.

Tout sert à redoubler son crime.  
 Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,  
 Et de vos sentimens rapellant la grandeur...

O R O S M A N E.

C'est là ce Nérestan, ce Héros plein d'honneur,  
 Ce Chrétien si vanté qui remplissoit Solime  
 De ce faste imposant de sa vertu sublime ?  
 Je l'admirois moi-même, & mon cœur combattu  
 S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.  
 Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !  
 Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.  
 Une Esclave Chrétienne ; & que j'ai pû laisser  
 Dans les plus vils emplois languir, sans l'abaisser !  
 Une Esclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.  
 Ah malheureux !

C O R A S M I N.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,  
 Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,  
 Vous vouliez...

O R O S M A N E.

Oui, je veux la voir & lui parler ;  
 Allez, volez, Esclave, & m'amenez Zaïre.

C O R A S M I N.

Helas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

O R O S M A N E.

Je ne sçai, cher ami, mais je prétens la voir.

C O R A S M I N.

Ah! Seigneur, vous allez dans votre desespoir  
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes:  
Vos bontés contre vous lui donneront des armes  
Et votre cœur séduit malgré tous vos soupçons,  
Pour la justifier cherchera des raisons.

M'en croirez-vous? cachez cette Lettre à sa vue  
Prenez pour la lui rendre une main inconnue,  
Par là, malgré la fraude, & les déguisemens,  
Vos yeux démèleront ses secrets sentimens,  
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

O R O S M A N E.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse?...  
Allons, quoiqu'il en soit, je vais tenter mon sort,  
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort:  
Je veux voir à quel point une femme hardie  
Saura de son côté pousser la perfidie.

C O R A S M I N.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien  
Un cœur tel que le vôtre...

O R O S M A N E.

Ah! n'en redoute rien!  
A son exemple hélas! ce cœur ne sauroit feindre,  
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre:  
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connoître un rival,  
Tien, reçois ce billet à tous trois si fatal:

Va,

Va, choisi pour le rendre un Esclave fidèle,  
 Mets en de sures mains cette Lettre cruelle,  
 Va, cours... je ferai plus, j'éviterai ses yeux,  
 Qu'elle n'approche pas... c'est elle, justes Cieux

## S C E N E VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN

Z A Y R E.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raison soudaine,

Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

O R O S M A N E.

Eh bien, Madame! il faut que vous m'éclaircissiez:

Cet ordre est important plus que vous ne croiez;

Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,

Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.

Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,

Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,

Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma con-

fiance,

Ont arraché de vous quelque reconnoissance.

Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,

Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour;

Dans votre ame, avec vous il est tems que je lise,

Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise,

Jugez-vous: répondez avec la vérité

Que vous devez au moins à ma sincérité.

Si de quelqu'autre amant l'invincible puissance

L'emporte sur mes soins ou même les balance,

Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,  
Ta grace est dans mon cœur, prononce, elle  
t'attend;

Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore,  
Songe que je te vois, que je te parle encore,  
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,  
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

## Z A Y R E.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage?  
Vous, cruel?... apprenez, que ce cœur qu'on  
outrage

Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,  
S'il ne vous aimoit pas, est né pour vous braver.  
Je ne crains rien ici que ma funeste flâme;

N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,  
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,  
La honte où je descends de me justifier.

J'ignore si le Ciel qui m'a toujours trahie,  
A destiné pour vous ma malheureuse vie,  
Quoiqu'il puisse arriver, je jure par l'honneur  
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans  
mon cœur.

Je jure que Zaïre à soi-même renduë,  
Des Rois les plus puissans détesteroit la vuë,  
Que tout autre, après vous, me seroit odieux;  
Voulez-vous plus savoir, & me connoître mieux?  
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,  
Ce cœur desespéré devant vous se déploie?  
Sachez donc qu'en secret il pensoit malgré lui,  
Tout ce que devant vous il declare aujourd'hui,  
Qu'il soupiroit pour vous, avant que vos ten-  
dresses,

Vinf-

Vinssent justifier mes naissantes foibleses,  
 Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûloit à vos  
 pieds,  
 Qu'il vous aimoit enfin lorsque vous m'ignoriez,  
 Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous  
 pour Maître :  
 J'en atteste le Ciel, que j'offense peut-être :  
 Et si j'ai mérité son éternel courroux,  
 Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour  
 vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux sa bouche encor  
 m'assure !

Quel excès de noirceur ! Zaire !... ah, la parjure !  
 Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Notre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche ?

D'un feu si tendrement déclaré chaque jour,

Vous me glacez de crainte, en me parlant d'a-  
 mour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse ?

Mais encore une fois quelle fureur vous presse,

Quels regards effraïans vous me lancez ? hélas !

Vous

Vous doutez de mon cœur?

O R O S M A N E.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, Madame.

S C E N E V I I.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

A Mi, sa perfidie  
 Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie,  
 Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,  
 Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.

As-tu trouvé l'Esclave? as-tu servi ma rage?  
 Connoîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

C O R A S M I N.

Oui, je viens d'obéir: mais vous ne pouvez pas  
 Soupirer désormais pour ses traîtres appas:  
 Vous la verrez sans doute avec indifférence,  
 Sans que le repentir succède à la vengeance,  
 Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

O R O S M A N E.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

C O R A S M I N.

Vous? ô Ciel! Vous?

O R O S M A N E.

Je vois un raïon d'espérance.  
 Cet odieux Chrétien, l'éleve de la France,  
 Est jeune, impatient, léger, présomptueux,  
 Il peut croire aisément les téméraires vœux,

SON

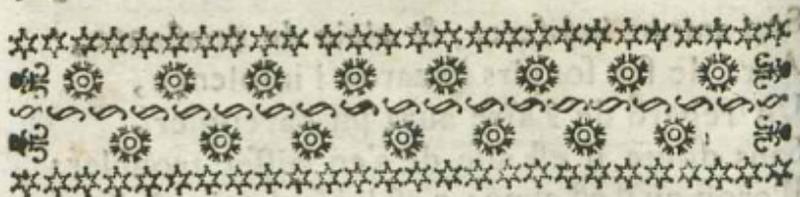
Son amour indiscret, & plein de confiance,  
 Aura de ses soupirs hazardé l'insolence,  
 Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler,  
 Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler:  
 Il croit qu'il est aimé : c'est lui seul qui m'offense.  
 Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelli-  
 gence :

Zaïre n'a point vû ce billet criminel,  
 Et j'en croyois' trop tôt mon déplaisir mortel.  
 Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre  
 Aux crimes des Motels viendra prêter son ombre  
 Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,  
 Nérestan, paroîtra sous les murs du Palais,  
 Ayez soin qu'à l'instant la Garde le saisisse,  
 Qu'on prépare pour lui le plus honteux suplice,  
 Et que chargé de fers il me soit présenté.  
 Laissez, sur tout, laissez Zaïre en liberté.  
 Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime.  
 Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-  
 même.

J'ai honte des douleurs où je me suis plongé,  
 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

*Fin du quatrième Acte.*






---

 ACTE V.
 

---

## SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN *Un Esclave.*

OROSMANE *(d'Esclave.)*

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paroître.  
 Songe que dans tes mains est le sort de ton  
 Maître,

Donne-lui le billet de ce traître Chrétien,  
 Rends-moi compte de tout, examine-la bien.  
 Porte-moi sa reponse : on aproche... c'est-elle,  
*à Corasmin.*

Vien, d'un malheureux Prince, ami tendre &  
 fidelle,  
 Vien m'aider à cacher ma rage, & mes ennuis.

---

## SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE,

EH! qui peut me parler dans l'état où je suis?  
 A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me  
 soustraire?

Le Sérail est fermé! Dieu! si c'étoit mon frere!  
Si la main de ce Dieu pour soutenir ma foi,  
Par des chemins cachés le conduisoit vers moi!  
Quel Esclave inconnu se présente à ma vuë?

L E S C L A V E.

Cette Lettre en secret en mes mains parvenuë,  
Pourra vous assurer de ma fidélité.

Z A Y R E.

Donne.

*Elle lit.*

FATIME (*à part pendant que Zaire lit.*)  
Dieu tout puissant, éclate en ta bonté,  
Fais descendre ta grace en ce séjour profâne,  
Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

Z A Y R E (*à Fatime.*)

Je voudrois te parler.

F A T I M E (*à l'Esclave.*)

Allez, retirez-vous;

On vous rapellera, soyez prêt, laissez-nous.

S C E N E I I I.

Z A Y R E, F A T I M E.

Z A Y R E.

L Is ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut'faire?  
Je voudrois obéir aux ordres de mon frere.

F A T I M E.

Dites plutöt, Madame, aux ordres éternels  
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses  
Autels.

Ce n'est point Nérestan; c'est Dieu qui vous appelle.

G

ZAY-

Je le sçais, à sa voix je ne suis point rebelle,  
 J'en ai fait le serment, mais puis-je m'engager,  
 Moi, les Chrétiens, mon Frere, en un si grand  
 danger?

F A T I M E.

Cen'est point leur danger dont vous êtes troublée  
 Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.  
 Je connois votre cœur, il penseroit comme eux,  
 Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.

Ah! connoissez du moins l'erreur qui vous engage  
 vous tremblés d'offenser l'amant qui vous outrage  
 Quoi? ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,  
 Et l'ame d'un Tartare à travers ses bontés?

Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse,  
 Même en vous adorant, menaçoit sa Maitresse...  
 Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,  
 Vous soupirez pour lui?

Z A Y R E.

Qu'ai-je à lui reprocher?

C'est moi qui l'offensois, moi qu'en cette journée,  
 Il a vû souhaiter ce fatal hymenée:

Le Trône étoit tout prêt; le Temple étoit paré,  
 Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout différé.

Moi, qui devois ici trembler sous sa puissance,  
 J'ai de ses sentimens bravé la violence,

J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,  
 Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

F A T I M E.

Ce malheureux amour dont votre ame est blessée,  
 Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZAY-

Z A Y R E.

Ah ! Fatime, tout sert à me desespérer :  
 Je sçai que du Sérail rien ne peut me tirer :  
 Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuse contrée  
 Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée,  
 Et je sens qu'à l'instant prompte à me démentir,  
 Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.  
 Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiète  
 Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;  
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.  
 Dieu, détourne de moi ces noirs pressentimens,  
 Prends soin de nos Chrétiens, & veille sur mon  
 frere,  
 Prends soin du haut des Cieux d'une tête si chere,  
 Oui, je le vais trouver ; je lui vais obéir.  
 Mais dès que de Solime il aura pû partir,  
 Par son absence alors à parler enhardie,  
 J'apprends à mon Amant le secret de ma vie,  
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié,  
 Il lira dans ce cœur, il en aura pitié :  
 Mais dussai-je au suplice être ici condamnée,  
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.  
 Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.  
 Rapelle cet Esclave.

## S C E N E I V.

Z A Y R E (*seule.*)

O Dieu de mes Ayeux,  
 Dieu de tous mes parens, de mon malheureux pere  
 Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire

S C E N E V.  
Z A Y R E, L'ESCLAVE.

Z A Y R E.

**A**llez dire au Chrétien qui marche sur vos pas,  
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas  
Que Fatime en ces lieux va bien. tôt l'introduire.  
*(à part.)*

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre.

S C E N E VI.  
OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE,

O R O S M A N E.

**Q**ue ces momens, grand Dieu, sont lents  
pour ma fureur!

*(à Meledor.)*

Eh bien, que t'a-t-on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,

On n'a jamais senti de si vives allarmes.

Elle a pâli, tremblé, ses yeux verfoient des larmes

Elle m'a fait sortir, elle m'a rapellé,

Et d'une voix tombante, & d'un cœur tout troublé

Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'at-  
tendre,

Celui, qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

O R O S M A N E.

*à Meledor.*

*à Corasmin.*

Allez, il me suffit, Ote-toi de mes yeux.

Laisse-

Laisse-moi. Tout mortel me devient odieux.  
 Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême.  
 Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE (*seul.*)

Où suis-je? ô Ciel! Où suis-je? Où portai-je  
 mes vœux?

Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux.  
 Traîtres, arrachez moi ce jour que je respire,  
 Ce jour souillé par vous... misérable Zaïre  
 Tu ne jouyras pas.... Corasmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel Ami, quoi vous m'abandonnez?  
 Venez, a-t-il paru, ce Rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paroît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable;  
 Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits!  
 Corasmin!... Ciel! Amour!... après tant de  
 bienfaits....

J'aurois d'un œil serein; d'un front inaltérable  
 Contemplé de mon rang la chute épouvantable,  
 J'aurois sçu dans l'horreur de la captivité,  
 Conserver mon courage & ma tranquillité,

Mais me voir à ce point trompé par ce que  
j'aime?....

C O R A S M I N.

Eh! que prétendez vous dans cette horreur ex-  
trême?

Quel est votre dessein?

O R O S M A N E.

N'entens-tu pas des cris?

C O R A S M I N.

Seigneur...

O R O S M A N E.

Un bruit affreux a frappé mes esprits.

On vient.

C O R A S M I N.

Non, jusqu'ici nul Mortel ne s'avance,  
Le Sérail est plongé dans un profond silence,  
Tout dort; tout est tranquille, & l'ombre de la  
nuit....

O R O S M A N E.

Helas! le crime veille, & son horreur me suit.  
A ce coupable excès porter sa hardiesse!  
Tu ne connoissois pas mon cœur & ma tendresse,  
Combien je t'adorois! quels feux! ah, Corasmin!  
Un seul de ses regards auroit fait mon destin.  
Je ne pûs être heureux, ni souffrir que par elle.  
Frens pitié de ma rage. Oui, cours. Ah, la cruelle!

C O R A S M I N.

Est-ce vous qui pleurez? Vous, Orosmane? Ô  
Cieux!

O R O S M A N E.

voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux  
Tu

Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre.  
 Mais ces pleurs sont cruels, & la mort va les suivre  
 Plains, Zaire, plains-moi, l'heure approche, ces  
 pleurs,

Da sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,  
 Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances  
 J'entends quelqu'un, sans doute, & ne me trom-  
 pe pas. CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis je, qu'on l'enchaîne;  
 Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne

SCÈNE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME,  
*marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.*

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens je! est-ce-là cette voix,  
 Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de  
 fois,

Cette voix qui trahit un feu si légitime,  
 Cette voix infidèle, & l'organe du crime?  
 Perfide!... vangeons-nous... quoi, c'est elle?...

ô destin!

*Il tire son poignard.*

Zaire! ah Dieu... ce fer échape de ma main.

Z A Y R E (*d'Fatime.*)

C'est ici le chemin, vien, soutien mon courage.

F A T I M E.

Il va venir.

O R O S M A N E.

Ce mot me rend toute ma rage,

Z A Y R E.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...

Est-ce vous Nérestan que j'ai tant attendu?

O R O S M A N E (*courant d'Zaire.*)

C'est moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure

Z A Y R E (*tombant dans la coulisse.*)

Je me meurs: ô mon Dieu!

O R O S M A N E.

J'ai vangé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...

Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.

Ah! voici son Amant que mon destin m'envoie,

Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

## SCENE DERNIERE.

O R O S M A N E, Z A Y R E, N E R E S T A N,

C O R A S M I N, F A T I M E, E S C L A V E S,

O R O S M A N E.

**A** Proche, malheureux, qui viens de m'arracher,

De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,

Méprisable ennemi, qui fais encor paroître

L'au-

L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,  
 Tu m'imposois ici pour me deshonorer.  
 Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer,  
 Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,  
 Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.  
 Avez-vous ordonné son supplice.

C O R A S M I N.

Oui, Seigneur.

O R O S M A N E.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.  
 Tes yeux cherchent par tout, & demandent  
 encore

La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.  
 Regarde, elle est ici.

N E R E S T A N.

Qui dis-tu? Quelle erreur. ;.

O R O S M A N E.

Regarde-là, te dis je.

N E R E S T A N.

Ah! que vois-je! Ah, ma Sœur!

Zaire!... Elle n'est plus. Ah, monstre! Ah, jour  
 horrible!

O R O S M A N E.

Sa Sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu! seroit-il possible?

N E R E S T A N.

Barbare, il est trop vrai: Vien épuiser mon flanc  
 Du reste infortuné de cet auguste sang.

Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere,  
 Il venoit dans mes bras d'achever sa misere,

Et d'un pere expiré j'aportoies en ces lieux  
 La volonté derniere, & les derniers adieux,

Je

Je venois, dans un cœur trop foible & trop  
sensible,

Rapeller des Chrétiens le culte incorruptible,  
Hélas! elle offenoit notre Dieu, notre Loi;  
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

O R O S M A N E.

Zaïre!... Elle m'aimoit? Est-il bien vrai, Fatime?  
Sa Sœur?... J'étois aimé?

F A T I M E.

Cruel! voila son crime.

Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer  
Celle qui malgré soi constante à t'adorer,  
Se flatoit, espéroit que le Dieu de ses peres  
Recevrait le tribut de ses larmes sincères,  
Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,  
Que peut-être il voudroit vous réunir tous deux.  
Hélas! à cet excès son cœur l'avoit trompée,  
De cet espoir trop tendre elle étoit occupée,  
Tu balançois son Dieu dans son cœur allarmé.

O R O S M A N E.

Tu m'en as dit assez. O Ciel! j'étois aimé!  
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

N E R E S T A N.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?  
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,  
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.  
Rejoins un malheureux à sa triste famille,  
Au Héros, dont tu viens d'assassiner la fille.  
Tes tourmens sont ils prêts? je puis braver tes  
coups,  
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.

Mais

Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,  
 Permet-elle à l'honneur de te parler encore?  
 En m'arrachant le jour souvien-tu des Chrétiens  
 Dont tu m'avois juré de briser les liens;  
 Dans sa férocité ton cœur impitoyable,  
 De ce trait généreux seroit-il bien capable?  
 Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE (*allant vers le corps de Zaire.*)  
 Zaire!

CORASMIN.

Helas, Seigneur, où portez-vous vos pas?  
 Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare,  
 Souffrez que Nérestan....

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE (*après une longue pause.*)

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,  
 Que tous ses Compagnons soyent délivrés sou-  
 dain,

Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes lar-  
 gesses.

Comblés de mes bienfaits, chargés de mes ri-  
 chesses,

Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas,  
 Vole, & ne trahis point la volonté suprême  
 D'un Soudan, qui commande, & d'un ami qui  
 t'aime,

Va,

84 ZAYRE, TRAGÉDIE.

Va, ne perds point de tems, fors, obéis . . . à  
*Nérestan.* Et toi.

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,  
 Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta Patrie  
 Ce trésor, que ma rage a privé de la vie.  
 Ton Roi, tous tes Chrétiens aprenans tes malheurs  
 N'en parleront jamais sans répandre des pleurs;  
 Mais si la vérité par toi se fait connoître,  
 En détestant mon crime, on me plaindra peut-être  
 Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré  
 A plongé dans un sein qui dût m'être sacré,  
 Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse  
 A la plus digne femme, à la plus vertueuse,  
 Dont le Ciel ait formé les innocents apas,  
 Dis-leur qu'à ses genoux j'avois mis mes Etats,  
 Dis-leur que dans son sang cette main s'est plon-  
 gée,

Dis que je l'adorois, & que je l'ai vangée. *Il se tue.*

*Aux siens.*

Respectez ce Heros, & conduisez ses pas.

N E R E S T A N.

Guide-moi, Dieu puissant, je ne me connois pas:  
 Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,  
 Et que dans mon malheur ce soit moi qui te  
 plains.

F I N.



LES  
ENFANS  
TROUVÉS

OU

LE SULTAN POLI  
PAR L'AMOUR

*Parodie de ZAIRE, Tragedie de Monsieur  
DE VOLTAIRE.*



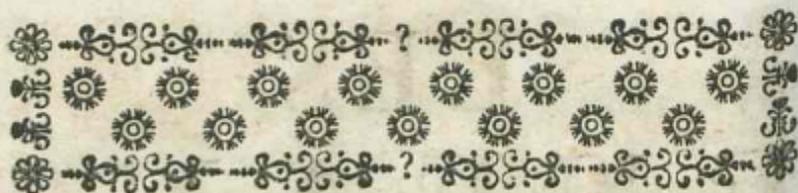
*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

---

M D C C X L I X.



## ACTEURS.

TEMIRE.

FATIME, Confidente de Temire.

DIAPHANE, Sultan de Tripoli,

ALCIDOR.

JASMIN, Vifir, Confident du Sultan.

CARABIN, Gascon.

MATADOR.

ESCLAVES.

*La Scene est à Tripoli dans le Serrail.*





# LES ENFANS TROUVÉS,

---

---

SCENE PREMIERE.

TÉMIRE, FATIME,

FATIME.



E ne m'attendois pas jeune &  
belle Témire,  
Vous qui pleuriez toûjours, à  
vous voir jamais rire!  
Quoi! vous ne tournez plus les yeux vers ces  
climats,

Où ce vaillant François devoit guider nos pas?  
Vous ne me parlez plus des plaisirs que la France  
Permet à notre sexe avec tant de licence:  
Vous ne l'ignorez point, c'est-là que les Maris  
Vivent d'intelligence avec les Favoris.  
Que la femme, y bravant la contrainte fatale,

Est prude avec renom, coquette sans scandale,  
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?

T E M I R E.

Le Serrail aujourd'hui fait ma félicité.

Chez les Mahometans dès l'enfance enfermée,  
A leur façon d'agir ils m'ont accoutumée.

Tout le monde en convient, le Roy de Tripoli  
Est, malgré sa moustache un Seigneur très-poli.

F A T I M E.

Mais ce jeune Officier va donc perdre sa peine?  
Lui, qu'on a vû partir pour briser notre chaîne,  
Qui reviendra bien-tôt payer notre rançon,  
Qui nous l'a tant promis.

T E M I R E.

Tu sçais qu'il est Gascon,  
Peut être sa promesse a passé sa puissance,  
Des fils de la Garonne on connoit l'opulence;  
A tenir peu soigneux, à promettre hardis,  
Ils voudroient qu'on crût tout, dès qu'ils di-  
sent sandis.

Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il étoit fidèle?

T E M I R E.

Ce seroit un peu tard qu'il prouveroit son zèle,  
Et j'ai trop réfléchi depuis que je l'attens...

F A T I M E.

Quel est donc ce discours?

T E M I R E.

Fatime, il n'est plus tems:  
Je suis l'unique objet des vœux de Diaphane,

Il m'adore.... Je fais que ton cœur me condamne;  
Mais le discret Sultan agit d'une façon  
A mettre mon honneur à l'abri du soupçon;  
Garde-toi de penser qu'il offre à ma tendresse,  
L'honneur deshonorant du nom de sa maîtresse,  
Et que ma modestie accepte en rougissant  
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en passant  
De ses intentions la pureté l'engage  
A ne me rechercher que pour le mariage:  
Tu verras sur son cœur jusqu'où va mon pouvoir  
Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouse ce soir,

F A T I M E.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.  
Je voudrois bien me voir à la place où vous  
êtes....

Mais ce cœur qui se livre à de si doux transports,  
En épousant un Turc n'a-t'il point de remords?  
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre  
Que le sang d'un François vous avoit donné  
l'être;

Que vous & vos parens, dans un combat fatal,  
Aviez subis le jong d'un Corsaire brutal:  
Ne vous souvient-il plus que dans une galère...?

T E M I R E.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient  
guère,

J'étois trop jeune alors pour m'en ressouvenir.  
Et tu perdrois ton tems à m'en entretenir.  
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable,  
Je serois, il me place en un rang honorable;  
Mon cœur est né sensible, & ne peut résister

Aux discours d'un amant dont l'aspect sçait flater.  
 Son bras s'est signalé par plus d'une conquête,  
 Il a le front serein, les yeux à fleur de tête,  
 Il a la voix sonore, & l'air majestueux,  
 Il parcourt le Serrail d'un pas tumultueux,  
 Après tant d'agrémens qu'on voit en sa personne,  
 Te parlerai-je aussi du sceptre qu'il me donne ?  
 Non, l'éclat de ce rang n'éblouit point mes  
 yeux.

Un cœur fait pour l'amour n'est point ambitieux.  
 Oui, si le ciel aux fers eut condamné sa vie,  
 Si l'Afrique à mes loix se voyoit asservie,  
 Ou mon amour me trompe, ou Temire aujourd'hui,  
 Pour l'élever à soi, descendroit jusqu'à lui.

F A T I M E.

Il le faut avouer, cette pensée est belle,  
 Mais convenez aussi qu'elle n'est pas nouvelle.

T E M I R E.

Absent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui

F A T I M E.

La grande porte s'ouvre, & sans doute c'est lui.

S C E N E II.

DIAPHANE, TEMIRE, FATIME,

DIAPHANE.

MAdame, un long discours me seroit nécessaire,

Pour dire comment j'aime, & comment je veux  
 plaire ; Je

Je vous pourrois ici nommer tous mes Ayeux,  
Vous conter leurs exploits ; mais ne parlons  
point d'eux,

Et ne retraçons point les illustres misères  
Qu'éprouvèrent jadis les Sultans mes confrères,  
Je suis peu leur exemple, & loin de me gêner,  
A mes seuls sentimens je me laisse entraîner.

Au sein des voluptés bien loin que je m'endorme,  
Si je tiens un Serrail, ce n'est que pour la forme ;  
Les loix que dès long-tems suivent les Mahomets  
Nous défendent le vin ; moi je me le permets,  
Tout usage ancien cède à ma politique,  
Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.

Mais parlons de l'amour dont je brule pour  
vous ;

Je serai votre ami, votre amant, votre époux.  
J'atteste vos beaux yeux, & l'amour qui m'en-  
flâme,

De ne prendre que vous pour maitresse & pour  
femme,

Est-ce assez ?

T E M I R E.

Oui, Seigneur, je ne veux rien de plus,  
Voilà de quoi fixer des vœux irrésolus ;  
Et si vous n'aspirez qu'à des ardeurs parfaites,  
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes,

D I A P H A N E.

Si vous me dites vrai . . . . Que me veux-tu,  
Jasmin ?

## S C E N E III.

JASMIN, (*Les Acteurs Précédens.*)

J A S M I N.

DANS la première cour, un nommé Carabin,  
 Qui sur sa foi gascone a passé dans la France,  
 Attend pour vous parler, & demande audience.

T E M I R E (*à part.*)

Oh ciel!

D I A P H A N E.

Il peut monter; pourquoi ne vient-il pas?

J A S M I N.

Au bas de l'escalier on arrête ses pas,  
 Vous sçavez que toujours votre porte est fermée.

D I A P H A N E.

Oui, c'étoit autrefois la règle accoutumée,  
 Mais il faut que d'entrer on ait permission,  
 Si tu veux qu'au Serrail se passe l'action.  
 D'ailleurs à tous venans ma présence est offerte,  
 Chacun me rend visite, & je tiens table ouverte.

## S C E N E IV.

CARABIN, (*Les Acteurs Précédens.*)

C A R A B I N.

R ESPECTABLE ennemi, que j'estime beaucoup,  
 Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup  
 J'ai de l'argent comptant, que j'apporte de France;  
 Allons, sans différer, qu'on me fasse quittance,  
 A ne te pas mentir, pour trouver cet argent,

Il falloit être heureux autant que diligent :  
Grace au ciel, c'en est fait, & la somme est  
complete.

Commence par lâcher la fille & la soubrette,  
Nous choisirons après dix autres prisonniers.  
Quant à moi je demeure, étant court de deniers :  
Qu'ils partent sur le champ, je resterai pour gage.

D I A P H A N E.

N'en rachete que neuf, & mets toi du voyage ;  
Mais ne crois pas me vaincre en générosité,  
Remporte ton argent, reprends ta liberté,  
Je puis même au besoin te prêter une somme.

C A R A B I N.

Cadedis, pour un Turc, vous êtes honnête  
homme ?

D I A P H A N E.

Embarque cent captifs que je te rends encor,  
Mais je veux de ce nombre excepter Aleidor.  
Sa funeste valeur à nous nuire obstinée,  
N'a que trop parcouru la Méditerranée,  
Si je l'affranchissois de mon juste courroux,  
Il armeroit bien-tôt en course contre nous.  
Pour Témire, crois-moi, garde-toi de prétendre  
Que l'or puisse jamais m'engager à la rendre.  
Quand l'univers entier, épuisant ses trésors,  
De ses peuples armés y joindroit les efforts,  
Ce seroit vainement qu'il combattroit pour elle ;  
Rien ne peut m'arracher une esclave si belle.

C A R A B I N.

Qu'entends-je ! Est-ce la mode en ce maudit  
pays

De manquer de parole après avoir promis?

**D I A P H A N E.**

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,  
Ce n'étoit qu'un enfant, à présent elle est grande:  
Tu peux partir.

**C A R A B I N.**

D'accord, mais avant mon départ  
Ne me refusez pas ce malheureux vieillard.

**T E M I R E.**

Pourquoi le retenir?

**C A R A B I N.**

Il ne vivra qu'une heure

**D I A P H A N E.**

Je consens à remplir tes vœux, pourvû qu'il  
meure.

Je vous quitte, Témire, adieu pour un moment:  
Nous nous verrons bientôt dans mon appartement.

## S C E N E V.

**T E M I R E, C A R A B I N.**

**T E M I R E.**

**S**Eigneur, je suis confuse, & ne sçais que vous  
dire:

Vous croyés de ces lieux partir avec Témire;  
Mais comme de l'amour mon cœur subit la loi,  
Vous voyez clairement qu'il faut partir sans moi,  
Cependant, Carabin, comptez qu'en votre ab-  
sence

J'au-

J'aurai pour les François beaucoup de déférence ;  
Sur l'esprit du Sultan si j'ai quelque pouvoir,  
Pour soulager leurs maux, je le ferai valoir :  
Je deviendrai leur mère auprès de Diaphane.

C A R A B I N.

Que vous auriez d'honneur si vous n'étiés Sul-  
tane!

---

S C E N E V I.

ALCIDOR (*soutenu par quatre Galériens.*)

T E M I R E, C A R A B I N.

C A R A B I N.

**M**Ais quel est ce vieillard qui paroît aux abois ?  
N'est-ce point Alcidor ?

A L C I D O R.

J'entends parler François ;  
Où suis-je, mes amis ? ma vuë est si troublée,  
Et de tant de malheurs mon ame est accablée,  
Que je ne puis, hélas ! parler, marcher, ni voir.

C A R A B I N.

S'il est ainsi, bon homme, il faut donc vous  
asseoir.

A L C I D O R.

Suis-je libre en effet ?

C A R A B I N.

N'en faites aucun doute ;  
Nous allons de Toulon bientôt prendre la route ;  
Vous vous y remettrez de vos membres perclus.

A L C I D O R.

A qui dois-je un bonheur que je n'espérois plus ?

T E -

## T E M I R E.

C'est à ce Cavalier, dont l'entreprise heureuse  
Excite du Sultan la pitié généreuse;  
Pour votre délivrance il offroit un grand prix,  
Mais le Roi n'en veut point, & vous partez gratis.

## C A R A B I N.

Entre gens du métier c'est ainsi qu'on en use,  
On s'oblige l'un l'autre, & l'argent se refuse,

## A L C I D O R.

Des Chevaliers Gascons je reconnois l'ardeur,  
S'il n'ont pas de grands biens, ils ont tous de l'honneur.

## T E M I R E.

Il est vrai; je ne puis concevoir ce mystère,  
Suivant ce qu'on m'a dit, votre Province entière.

Auroit peine à payer une telle rançon.

## C A R A B I N.

Je n'avois pas le sou lorsque j'étois garçon:  
Mais je vais en deux mots vous conter mon histoire,

Echapé de mes fers, chose assez dure à croire,  
Arrivant au pays, je me fis Grenadier;

On ne s'enrichit point dans ce noble métier.

Je me remis sur mer, & l'ingrate fortune

Ne me traita pas mieux sur le sein de Neptune;

Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur,

Je vous vis au Serrail, malgré le Grand Seigneur.

Eunuques, blancs & noirs, Boltangis, Janissaires,

Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires:

Ce trait est surprenant , mais passons là-dessus.  
Or comme en mon pays on craint peu les refus,  
J'allai voir le Sultan , lequel sur ma parole,  
Me laissa repartir pour un projet frivole;  
Avec lui cependant je m'étois engagé  
De revenir bien-tôt payer votre congé.  
De retour dans la France, une veuve fringante  
Me prit en mariage aux bords de la Charante,  
Elle mourut bien-tôt, une autre succéda,  
Et cette autre en trois mois à son tour décéda;  
Je convolai bien-tôt avec une troisième,  
Qui mourut en Avril, je ne sçai le quantième.  
Héritier de leurs biens , & plus content qu'un  
Roi,  
J'ai vendu trois Châteaux qui n'étoient point à  
moi.

## A L C I D O R.

Oh sort ! dont la faveur me rend à la lumière,  
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entière ?  
Deux enfans me sont morts , il m'en reste en-  
cor deux ;

Ne me diriez-vous point quelque nouvelle  
d'eux ?

J'avois un beau garçon, une plus belle fille,  
Qui devoit faire un jour l'honneur de ma fa-  
mille :

Mais qui dans le Serrail, l'écueil de la pudeur,  
Peut-être en ce moment en fait le deshonneur.  
Mon fils fut fait esclave , & la sœur plus petite,  
Au Serrail avec lui par les Turcs fut conduite.

*Les Enfans trouvés.*

C A R A B I N.

Comment ! Il m'arriva même chose jadis :  
 A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,  
 Mené dans le Serrail avec cette personne,  
 Et d'être tant soit peu ma sœur, je la soupçonne.

T E M I R E.

Qu'entens-je ?

A L C I D O R.

Ce minois, cet air vif & coquet,  
 De ma défunte femme est le vivant portrait ;  
 Même, à ce que je crois, ce garçon me res-  
 semble.

Dans quel tems, s'il vous plaît, futes vous pris  
 ensemble ?

Je ne prétends ici rien décider en l'air ;

Sur tout en fait d'enfans, on ne peut voir trop  
 clair.

C A R A B I N.

Je fus, il m'en souvient, pris en mil sept cens  
 seize.

A L C I D O R.

Epoque trop heureuse, & qui me comble d'aïse !  
 Et quel âge avez-vous à présent ?

C A R A B I N.

J'ai vingt ans ?

A L C I D O R.

Et vous ?

T E M I R E.

J'en ai dix-huit.

A L C I D O R.

Baisez-moi, mes enfans.  
 CA-

C A R A B I N.

Cela ne se peut pas.

A L C I D O R.

Et pourquoi!

C A R A B I N.

Non, vous dis-je?

De tels événemens tiennent trop du prodige.  
Je fus pris à quatre ans, à cet âge un garçon  
De son pere du moins devoit sçavoir le nom

A L C I D O R.

N'as-tu pas dans le sein la blessure fâcheuse  
Que te fit à mes yeux une main furieuse?

C A R A B I N.

J'en ai trente, sandis.

A L C I D O R.

Ah! je n'en puis douter

Vous êtes mes enfans, j'ose vous l'attester.

T E M I R E.

Quoi! vous êtes mon pere, & dans cet equi-  
page....

C A R A B I N.

Mais vous en croirons-nous sans autre témoi-  
gnage?

A L C I D O R.

Mon fils, cher héritier!...

C A R A B I N.

Avez-vous de gros biens.

A L C I D O R.

J'en ai beaucoup en France.

C A R A B I N.

Allons, je m'en souviens.

A L C I D O R.

Je vous revois enfin, famille si chérie,  
 Que je vais ramener au sein de ma patrie !  
 Mais d'un soupçon fatal mes sens sont agités,  
 Je crains de dévoiler d'affreuses vérités ;  
 Quand je songe en quels lieux je la vois retenue,  
 Je n'ose sur ma fille encor jeter la vue.  
 Oh jour ! qui me la rend, comment me la  
 rend-tu ?

Tu pleures ! Je t'entens, tu n'as plus de vertu.

T E M I R E.

Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane,  
 Dans une heure, au plus tard, doit me faire  
 Sultane.

A L C I D O R.

Que la foudre en éclats ne tombe point sur moi,  
 Car je ne vois ici de coupables que toi.  
 Vivre dans un Serrail ! Ah fille déloyale,  
 Ne comptes-tu pour rien le mépris, le scan-  
 dale ?

Ose-tu sans rougir t'applaudir de ce choix,  
 Et former un himen que condamnent nos loix ?  
 Mais je te vois pleurer, ma fille c'est bon signe,  
 Ce vertueux retour de ton sang te rend digne.

T E M I R E.

Oui, mon pere, je sens ma vertu revenir,  
 Vous parlez si long-tems qu'on ne peut y tenir

A L C I D O R.

Oui je m'en aperçois, déjà je perds haleine,  
 Je vais m'évanouir, vite qu'on me ramène.

Ah !

Ah! malgré nos efforts, qu'en ce siècle malin,  
Fille mal aisément reprend le bon chemin!  
(On l'emporte.)

---

SCENE VII.

TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

LE papa touche presque à son heure dernière.  
Et va dans le soupçon achever sa carrière;  
Il n'est pas encor sûr du retour de ton cœur,  
Et je ne sçais qu'en croire aussi, ma chere sœur,

TEMIRE.

Non, vous devez compter sur mon obéissance,  
Et je veux suivre en tout les coûtumes de France;  
Daignez m'en éclaircir; car je pretends sça-  
voir,

Pourquoi je m'écartois ainsi de mon devoir,  
Et pourquoi cet himen est au nombre des cri-  
mes?

CARABIN.

Cadedis, c'est qu'il est contraire à nos maxi-  
mes.

TEMIRE.

Expliquez-les moi donc....

CARABIN.

Je m'en tirerois mal;  
Ma lecture se borne au parfait Maréchal,  
Et je sçais seulement qu'un pareil mariage....  
Vous m'entendez, je n'ose en dire davantage.

T E M I R E.

Ah! cruel, poursuivez; vous ne connoissez pas  
Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes  
attentats.

C A R A B I N.

Non vraiment; & qui diable y pourroit rien  
connoître?

Parlez-moi sans énigme, & j'entendrai peut-être?

T E M I R E.

Voici le fait: je suis retenuë en ces lieux;  
Le Sultan est frapé de l'éclat de mes yeux;  
Il est, vous le sçavez, maître de ma personne,  
Et l'on doit l'épouser aussi tôt qu'il ordonne;  
Mais me voyant forcée à suivre son désir,  
Si mon cœur y cédoit avec quelque plaisir?

C A R A B I N.

Qu'entens-je? Ce seroit une impudence extrême  
Digne de vingt soufflets.

T E M I R E.

Frape donc, car je l'aime.

C A R A B I N.

Opprobre malheureux du sang de Carabin,  
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabin.  
Oui, si je n'écoutois que mon bouillant courage,  
Dans ton maudit Serrail j'irois faire tapage;  
Je mettrois le Château tout sans dessus dessous,  
Ferois un abbatis de tous les Marabouts,  
A ce fat de Sultan arrachant la moustache.....  
Mais non, à mon honneur ce seroit une tache.

T E M I R E.

Arrête, mon cher frère, arrête, & connois-moi,  
Peut-

Peut-être que Temire est digne encor de toi:  
Du pouvoir de l'amour la vertu me délivre:  
Fais-moi sortir d'ici; je suis prête à te suivre.  
Ah! mon cher Diaphane, il faut donc te quitter!  
Que de pleurs ce départ à mes yeux va coûter,  
Pardonne; ton couroux, mon pere, ma tendresse,  
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma  
foiblesse,  
Mon trouble, ma douleur, mes chagrins, mon  
ennui. . . .

C A R A B I N.

Elle ne finira, je pense, d'aujourd'hui.  
De mots sans liaison quelle ample quirielle!  
Conclusion; ton ame enfin se résout-elle?  
Promets-tu de venir?

T E M I R E.

Oui, je te le promets,  
Mon frere, rends-moi libre, à tout je me soumets.  
Mais tu devrois du moins aller voir notre pere.  
Nous le laissons mourir d'une étrange maniere.

C A R A B I N.

Je le compte pour mort, & j'y perdrois mes pas:  
Au moins dans vos projets ne vous démentez pas.  
A tout événement, ma sœur tenez-vous prête,  
Vous allez voir bien-tôt quelque coup de ma  
tête.

(Il s'en va.)

## SCENE VIII.

T E M I R E (*Seule.*)

**M**E voila seule , hélas ! que vais je devenir ?  
 Il faut avec moi seule , ici m'entretenir :  
 Examinons-nous bien , voyons de quelle espèce  
 Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la  
 foiblesse.

Suis-je Turque ou Françoisse ? hélas ! je n'en  
 sçais rien ,

Et mon état présent ne se conçoit pas bien.

Suivrai-je mon devoir , ou m'en écarterai je ?

N'épouserai-je pas , ou bien épouserai je ?

Que dis-je ? Ai-je oublié les sermens que j'ai  
 faits ?

Mon père , mon pays , vous serez satisfaits.

Plus je veux l'étouffer , plus mon feu se rallu-  
 me ;

J'aime toujours , malgré la France & la cou-  
 tume ,

Ah ! puisque tu devois m'épouser dès ce soir ,  
 Pourquoi m'aprenoit-on aujourd'hui mon de-  
 voir !

Frère trop rigoureux , du moins pour me l'a-  
 prendre ,

Jusqu'à demain matin tu devois bien attendre !



SCENE IX.

DIAPHANE, TEMIRE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE n'y puis plus tenir, Madame, paroissez,  
Venez, venez répondre à mes vœux empressés;  
La Mosquée est ornée, & les flambeaux s'al-

lument,  
Le Moufti vous attend, déjà les parfums fu-  
ment....

TEMIRE (*d part.*)

A ces apprêts flatteurs pourrois-je résister?  
le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

C'est trop vous arrêter;

Venez.

TEMIRE (*d part.*)

Où me cacher?

DIAPHANE.

Que dites vous?

TEMIRE.

Je n'ose.

DIAPHANE.

Vous n'osez?

TEMIRE.

Non, Seigneur.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc?

TEMIRE.

Pour cause.

DI-

D I A P H A N E.

Ah! je vois ce que c'est, sans doute la pudeur...

T E M I R E.

Non, ce n'est point cela, vous vous trompez,  
Seigneur.

D I A P H A N E.

Expliquez-vous donc mieux.

T E M I R E.

Ciel!

D I A P H A N E.

Quoi?

T E M I R E.

Cet hymenée

 Par son éclat pompeux ne m'a point étonnée;  
 Je n'ai point recherché les biens & les gran-  
 deurs,

 Un plus noble intérêt fit naître mes ardeurs:  
 Mon cœur tendre & sincère aux trônes de l'A-  
 frique,

 Eût préféré l'abri du toit le plus rustique:  
 Seule, & dans ces déserts auprès de mon époux...

D I A P H A N E.

 Hé bien, nous serons seuls, de quoi vous plai-  
 gnez vous?

T E M I R E.

D'accord, mais Carabin...

D I A P H A N E.

 Que dites vous, Madame?  
 Qu'auroient donc de commun Carabin & ma  
 flâme?

TE-

TEMIRE.

Alcidor va mourir. . . .

DIAPHANE.

Que m'importe la mort ?

Et quel vif intérêt prenez-vous à son sort ?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon cœur est si chère,  
Cet hymen si charmant, souffrez qu'on le dif-  
fère.

DIAPHANE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment,  
Témire.

TEMIRE (*à part.*)

Je frémis de son emportement.

DIAPHANE.

Témire. . . .

TEMIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire.  
Laissez-moi vous quitter, je ne sçaurois mieux  
faire.

DIAPHANE.

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir si-  
tôt ?

Dites-moi vos raisons. . . .

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.



## SCENE X.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée,  
 Autant que mon esprit se trouve embarrassée;  
 La situation pour le coup m'interdit:  
 Que faut-il que je dise, & que m'a-t'elle dit!  
 Cher Jasmin quel est donc ce changement ex-  
 trême?

Je ne la connois plus, je m'ignore moi-même.  
 Je la laisse échaper!

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous?

DIAPHANE.

Pourquoi se dérober à des momens si doux?

JASMIN.

Avez vous oublié les grimaces des filles?  
 Elles se font valoir quand elles sont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gascon m'avoit ravi son cœur...  
 Elle m'en a parlé: quel soupçon! quelle horreur!  
 Il n'en faut point douter, le perfide l'adore,  
 Il vouloit l'emmener, & le désire encore.  
 Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux  
 Sur l'objet de ma flâme ose lever les yeux!

JASMIN.

Prenez-vous ce Gascon, Seigneur pour une bête?  
 Vous les avez laissez ensemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus,

JAS-

J A S M I N.

Vous aurez bien raison.

Ah! que la prévoyance est ici de saison!  
Mais il doit revenir.

D I A P H A N E.

Qu'il revienne le traître...

Qu'on l'assomme à l'instant, s'il ose reparoître.  
Excuse les transports de ce cœur offensé,  
Je suis un étourdi, j'ai le cerveau blessé,  
Mais je sçai quelque fois agir avec prudence,  
Et ne puis accuser Temire d'inconstance.  
Non, son cœur n'est point fait pour une tra-  
hison,

Ni le mien pour sentir l'atteinte d'un soupçon,  
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'avilisse,  
A se voir le jouet d'un amoureux caprice;  
A souffrir des rebuts, dérober des faveurs,  
Combattre des mépris, respecter des rigueurs:  
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie,  
J'eus d'aimer constamment la ridicule envie.  
Que désormais à tous le Serrail soit fermé,  
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

---

S C E N E X I.

TEMIRE, DIAPHANE, JASMIN.

D I A P H A N E.

ELLE revient; mon cœur, fais bonne conte-  
nance:

Visir, sois le témoin de mon indifférence.

Madame, il fut un tems, mais ce tems là n'est plus,

C

Et

Et de m'en souvenir je suis même confus ;  
Il fut un tems, vous dis - je, où mon ame in-  
sensible,

S'aplaudissoit du trait dont vous l'aviez blessée.  
Je croyois être aimé, je devois l'être aussi ;  
Mais de ne l'être pas je ne prens nul souci,  
Et je puis en perdant un cœur comme le vôtre  
Sans soupirer long-tems, en retrouver un autre :  
Je m'en flatte du moins ; une autre aura des  
yeux

Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.  
Il pourra m'en couter, je l'avouë à ma honte,  
Mais à me consoler cette autre sera prompte ;  
Et j'aime cent fois mieux briser des nœuds si  
doux,

Que de passer pour sot en soupirant pour vous ;  
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos char-  
mes.

## T E M I R E.

Ma vertu ne sçauroit tenir contre mes larmes,  
Et l'amour sur l'honneur prend toujours le dessus ;  
Est-il bien assuré que vous ne m'aimiez plus,  
Seigneur ?

## D I A P H A N E.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,  
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne :  
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux  
éclairés....

Que j'aimai, que je hais.... Temire vous riez !

## T E M I R E.

Seigneur, qui ne riroit de tout ce badinage ?  
De

De mon incertitude & de votre langage?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon cœur soit d'accord avec moi,

Quand je parle d'aimer un autre objet que toi;

Cesse de t'affliger, adorable Témire,

Va, tout ce que j'ai dit ce n'étoit que pour rire,

Mais toi qui refusois la main de ton amant,

Etoit-ce par caprice, ou par raffinement?

L'Amour ne veut point d'art quand la fille est jolie,

Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur! & vous m'en soupçonnez;

Non, non, au simple amour tous mes vœux sont bornez.

DIAPHANE.

Hé bien, épousons-nous.

TEMIRE.

J'en aurois grande envie;

Mais...

DIAPHANE.

Hé bien....

TEMIRE.

Ah! Seigneur....

DIAPHANE.

Que de cérémonie!

Vous m'impatientez.

TEMIRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

DIAPHANE.

Et de quoi s'agit-il?

TEMIRE.

Permettez que je sorte.

DIAPHANE.

Quoi! toujours me quitter, & de la même sorte?

TEMIRE.

Demain tous mes secrets vous seront révélés.

DIAPHANE.

Pourquoi pas aujourd'hui? Qui vous retient?

Parlez.

TEMIRE.

J'exige ce délai de votre complaisance.

DIAPHANE.

Jé sçaurai la raison qui vous force au silence,  
Et l'examinerai. J'attens jusqu'à demain;

Pour un Turc, avouez que je suis trop humain,  
Tout autre en vous aimant voudroit de votre  
bouche

Aprendre ce secret, qui sans doute me touche.

TEMIRE.

En me parlant ainsi vous me percez le cœur.

DIAPHANE (*à Temire qui sort.*)

C'est dommage. Adieu donc: Vous partez?

TEMIRE.

Oui, Seigneur.

## SCENE XII.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE désie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre;

Et voila de ces coups qui sont faits pour surprendre.

Je suis bien indigné ; mais elle a ses raisons :  
Je devrois les sçavoir. . . . Faisons trêve aux soupçons.

On m'aime, c'est assez, on le dit, on le jure ;  
Une femme n'est pas capable d'imposture ;  
Un grand cœur à la croire est toujours engagé.

JASMIN (*à part.*)

Par ma foi le Sultan n'a guère voyagé.

## SCENE XIII.

MATADOR, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

QUE veux-tu ?

MATADOR.

Ce billet à Temire s'adresse ;  
Vos Gardes surveillans l'ont surpris par adresse.

DIAPHANE.

Donne, Qui le portoit ?

MATADOR.

Un des Galériens

Dont

Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens.

D I A P H A N E.

Lisons. . . La main me tremble, & j'aurai peine  
à lire.

L E T T R E.

*Je vous attends, chère Témire;*

*Il est vers la Mosquée un sentier très-obscur,*

*Qui vers le Port peut vous conduire :*

*Si vous vous y rendez, notre départ est sur.*

Qu'en dis-tu, cher Jasmin?

J A S M I N.

Je n'en dis rien de bon.

On se moque de vous d'une étrange façon.

D I A P H A N E.

Tu vois comme on me traîte.

J A S M I N.

O trahison horrible!

Tromper un si bon homme, hélas, est-il pos-  
sible!

(Il pleure.)

D I A P H A N E.

Cours chez elle à l'instant, montre-lui ce billet,

Et perce-la soudain de cent coups de filet;

Marche donc, obéis: non, arrête, demeure...

Quoi! tu n'es pas parti, malheureux? . . . .

J A S M I N.

Tout-à-l'heure.

D I A P H A N E.

Attens: Ciel! que refoudre en un tel embar-  
ras?

JAS-

J A S M I N.

Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai-je pas?

D I A P H A N E.

Je n'en sçai rien.

J A S M I N.

Ni moi.

D I A P H A N E.

La perfide!

J A S M I N.

L'ingrate!

D'être aimé constamment en vain l'homme se flate.

D I A P H A N E.

Je prétends lui parler, qu'on la fasse venir,

J A S M I N.

Encor un entretien, Seigneur?

D I A P H A N E.

C'est pour finir.

J A S M I N.

Finissez sans cela; vous sçavez que la belle  
Ne conviendra jamais qu'elle soit infidèle;  
Epargnez vous l'ennui d'un éclaircissement:  
L'Amant y fait le sot, la fille y pleure & ment.  
Attendez... Il me vient une belle pensée:  
Il faut que cette lettre à Témire adressée,  
En ses perfides mains soit remise à l'instant.

D I A P H A N E.

Ah! ne négligeons pas cet avis important:  
Va chercher un Esclave intelligent, allerte,  
Qui ne lui dise pas que nous l'avons ouverte.

J A S M I N.

Bagatelle, je vais la lui faire porter,  
Et je prendrai le soin de la recacheter.  
(*Il s'en va.*)

## S C E N E X I V.

D I A P H A N E (*seul.*)

OUI, Jasmin a raison, & de cette manière  
La conduite sera beaucoup plus régulière,  
Car si je la voyois, il faudroit lui prouver  
Qu'elle m'est infidèle, & cherche à se sauver.  
Mais je n'en ferois rien, & n'osant lui répondre,  
J'oublierois les moyens que j'ai de la confondre,  
Je connois ma foiblesse, & sans les employer,  
On me verroit sans fruit encor la renvoyer.

## S C E N E X V.

J A S M I N, D I A P H A N E.

J A S M I N.

SEigneur, l'affaire est faite, & ma course est  
heureuse,  
Le billet est rendu par certaine coëffeuse;  
Témire a fait réponse, & d'un air aigre doux,  
Au Gascon, dans ces lieux, a donné rendez-  
vous.

D I A P H A N E.

Nous les verrons venir, & déjà la nuit sombre  
Aux furtives amours semble prêter son ombre.  
Ecoute, cher Jasmin, n'entends-tu pas des cris?  
JAS-

J A S M I N.

Ils iront doucement de peur d'être surpris;  
Fille que l'on enleve, & qui consent à l'être,  
N'a garde de crier.

D I A P H A N E.

Le scelerat! le traître!

J A S M I N.

Tout dort, & votre esprit de soupçons tra-  
vaillé....

D I A P H A N E.

(Il pleure.)

Hélas lorsque tout dort le crime est éveillé.

J A S M I N.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie!

D I A P H A N E.

Un Héros peut pleurer une fois en sa vie.

Ah! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

J A S M I N.

Oui, vous avez raison, on marche à petits pas.

---

S C E N E X V I.

T E M I R E, F A T I M E, (*Les Acteurs  
Précédens.*)

T E M I R E.

E St-ce ici le chemin?

F A T I M E.

Oui, Madame, courage,  
Carabin va venir.

D I A

D I A P H A N E.

Je frissonne, j'enrage,  
Mais je vais dans son sang éteindre son forfait.  
L'infidèle!

J A S M I N.

Pour moi, je me cache.... Est-ce fait?

D I A P H A N E.

J'entens encor du bruit, & j'aperçois le traître,  
La lanterne qu'il tient me le fait reconnoître,  
Je vais les immoler à ma juste fureur.

T E M I R E.

Et-ce vous, Carabin?

## SCENE DERNIERE.

CARABIN (*Et les Acteurs Précédens.*)

C A R A B I N.

EStes-vous là, ma sœur!

D I A P H A N E.

Sa sœur! Ah, j'allois faire une belle sottise!  
Cet éclaircissement m'épargne une méprise.

T E M I R E.

Que vois-je? le Sultan....

C A R A B I N.

Nous sommes découverts.  
Ah sandis, nous allons retomber dans les fers.

D I A P H A N E.

Est-elle bien ta sœur?

CA-

C A R A B I N.

Alcidor est son père,  
Je suis fils d'Alcidor, *ergo* je suis son frere.

D I A P H A N E.

Et pourquoi souffrois tu qu'il osât t'enlever ?

T E M I R E.

C'est que je vous aimois, & voulois me sauver.

D I A P H A N E.

Mais par quelles raisons ?

T E M I R E.

La coutume de France

Me l'ordonnoit, Seigneur.

D I A P H A N E,

Oh quelle extravagance !

Puisqu'un pareil motif avoit sçu te guider,  
Je suis trop délicat pour vouloir te garder.

J A S M I N.

C'est fort bien fait, Seigneur, renvoyez la ma-  
toise,

Qu'elle fasse à Paris l'amour à la Françoisise.

D I A P H A N E (*d'Émire.*)

Moi, dont tu connoissois les vertus, les bontés

Qui n'ai jamais agi que par tes volontés.

Ah ! si dans ton pays tu désirois de vivre,

Je t'adorois assez, cruelle, pour t'y suivre,

Et changeant tout à coup le Turban en Plu-  
met,

J'aurois en Petit-Maître habillé Mahomet ;

Mais je suis trop piqué. Jasmin, je veux qu'ils  
partent,

Et

Et que de ce rivage à jamais ils s'écartent,  
 Pour que le spectateur se sente remuer,  
 Il faut que quelqu'un meure, & je vais me  
 tuer.

C A R A B I N.

Ah! ne vous tuez pas avant notre voyage;  
 Car si vous expirez, on nous remet en cage:  
 Que de la mort au moins nous soyons garantis.

D I A P H A N É.

Hé bien, je me turai quand vous serez partis.

F I N.



# LA SURPRISE

DE LA

# H A I N E ,

# COMEDIE

*En Vers & en trois Actes , du nouveau  
Theatre Italien Par Mr. de BOISSY,*



*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

---

M D C C X L I X.



## ACTEURS.

CLEON, Pere de Lisidor.

CLARICE, Mere de Lucile.

LISIDOR, Amant de Lucile.

LUCILE, Fille de Clarice.

CONSTANCE, Sœur de Lucile.

MILORD GUINE'E.

ARLEQUIN, Valet de Lisidor.

LISETTE, Suivante de Lucile.

*La Scene est à Paris chez la Veuve.*





LA SURPRISE  
DE LA HAINE  
COMEDIE.

\* \* \* \* \*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LISETTE.



CONSTANCE.

Où, Lisette, voici la brillante  
journée  
Qui doit à Lisidor unir ma sœur  
ainnée.

Cette heureuse alliance étouffant tout Procès,  
Entre nos deux Maisons va rétablir la paix.  
L'Intérêt fut l'auteur de leur antipathie ;  
Mais par cette union qui paroît assortie,  
L'hymen, de la Discorde est vainqueur en ce  
jour ;  
Et la Haine est contrainte à céder à l'Amour.

L I S E T T E.

La révolution me paroît bien subite  
 Lifidor fit hier sa première visite ;  
 Lucile votre sœur, ne l'a vû qu'un moment ;  
 Son Pere encor, pour lui, porta le compliment ;  
 Sa figure, il est vrai, parle à son avantage,

C O N S T A N C E.

Ce qui me plait en lui, c'est son air noble & sage.

L I S E T T E.

Moi, ce qui m'a choquée, il n'a dit que trois  
 mots.

C O N S T A N C E.

Mais remplis de bon sens, & toujourns à propos.

L I S E T T E.

C'est un homme qui parle avec poids & mesure,  
 Si j'en crois Arlequin qui m'a fait sa peinture,  
 Son caractère jure avec les mœurs du tems,  
 Et le fait mépriser de tous les jeunes gens.  
 Il traite la tendresse à la façon antique,  
 Porte les sentimens jusques à l'héroïque,  
 Regarde comme un crime une infidélité,  
 Et se fait de l'Amour un Dieu de probité.

C O N S T A N C E.

Tu ne peux pas de lui faire un plus grand éloge ;  
 Et de cette manière il est beau qu'on déroge,  
 Le mal que tu m'en dis me le fait estimer,

L I S E T T E.

Et moi, par ce discours, j'ai lieu de présumer  
 Que le Beau-frere est fort à votre gré, Madame.

C O N S T A N C E.

Oui, je crois qu'il fera le bonheur de sa femme. Je

Je doute que ma sœur, à parler entre nous,  
 Fasse, de son côté, celui de son époux.  
 Il faut pourtant lui rendre une justice due;  
 D'atraits & d'agrémens sa personne est pourvue;  
 Elle met de la grace à tout ce qu'elle fait,  
 Et son discours séduit, en dépit qu'on en ait.  
 Son ame est généreuse & désintéressée,  
 Franche, & qui n'a jamais déguisé sa pensée;  
 Mais aux vivacités elle a l'esprit sujet,  
 L'humeur folle, & sur tout, le naturel coquet;  
 Se révolte aisément, & revient avec peine;

## L I S E T T E.

A la peinture encor ajoûtons quelques traits :  
 Railleuse au dernier point, curieuse à l'excès,  
 Du matin jusqu'au soir par l'humeur dominée,  
 Et dans ses sentimens, sans retour, obstinée.  
 C'est là son vrai portrait qu'il est tems de finir,  
 Car je l'entends marcher, & je la vois venir.

(Elle rentre.)

## S C E N E II.

LUCILE, CONSTANCE.

C O N S T A N C E.

Vous voulez bien, ma sœur, que je vous félicite.

Vous allez épouser un homme de mérite.

L U C I L E.

Comment le sçavez-vous ?

*La surprise de la Haine.*

C O N S T A N C E.

Tout le monde le dit,

Et son extérieur . . . . .

L U C I L E.

Prévient, sans contredit,

Pour peu que son esprit réponde à sa figure,  
 Mon cœur l'acceptera pour Epoux sans mur-  
 mure ;

Dans un instant, ma sœur, je vais en décider :  
 Il doit auprès de moi se rendre sans tarder ;  
 Je brûle de sçavoir quel est son caractère.

C O N S T A N C E.

Oh ! c'est déjà beaucoup, sa personne a sçû plaire.  
 Quand l'œil est prévenu par un air engageant,  
 L'esprit, sur tout le reste, est un juge indulgent.

L U C I L E.

Le mien est difficile. Il faut qu'il examine,  
 Vers Lisidor, pourtant, fortement il incline.  
 Je crois qu'il me convient ; & dans ce doux  
 espoir,  
 Je me suis engagée à l'épouser ce soir.

C O N S T A N C E.

Vous l'aimez ?

L U C I L E.

Oui ; Je sens un goût de préférence,  
 Qui tient plus de l'amour que de l'indifférence.

C O N S T A N C E.

Je veux, de mon côté, vous confier, ma sœur,  
 Un secret . . . . .

L U C I L E.

Un secret ? Ouvrez-moi votre cœur,  
 Je

Je suis de bon conseil. Parlez, ma sœur cadette.  
Eh quoi! vous rougissez? Ah! c'est une amourette.

CONSTANCE.

Non c'est du sérieux.

LUCILE.

Du sérieux? Ha! ha!

Est-ce un amour parfait?

CONSTANCE.

C'est mieux que tout cela.

LUCILE.

Mais, vous me surprenez! Seroit-ce un mariage?

CONSTANCE.

Justement. Nous avons ce soir même avantage.

LUCILE.

Comment donc?

CONSTANCE.

Comme vous, je vais changer de sort,  
Et sçachez, qui plus est, que j'épouse un Milord.

LUCILE.

Epouser un Milord! Vous? Quelle rêverie!

CONSTANCE.

De l'histoire entendez les détails, je vous prie.

LUCILE.

C'est sans doute un Roman. Vous n'avez qu'à  
conter,

Miledi, me voila prête à vous écouter.

CONSTANCE.

C'est à la promenade où j'ai fait la conquête:

Mais ma mère qui vient, dans mon récit m'arrête.

LUCILE.

Quel contre-tems ! Pourquoi paroît-elle si-tôt ?

CONSTANCE.

Je rentre. Vous sçavez mon histoire tantôt.

*(Elle sort.)*

LUCILE seule.

Quel sera ce récit que je brûlé d'apprendre ?

## SCENE III.

CLARICE, LUCILE.

CLARICE.

NON, mon ravissement ne sçauroit se comprendre !

C'est peu qu'un prompt hymen, formé par la raison,

Termine un long Procès qui troubloit ma maison ;

L'Amour cimente encor votre bonheur, ma fille,  
Et semble concourir au bien de ma famille.

Votre première vuë a charmé votre Amant,  
Et, plus que lui, son père est dans l'enchantement.

Ils viennent tous les deux. Lisidor qui vous aime,

De vous entretenir montre une envie extrême.

LUCILE.

Madame, à lui parler je n'ai pas moins d'ardeur.

CLARICE.

Il est sûr de la main, il veut gagner le cœur.  
J'entends du bruit, c'est lui qui vient avec son père.

SCE.

## S C E N E I V.

CLARICE, LUCILE, CLEON, LISIDOR.

C L E O N *à Lisidor.*

SA figure est charmante.

L I S I D O R.

Oui, si son caractère,  
Comme je dois le croire, égale ses attraits,  
Je ne désire rien; mes destins sont parfaits.

C L A R I C E *à Lucile.*

Vous l'entendez, ma fille?

C L E O N.

O ! discours qui m'enchanté !  
Venés, je l'apperçois. Mon fils, qu'elle est pi-  
quante !

*(à Clarice.)*

Madame, tout succède au gré de mon désir,  
Votre sang & le mien cessent de se haïr,  
Votre fille & mon fils sont formés l'un pour  
l'autre.

C L A R I C E.

Ma joye, en ce moment, est égale à la vôtre !  
Revenons; notre présence est de trop, je le vois.

C L E O N.

Où: laissons leur goûter pour la première fois,  
Le plaisir d'être seuls & dépancher leur ame.  
En voyant leur amour, je rajeunis, Madame.

CLARICE *(à Cleon, en se retournant.)*

Jettés l'œil sur ma fille.

*La Surprise de la Haine*CLEON (*en s'en allant.*)

Et regardez mon fils.

LUCILE (*d' part.*)

Ma mère se retourne.

LISIDOR.

Ils ne sont pas sortis.

CLARICE (*en marchant toujours.*)  
Dans leurs tendres regards on lit la sympathie.

CLEON.

Embrassons nous; ils vont s'aimer à la folie.  
(*Ils rentrent en s'embrassant.*)

## SCENE V.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

Souffrés, belle Lucile, en des instans si doux,  
Que je fasse éclater mes transports devant  
vous.De nos parens communs la guerre est terminée  
Qu'il est flateur pour moi d'être en cette journée  
Qui couronne mes vœux & qui les rend amis,  
Le lien d'une paix dont vous êtes le prix!  
Il ne manqueroit rien à mon bonheur suprême,  
Si votre cœur, Madame, étoit ce prix lui-même.  
Si le choix qu'ils ont fait pouvoit être le sien,  
Et qu'il sentit la joye où se livre le mien.

LUCILE.

Je sens, comme je dois, le bien de ma famille,  
Ma mère, à l'avouer, autorise sa fille;

Notre

Notre hymen le procure : un lien si flatteur  
Doit avoir mon suffrage, & faire mon bonheur.

L I S I D O R.

J'y mettrai tous mes soins & mon étude unique ;  
L'amour a prévenu chez moi la politique ;  
Il n'a pas attendu, vos yeux m'en font garans,  
Pour entrer dans mon cœur, le choix de nos  
parens ;

Et le fils détestant une aveugle colère,  
N'a jamais partagé l'inimitié du père.

L U C I L E.

Monsieur, vous m'étonnez par de pareils aveux,  
Pour la première fois nous nous parlons tous  
deux ;

Comment votre tendresse est-elle donc venuë ?

L I S I D O R.

L'amour que j'ai pour vous, je l'ai pris par la  
vuë

Pour soumettre le cœur le plus séditieux,  
Eh ! ne suffit-il pas d'un regard de vos yeux ?  
Comme nous demeurons fort près les uns des  
autres,

Dans le tems qu'éclatoit la querelle des nôtres,  
J'étois à la fenêtre, & je vous vis passer ;  
D'un coup d'œil enchanteur je me sentis percer.  
Dieux ! m'écriai-je alors, quel objet adorable !  
Que sa douceur annonce un caractère aimable !  
Et qu'on seroit heureux d'obtenir tant d'appas !  
En formant ces souhaits, je ne m'attendois pas  
Qu'ils seroient exaucés par le Ciel favorable.  
Et qu'il m'accorderoit un bien si désirable.

LU-

LUCILE.

Un tel discours, Monsieur, flatte ma vanité,  
 Notre Himen déjà prêt, & ma sincérité  
 Exigent qu'à mon tour je rompe le silence,  
 Et de mes sentimens vous fasse confidence,  
 A ne vous rien cacher de leurs replis secrets,  
 Votre histoire, Monsieur, est la mienne à peu  
 près.

LISIDOR.

O! Ciel! est-il possible?

LUCILE.

Un jour que vous passates,  
 Et d'un air très-poli, que vous me saluates,  
 Je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu  
 Que vos tendres regards me troublèrent un peu,  
 Je vous voulus du bien, je ne sçauois le taire,  
 Et vous me plûtes même, autant qu'on peut me  
 plaire;

J'osai, sans l'espérer, souhaiter comme vous  
 Quand ma mère pour moi feroit choix d'un  
 époux,

Que le sort réunit ma maison & la vôtre,  
 Et que ce choix tombat sur vous, non sur un  
 autre.

LISIDOR.

Que tout ce que j'entens à lieu de me flatter!  
 Ce que vous m'avez dit, daignez le répéter,  
 Parlez, en ma faveur, vous fûtes prévenuë?  
 Sentîtes vous dès lors, comme je le sentis,  
 Ce qu'éprouvent deux Cœurs faits pour être  
 assortis.

Ce

Ce trouble, avant-coureur, qu'un grand amour  
inspire?

L U C I L E.

Si je parlois ainsi, ce seroit trop vous dire,  
Outre qu'en une fille il seroit peu décent  
De déclarer d'abord un amour si pressant,  
J'ignore ces ardeurs, qui font que l'on soupire,  
Et ces brulans transports qui sentent le délire;  
Ma tendresse est un goût vis sans être importun,  
Et qui, sans m'agiter, me prévient pour quel-  
qu'un.

Vous m'inspirâtes donc, Monsieur, ce goût pai-  
sible,

Et le seul dont mon cœur puisse être susceptible.

L I S I D O R.

Quelque foible qu'il soit auprès de mon ardeur,  
Ce goût pour moi, Madame, est toujourns bien  
fateur.

J'espère l'augmenter par ma flâme parfaite:  
Mon ame au changement ne fût jamais sujette;  
Et bien loin d'atiédir les feux de mon amour,  
L'Himen redoublera leur force chaque jour.  
Des Epoux d'aujourd'hui, que je ne sçaurois  
suivre,

J'ai toujourns condanné la manière de vivre,  
Ils n'envisagent tous dans leur engagement  
Que l'avantage seul d'un établissement;  
L'usage & l'intérêt déterminent leur ame,  
Sur le pié d'une Charge, ils prennent une femme,  
Et les tendres devoirs du lien Conjugal,  
Sont remplis les derniers, & toujourns le plus  
mal.

Mon-

Mon supplice est de voir un mari petit-Maître,  
 Eviter son épouse, & rougir de paroître  
 Avec elle en public; quoique charmante enfin,  
 Il croiroit déroger, s'il lui donnoit la main.  
 Mon cœur est révolté contre des Mœurs sem-  
 blables,

Qui d'un lien charmant font des nœuds mépri-  
 fables:

Elles blessent l'Amour, & choquent le bon sens.  
 Oui; malgré la coûtume, & les mauvais plai-  
 sans,

Je veux suivre les loix que la raison inspire,  
 Adorer ma Moitié, je veux oser le dire,  
 Mettre toute ma gloire à posséder son cœur,  
 De sa félicité faire tout mon bonheur:

Je veux, sans me lasser du nœud qui nous as-  
 semble,

Lui prodiguer mes soins, à toute heure être en-  
 semble,

Avec elle n'avoir qu'un même appartement,  
 Et sous le nom d'Epoux être toujours Amant.

LUCILE.

Un semblable projet est digne qu'on le louë;  
 Mais j'y vois un défaut, Monsieur, je vous l'a-  
 vouë.

LISIDOR.

Quel?

LUCILE.

C'est de n'être beau qu'en spéculation,  
 Il faut, pour le remplir, trop de perfection,  
 Et dans le fond du cœur vous le pensez vous-  
 même.

LI-

L I S I D O R.

Non, pour l'exécuter il suffit que l'on s'aime,  
Croïez-en ma tendresse, & daignez l'approu-  
ver.

L U C I L E.

Vous ne parlés ainsi qu'afin de m'éprouver.

L I S I D O R.

L'aveu que je vous fais, Madame, est véritable,  
Et je ne conçois point de bonheur comparable  
A la felicité que goutent, chaque jour,  
Deux Epoux occupés d'un mutuel amour,  
Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure,  
De se voir sans obstacle en la même demeure!

L U C I L E.

Et voila le malheur! On a tout surmonté.  
L'amour s'éteint toûjours par la facilité:  
Les grandes passions naissent des grands obsta-  
cles,

Et l'Hymen n'a jamais produit de tels miracles.  
L'unique & vrai moïen de s'aimer sûrement,  
Est, quand on est époux, de se voir rarement;  
On se doit éviter si-tôt qu'on se possède,  
L'ennui gagne autrement, puis la Haine succède.

L I S I D O R.

Ce que vous dites-là pouvés vous le penser!  
De se voir, quand on s'aime, ah! peut-on se  
lasser!

Deux cœurs qui sont d'accord, ne craignent  
que l'absence

L U C I L E.

Au contraire en Hymen, on fait l'expérience.

Estre

Être ensemble toujourns! Sentez-vous ce danger?  
 Je baaille en ce moment, seulement d'y songer;  
 C'est pourquoy je m'en tiens au systême à la mode  
 Comme plus agréable & comme plus commode:  
 Je ne puis m'élever à ces grands sentimens.  
 Malgré votre éloquence; & vos raisonnemens,  
 Je veux suivre les loix que le grand monde inf-  
 pire.

Estimer mon mari, mais sans jamais le dire  
 Chérir la liberté, la préférer à tout,  
 Par-là, du mariage, éviter le dégoût;  
 Et pour nous délasser du nœud qui nous assem-  
 ble,  
 Me dissiper ailleurs, n'aller jamais ensemble,  
 Mettre un corps de logis, pour barrière entre  
 nous;

Et vivre en étrangers, sous le titre d'époux.

L I S I D O R.

Pouvés-vous bien, Madame, adopter ce sys-  
 tême?

Vous voulez donc aimer? . . . . .

L U C I L E.

Comme aujourd'hui l'on s'aime.

L I S I D O R.

D'un mépris éclatant, c'est me faire l'aveu.  
 Mais votre esprit s'égayé, & c'est sans doute un  
 jeu.

L U C I L E.

Oh! point du tout, Monsieur; c'est mon cœur  
 qui s'exprime.

L I S I D O R.

Pardon, si je vous dis, que faite pour l'estime;  
 Et trop sûre d'avoir tout mon attachement,  
 Vous perdez à montrer un pareil sentiment:  
 Mais mon amour sçaura l'arracher de votre ame.

L U C I L E.

Il y tient fort; j'en doute.

L I S I D O R.

Et j'en suis sûr, Madame.

Oui; vous pensez trop bien pour n'en pas re-  
 venir.

Mes soins, dès que l'hymen aura sçu nous unir,  
 Deffilleront vous yeux d'une erreur si fatale,  
 Vous connoîtrez le prix d'une tendresse égale;  
 Pour mieux vous détromper, mon cœur forme  
 le plan

D'abandonner Paris cinq ou six mois de l'an;  
 De vivre pour vous seule en mon château tran-  
 quille,

Et de le préférer au fracas de la ville.

L U C I L E.

Monsieur c'est ce fracas que j'aime à la fureur,  
 Et j'ai pour la campagne, une invincible horreur;  
 A moins que je ne parte en grande compagnie,  
 Dès que j'y mets le pié, je tombe évanouie,

L I S I D O R.

Peut-on haïr les champs, l'azile de l'Amour,  
 Et des biens les plus purs, le paisible séjour?

L U C I L E.

Peut-on quitter la ville, où toute chose abonde,  
 Le siège des plaisirs, le centre du beau monde?

Il n'est que des Maris ombrageux & jaloux,  
Qui puissent, pour Paris, montrer de tels dé-  
goûts.

L I S I D O R.

C'est par délicatesse, & non par jalousie,  
Que je vous proposois une telle partie.

L U C I L E.

Mais dans votre château, qu'est-ce que nous  
ferions?

L I S I D O R.

Nous nous verrions sans cesse, & nous nous  
aimerions.

L U C I L E.

Il faut avoir l'esprit tout à fait romanesque,  
Pour se faire, d'aimer, un plan aussi burlesque!  
Pour une jeune femme, O l'amusant régal!  
Faire avec son époux, un Roman pastoral,  
S'épancher sur la mousse, en tendres dialogues,  
Et composer ensemble un volume d'Eglogues,  
Ou, comme au tems d'Astree, aller dans les  
valons

En habit de Bergers, conduire nos moutons,  
Prendre la Pannetière, arborer la houlette,  
Et chanter nos amours sur la douce musette.

L I S I D O R.

On donne, quand on veut, du ridicule à tout;  
Mais, Madame, dans peu vous changerez de  
goût;

Vous n'aurez pas vécu dix jours à la campagne,  
Que vous me vanterez la paix qui l'accom-  
pagne,

LU-

L U C I L E.

M'unir à vous pour vivre au fond d'un vieux  
Château!

Je frémis d'un dessein qui vous paroît si beau.  
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,  
Moi, qui sans l'Opera, le Bal, la Comédie,  
Ne sçaurois concevoir qu'on puisse respirer.

L I S I D O R (*à part.*)

Quel fond d'esprit coquet, elle ose me mon-  
trer! (*haut.*)

Mais je vous donnerai le Bal par complaisance;  
Car à vous dire vrai, je n'aime pas la Danse.

L U C I L E.

Vous n'aimez pas la Danse? Ah! que me dites  
vous?

C'est des amusemens le plus charmant de tous.

L I S I D O R.

Ajoûtez le plus fou.

L U C I L E.

C'est tant mieux. A votre âge,  
Pouvez-vous me tenir un semblable langage?  
Est-il possible, ô Ciel! de vivre sans danser?  
Pour moi, je danserois huit jours sans me laisser.

L I S I D O R.

C'est votre passion. La Musique est la mienne;  
Mais singulièrement j'aime l'Italienne.

L U C I L E.

Musique Italienne! Ah! quel gout dépravé!

L I S I D O R.

Par tous les vrais Sçavans il se voit approuvé.

*La Surprise de la Haine*

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au seul nom de Cantate,  
Je pensai l'autre jour mourir d'une Sonnete.

LISIDOR.

Oh! pour moi, si j'en meurs, ce sera de plaisir.  
La Musique, après vous, aura tout mon loisir.

LUCILE.

La Musique après moi! La fleurette est nouvelle;

Mais c'est encor beaucoup d'avoir le pas sur elle.

LISIDOR.

Je suis bien malheureux! Chaque mot que je dis,

Madame, a le secret d'attirer vos mépris,

LUCILE.

C'est vous-même, Monsieur, qui m'osez contredire,

A tous mes sentimens vous trouvés à redire,

Quoiqu'ils soient bien fondés & que vous ayez tort.

LISIDOR.

Les miens sur la raison son appuiés si fort. . .

LUCILE.

Non, Monsieur, non, mon droit l'emporte sur le vôtre.



## S C E N E VI.

LISIDOR, LUCILE, CONSTANCE.

C O N S T A N C E.

C O M M E N T donc: Vous parlez vivement l'un  
& l'autre;

Je sçai votre dispute, & n'en ai rien perdu:  
J'étois dans cette Chambre où j'ai tout entendu.

L U C I L E.

Vous nous épargnez le soin de vous instruire.

L I S I D O R.

Madame, jugez-nous; daignez ici nous dire  
Quel Systeme, entre Epoux, vous paroît le  
meilleur.

C O N S T A N C E.

Il ne me convient pas d'en décider, Monsieur.

L U C I L E.

Votre sœur le permet, expliquez-vous Con-  
stance.

C O N S T A N C E.

Si je dis là-dessus ce que mon ame pense,  
Il faudra malgré moi, déplaire à l'un de vous.

L I S I D O R (*à Constance.*)

Quoi que vous prononciez, l'Arrêt m'en sera  
doux.

L U C I L E.

J'ai l'esprit trop bien fait pour en être offensée.

C O N S T A N C E.

Les Epoux, puisqu'il faut découvrir ma pensée,

Doivent, pour être heureux, dans leurs engagements,

Se parler comme Amis, & vivre comme Amans.

L I S I D O R.

Madame : vous voyez que mon bon Droit l'emporte.

L U C I L E.

Oh ! je me moque, moi, d'un Arrêt de la sorte.  
 Une fille comme elle, & dont l'œil n'a pû voir  
 Le monde qu'à travers les grilles d'un Parloir,  
 Qui s'est rempli l'esprit d'amoureuses sornettes,  
 Et, du matin au soir, lit des Historiettes,  
 Ne peut que mal juger pareille question.  
 Je compte avoir gagné par sa décision ;  
 Et si son Jugement m'eût été favorable,  
 J'en aurois eu, Monsieur, un regrêt véritable.

L I S I D O R.

De la droite raison elle a suivi les loix ;  
 Votre esprit est si juste, & ma cause à la fois,  
 Que j'appelle de vous à vous même, Madame,  
 Je vous laisse y songer ; un retour de votre ame  
 Va me faire gagner, en accordant nos goûts,  
 Ce qu'un premier transport ma fait perdre chez  
 vous.

L U C I L E.

Non, dans mes sentimens, je suis toujours constante.

L I S I D O R (*bas en s'en allant.*)

Sous un air de douceur elle est contrariante.

L U C I L E (*d' part.*)

Peut on penser si mal étant aussi bien fait ?

SCE-

## S C E N E VII.

LUCILE, CONSTANCE.

LUCILE (*à Constance.*)

**A** Propos, vos amours? je brûle d'être au fait  
Du récit de tantôt.

CONSTANCE *lui donnant une Lettre.*

Tenez, pour vous y mettre,  
Ma sœur, prenez le soin de lire cette Lettre.

LUCILE.

La Lettre d'un Milord! Oh! pour la nouveauté,  
Voyons; vous redoublez ma curiosité,

(*Elle lit.*)

*Vous avoir vûe avant hier aux Thuilleries  
avec votre sœur, pour la première fois; n'a-  
voir sçu votre nom & votre demeure que par  
un de mes gens, qui a suivi votre Carosse en  
sortant, vous avoir adorée depuis ce moment  
là; oser vous l'écrire aujourd'hui, dans l'im-  
possibilité de vous le dire; & vouloir vous  
épouser, après demain, si vous & les vôtres  
y consentez; tout cela vous dit, Madame, que  
vous êtes Françoisise, c'est-à-dire, faite pour  
faire naître d'un coup d'œil la passion la plus  
rapide, & que je suis Anglois, c'est-à-dire  
extrême, & ne pour sentir plus fortement  
qu'un autre, & pour agir en consequense.*

(*Elle s'interrompt.*)

Cette façon d'écrire est très-particulière.

C O N S T A N C E.

Vous n'êtes pas au bout, Lisez la Lettre entière.

LUCILE (continuë à lire.)

Comme j'ignore le cérémonial de votre Pays, & que je suis pressé d'être heureux, je n'attens que votre réponse, pour vous faire demander à Madame votre Mère. Et je vous dirai, pour abreger, que je suis Homme de qualité, maître de moi-même, d l'âge de vingt-six ans, & que ma richesse est égale à mon amour.

MILORD GUINÉE.

(Après avoir lû.)

Le nom est vraiment riche. On s'est moqué de vous,

Allez, vous êtes folle, avec vos Billets doux.

C O N S T A N C E.

Comment donc?

LUCILE.

Oui, ma sœur, c'est moi qui vous l'assûre, Quelqu'un qui vous connoît pour aimer la lecture

De tout ce qu'on appelle avanture du tems,  
Et pour croire les faits les plus extravagans  
Aura fait, à coup sûr, cette Lettre pour rire,  
Ou vous-même avez eu l'honneur de vous l'écrire.

C O N S T A N C E.

Moi ! M'écrire !

LU-

L U C I L E.

A la fin tous ces livrets d'amour  
Lui tourneront la tête. Il faut que dans ce jour  
J'avertisse ma mère, afin que la prudence  
Arrête le progrès de cette extravagance.

C O N S T A N C E.

Epargnez-vous ce soin, car ma mère sçait tout,  
Et l'Hymen du Milord est très fort de son goût.  
Mon oncle en fit hier la première ouverture.

L U C I L E.

Fort bien ! C'est pour donner du poids à l'avanture.

Mais ce Seigneur Anglois, le connoissez-vous ?

C O N S T A N C E.

Non.

L U C I L E.

Voilà qui me confirme en mon juste soupçon.

C O N S T A N C E.

Oh ! pour le dissiper, il va bien-tôt paroître.

Vous pourrez comme moi le voir & le connoître.

L U C I L E.

Voyons donc la réponse au billet que j'ai lû :

Comment l'avez-vous faite ?

C O N S T A N C E.

Oh ! telle qu'il m'a plû.

Vous me poussez à bout, & ma douceur se lasse,

Ma sœur aînée. Adieu, je vous quitte la place,

Ce que vous avez pris pour un conte inventé,

Sera pour moi ce soir une réalité.

Vous me traitez en vain ici de ridicule.

Les effets convaincront votre esprit incrédule,  
 Dans peu votre cadette aura le pas sur vous,  
 Et sera Miledi, malgré tous les jaloux.

*(Elle sort.)*

SCENE VIII.

LUCILE *(seule.)*

**M**E diroit elle vrai? J'ai ri de son histoire,  
 Et dans le fond du cœur je commence à  
 la croire,

Mon oncle avec ma mère est par elle cité?  
 Cela donne à la chose un air de vérité.

Mais vraiment de ses yeux la première victoire  
 Est brillante pour elle, & doit flatter sa gloire.  
 On entre. Quel est donc ce Seigneur que je  
 vois?

Il a l'air étranger. Seroit-ce notre Anglois?

SCENE IX.

LUCILE, MILORD GUINE'E.

MILORD.

**A**H! Madame, bon jour. Enfin Milord Guinée  
 Va voir à votre sort unir sa destinée.

LUCILE *(d part.)*

C'est lui,

MILORD.

Tout du plus loin que mon œil vous a vû,  
 Pour Constance d'abord il vous a reconnu.

LU-

LUCILE (*d part.*)

Il me prend pour ma sœur.

M I L O R D.

Oui, c'est votre visage.

En faveur de l'amour, faites grace au langage.  
Tourner un compliment n'est pas l'art d'un An-  
glois;Mais regardés mes yeux, ils parlent bon Fran-  
çois,Et vous disent tout haut, sans détour, sans em-  
blème,Que plus que vingt Marquis, moi tout seul je  
vous aime;Que si dans les instans d'un si doux entretien,  
Ma bouche parle mal, mon cœur dire fort bien,Et que sans s'arrêter à des discours frivoles,  
Les effets d'un Milord valent bien les paroles.LUCILE (*d part.*)Il parle de bon sens, & m'en veut tout de bon.  
Les gens qui l'ont instruit, se sont mépris de  
nom.Ce qui m'enchanté, moi, ma sœur s'en croit  
aimée.Est c'est moi, sous son nom, dont son ame est  
charmée.

Badinons un moment; Je ne lui vole rien:

En prenant ce plaisir je jouis de mon bien.

M I L O R D.

Que dites-vous à part? Pardon, si j'interroge.

LUCILE.

En moi-même, Monsieur, je faisois votre éloge.

MI-

M I L O R D.

Oh! moi, douter d'un bien qu'on dit de moi  
tout bas.

L U C I L E.

Si je le répétois, vous n'en douteriez pas.

M I L O R D.

Répéte, vous, répéte en ce moment, Madame.  
Estre loué par vous enchantera mon ame.

L U C I L E.

Hé bien, puisqu'il faut donc tout haut le répéter,  
Je me disois, Milord, cela sans vous flatter,  
Que dans votre discours régnoit un air sincère,  
Que vos façons d'agir avoient l'art de me plaire,  
Et que vous ajoûtiez à l'inclination  
Que j'ai depuis long-tems pour votre Nation;  
Mon cœur lui rend justice avec toute la terre

M I L O R D.

Vous faire infiniment d'honneur à l'Angleterre.  
Pour mieux justifier votre estime pour nous  
Moi, vous mener à Londres en qualité d'époux,  
Vous, recevoir l'accueil & tout l'éclat insigne,  
Que mérite mon rang & dont vous êtes digne.

L U C I L E.

Est-on là sans façon?

M I L O R D.

Un peu plus qu'à Paris  
Vivre à sa fantaisie est un droit du Païs;  
Et nos maris Anglois effacent en dépense,  
Et passent en bonté tous vos maris de France.  
Londre est pour le beau sexe un séjour enchanté  
L'Opulence y préside avec la Liberté.

L U -

L U C I L E.

Avec la liberté! c'est tout ce que j'estime.  
Faire ce que je veux fut toujours ma maxime.

M I L O R D.

Et la nôtre. Avec vous être bien assorti.  
Suivre en tout son caprice, oh! rien n'est plus  
genti,

Rien n'est plus amusant; & quand on se marie  
C'est ce qui fait sur tout le plaisir de la vie.

Le matin, l'un & l'autre, on s'aime tendrement.  
Des carresses, beaucoup; Beaucoup d'empres-  
sement.

L'après-midi, tous deux, beaucoup d'indiffé-  
rence.

Ne pas se regarder, rester dans le silence.

Ensuite revenir, se reprendre de goût.

Dans le moment d'après se chicanner sur tout,

On boude, on se bat froid, puis tous deux on  
s'agace;

On se pique, on se brusque? ensuite l'on s'em-  
brasse.

On se rebrouille encor, selon sa volonté;

Chacun, comme il lui plaît, s'en va de son côté:

On se fuit tout le jour, sans qu'on se désaprouve

Et puis, Madame, & puis, le soir, on se re-  
trouve.

L U C I L E.

Ah! l'agréable vie & quel aimable Anglois!

Il pense là-dessus aussi bien qu'un François.

M I L O R D.

Hem! comment trouvez vous notre façon de  
vivre?

LU-

LUCILE.

Charmante, variée, &amp; celle qu'il faut suivre.

MILORD.

Vous l'aimez donc ?

LUCILE.

Beaucoup

MILORD.

J'en suis fort réjoui.

Avec bien du plaisir vous voir l'Angleterre ?

LUCILE.

Oui.

S'il dépendoit de moi, je ferois ce voyage.

MILORD.

Vous le ferez. Je cours presser mon mariage.

Il me tarde déjà de nous voir en chemin,

Nous épouser ce soir, &amp; nous partir demain.

LUCILE. (*d part.*)

C'est trop rire. Il est tems que je le désabuse.

(*d Milord.*)

Vous êtes dans l'erreur, Milord, &amp; je m'accuse. . .

MILORD.

Oh ! point d'erreur chez moi, je puis vous l'attester,

Madame. . .

LUCILE.

Faites moi l'honneur de m'écouter.

MILORD.

Je ne me trompe pas, Constance, je vous aime.

LUCILE.

Mais, Milord, c'est ma sœur. . .

MI-

M I L O R D.

Point du tout, c'est vous-même.

L U C I L E.

C'est un mal entendu, ma mère & d'autres nœuds  
Opposent en ce jour un obstacle à vos vœux.

M I L O R D.

Madame votre mère approuve fort ma flâme,  
Et veut que, dès ce soir, sa fille soit ma femme,  
Je dis vrai. Vous devez me croire.

L U C I L E.

Où, je vous croi.

Mais elle ne veut pas que vous m'épousiez, moi

M I L O R D.

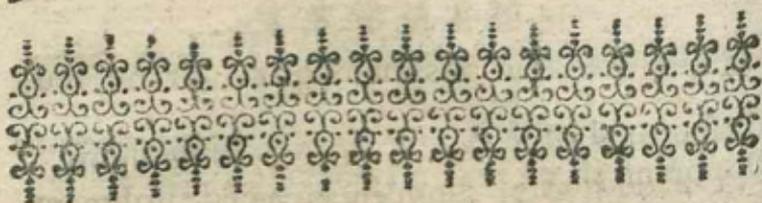
J'épouse vous, j'épouse; & dans cette assurance,  
Dispose le départ pour vous, belle Constance.  
Adieu. Prenant demain la route de Calais,  
Je prive pour toujours Paris de vous attrait;  
Et dans huit jours d'ici, j'ose vous en répondre,  
Son plus grand ornement fera l'éclat de Londre,

*(Il part.)*

L U C I L E.

Puisqu'il le veut ainsi, laissons-lui son erreur;  
Et prenons le parti d'en avertir ma sœur.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN (*riant.*)

LA chose est trop risible, ou le Diable m'em-  
porte!

LISETTE.

Qui t'oblige à rire de la sorte?

ARLEQUIN.

Lucile & Lisidor grondent, en ces instans.

Si fort qu'on les croiroit mariés dès long-tems.

LISETTE.

Ils ont une dispute?

ARLEQUIN.

Oui vraiment des plus vives;  
Et je les ai laissés bien près des invectives.

LISETTE.

Sur quoi donc?

ARLEQUIN.

Oh! sur tout. Primò, sur les habits.  
D'abord l'un veut du vert, & l'autre veut du  
gris.

## L I S E T T E.

C'est toujours sur des riens qu'on prend feu,  
 qu'on se pique,  
 Et qu'on voit allumer la guerre domestique.  
 Mais, ton maître, sans doute, a cédé poliment.

## A R L E Q U I N.

Oui, voyant que Lucile insistoit vivement,  
 Il lui répond: Madame, eh! pour des bagatelles  
 Faut-il nous disputer & former des querelles?  
 Je me crois obligé de vous dire en honneur  
 Qu'il faut, pour vivre ensemble, un peu plus de  
 douceur.

J'en ai beaucoup, & vous, fort peu de com-  
 plaisance,

Repart-elle aussi-tôt d'un air de pétulance.

Madame, en verité, vous me parlez d'un ton...

Et vous me repliquez, Monsieur, d'une façon...

Mais il n'est plus moyen qu'avec vous je con-  
 verse...

Mais il faut tous les deux que nous rompions  
 commerce...

Madame, sentez vous la force de vos mots?

Et vous-même, Monsieur, celle de vos propos?

Dans le tems qu'ils étoient en train de si bien  
 dire,

Je suis sorti tenant mes deux côtés de rire:

Tout grave que je suis, si je fusse resté,

A leurs nés surement tout haut j'eusse éclaté,

Mais mon Maître paroît, je l'entens qui mur-  
 mure.

L I S E T T E.

Adieu. Je vais sçavoir, ce que dit la future.  
(*Elle rentre.*)

---

## S C E N E I I.

L I S I D O R, A R L E Q U I N.

L I S I D O R.

O Ciel! quel est l'état où ses discours m'ont  
mis!

Ils détruisent l'espoir que je m'étois promis.

Quel esprit! je n'ai vû rien d'égal en ma vie.

On ne peut dire un mot qu'elle ne contrarie.

Deux conversations que nous venons d'avoir,

M'ont réduit presqu'au point de ne plus la re-  
voir.

La contradiction a fini la première.

La seconde a produit l'aigreur & la colére.

A R L E Q U I N.

De droit, à la troisième ils doivent s'étrangler.

L I S I D O R.

Que sera-ce, grand Dieu! cela me fait trembler!

Quand nous serons liés d'une chaîne éternelle,

Notre Hymen ne sera qu'une longue querelle.

Sans le rapport d'humeurs, que servent les  
atraits?

Ah! je sens qu'ils ne font qu'augmenter mes re-  
grets.

L'Amour qui m'attendrit, la Haine qui m'irrite

Me livrent tous les deux un combat qui m'agite.

Lu-

Lucile, tour à tour, & me charme & m'aigrit.  
 J'adore sa figure, & je hais son esprit.  
 Je me sens par sa grace attirer en partie,  
 Et pour ses sentimens j'ai de l'antipathie.  
 Ses yeux touchent mon ame, & par tous ses  
 discours.

Sa bouche en même-tems la révolte toûjours.  
 Quel état douloureux! & quels tourmens sévères  
 D'éprouver à la fois deux passions contraires,  
 Et pour un même objet, de les sentir encor,  
 Sans pouvoir se fixer, ni prendre son essor;  
 Une des deux suffit pour faire notre peine.  
 Amour, fors de mon cœur, ou chasses en la  
 Haine

Fini par la victoire, ou par la fuite enfin,  
 Le cruel embarras de mon cœur incertain.

A R L E Q U I N.

Ceci devient tragique, & je n'ose plus rire.

L I S I D O R.

Pour soulager ce cœur, je veux, je veux écrire  
 Les justes sentimens qui viennent l'émouvoir,  
 A celle qui les cause & fait mon desespoir.  
 Ma main va vous tracer une Lettre d'un stile  
 Qui vous fera sentir tous vos défauts, Lucile.

A R L E Q U I N.

Fort bien! Il va lui faire en son aigre dépit,  
 Sa déclaration de haine par écrit.

L I S I D O R.

La Façon dont par nous elle sera couchée,  
 N'aura pas la fadeur qui nous est reprochée;  
 Voici sur cette table, encre, plume, papier.

A peindre mes transports, je vais les employer.  
*(Il écrit, & prononce haut ce qu'il met sur le papier.)*

“Madame, vous avez la figure charmante.  
 “Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

A R L E Q U I N.  
 Il tient mal sa parole, à ce qu'il me paroît.  
 Voila l'Amour qui parle, & la Haine se taît.

L I S I D O R *continuë d'écrire.*  
 “Mais vous faites bien-tôt paroître un caractère,  
 “Un travers dans l'esprit qui ne peut que déplaire.

A R L E Q U I N.  
 Bon! la Fureur revient, & la Haine a son tour.

L I S I D O R *écrit toujours.*  
 “Votre première vuë inspire de l'amour.  
 “Le plus fier est contraint de vous rendre les armes.  
 “Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes,  
 “Ou les balance au point, que souvent on ne sçait  
 “Si l'on aime avec vous, Madame, ou si l'on hait.

A R L E Q U I N.  
 Quel discours!  
 L I S I D O R *achève d'écrire.*  
 “La hauteur, & la bizarerie,  
 “La contradiction, & la coqueterie  
 “Forment le riche fond de votre naturel,  
 “Et

“Et font avec vos yeux un contraste éternel,

A R L E Q U I N.

Le brillant coloris ! La charmante peinture !

Lucile est, par ma foi, tirée en miniature !

L I S I D O R.

Mais, d'un premier transport je suis trop la  
chaleur,

Et mes expressions respirent trop l'aigreur.

Lucile est, après tout, d'un sexe respectable.

D'adoucir cette fin, il est plus convenable.

A R L E Q U I N.

Oui, le beau sexe veut plus de ménagement.

Dans ces occasions, j'écris tout autrement,

L I S I D O R.

Ce terme ne dit pas tout ce que je veux dire..

J'ai trouvé pour le coup celui que je désire. . .

Oui, la fin de ma Lettre est beaucoup mieux  
ainsi ;

Sans affoiblir le sens, le tour est adouci.

(à Arlequin.)

A Lucile, va, cours, porte-là sans remise.

Mon ame est foulagée. . . Attens que je relise.

(Il lit.)

“Démentent la douceur. . . . Il est encor trop  
fort. . .

Non, elle le mérite, & je m'allarme à tort

A R L E Q U I N.

Lisez-là moi de suite, ainsi qu'elle est tracée,

Et je vous en dirai franchement ma pensée.

L I S I D O R.

Tient, porte-là sans faire ici le raisonneur,

Ce Maroufle avec moi tranche du Gouverneur.

ARLEQUIN.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je vais la rendre

LISIDOR.

Demeure... Je ne sçai quel parti je dois prendre.

ARLEQUIN.

Je crois voir votre Pere; & sans plus hésiter, Vous pouvez là-dessus, Monsieur, le consulter.

LISIDOR.

Ah! c'est à lui sur tout qu'il faut que je le céle; Ce seroit lui porter une atteinte mortelle.

Je l'aime trop. Je dois immoler, aujourd'hui, Ma haine pour Lucile à mon respect pour lui. Il vient. De mon couroux son aspect se rend

maître,

Je ne sçai qu'obéir en le voyant paroître.

*(d'Arlequin.)*

Vite, cache ma Lettre, & ne la donne pas.

SCENE III.

CLEON, LISIDOR, ARLEQUIN.

CLEON.

MON fils, exprès pour vous, je porte ici mes pas.

Parlons de votre ardeur pour votre Prétendue; Ses discours, son esprit sans doute l'ont accrue. Elle paroît avoir un caractère doux, Et je crois qu'elle pense à peu près comme vous.

N'est

N'est-il pas vrai ?

L I S I D O R.

Mon pere. . . .

C L E O N.

Eh bien, qui vous arrête ?

Vous paroissez changé.

L I S I D O R.

C'est un grand mal de tête.

Il m'a pris tout à l'heure, il se dissipera.

A R L E Q U I N (*d part.*)

Je crains pour sa durée; il prend sa source là.

C L E O N.

Venez pour prendre l'air, rien n'est plus salu-  
taire,

Aussi-bien nous avons des visites à faire.

L I S I D O R.

Mon pere, je suis prêt à vous accompagner.

(*Bas à Arlequin en sortant.*)

Arlequin, souviens-toi de ne pas la donner.

(*Il sort avec Cleon.*)

S C E N E I V.

A R L E Q U I N (*seul.*)

IL respecte son pere, en cela je l'approuve.

Il a beau lui cacher les tourmens qu'il éprouve;

Je crains que ce conflit de colere & d'amour,

Ne lui fasse tourner la cervelle en ce jour.

Mais sa fièvre me prend, elle est contagieuse;

Et je sens pour Lisette une haine amoureuse.

## SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

ARLEQUIN, te voila! Je te retrouve encor?  
Que ma Maîtresse hait à présent Lisidor!

ARLEQUIN (*cantrefaisant son Maître*)  
Madame, vous avez la figure charmante.  
Votre air. prévient d'abord, votre coup d'œil  
enchante.

LISETTE

Ah! Monsieur Arlequin, que vous êtes poli!  
Vous même en verité, vous êtes bien joli.

ARLEQUIN.

Mais vous faites bien-tôt paroître un caractère,  
Un travers dans l'esprit qui ne sçauroit me plaire.

LISETTE.

Voyez donc l'insolent! Sçais-tu bien qu'à mon  
tour. . .

ARLEQUIN.

Votre premiere vuë, inspire de l'amour;  
Le plus fier est contraint de vous rendre les  
armes

Mais votre humeur balance à tel point tous vos  
charmes,

Qu'on ne sçait si l'on doit, à ne point vous flatter,  
Vous embarrasser, Madame, ou bien vous souf-  
fleter.

LISETTE.

Es-tu donc fou?

AR-

A R L E Q U I N.

L'aigreur & la bizarrerie,  
La contradiction, & la coquetterie,  
Forment le riche fond de votre naturel,  
Et font avec vos yeux un contraste éternel.

L I S E T T E.

C'est bien à toi, Faquin, de te moquer des autres,

Toi, de qui les défauts surpassent tous les nôtres.  
Un menteur, un balourd, un yvrogne maudit.

A R L E Q U I N.

J'adore sa figure, & je hais son esprit.

L I S E T T E.

Il me dit des douceurs, puis des impertinences!  
Mais je ne comprends rien à ses extravagances!  
Qui peut donc l'obliger à parler comme il fait?  
Est-ce gageure, yvresse, ou folie en effet?

A R L E Q U I N.

Eh! ne voyez vous pas qu'en cet instant mon ame,

Se trouve entre l'amour, & la haine, Madame?

L I S E T T E.

Dis-moi, que signifie encore ce propos?

A R L E Q U I N.

Ce propos que je tiens signifie en deux mots,  
Que c'est mon Maître au vrai qu'ici je parodie:  
Il est l'original, & je suis la copie.

Ma bouche devant toi ne fait que répéter,

Ce que pour ta Maîtresse, il a fait éclater.

Ses défauts il les hait, ses charmes il les aime,

Et par contagion, je fais pour toi de même.

L I S E T T E.

Pour imiter Lucile, apprens en ce moment,  
 Que je te hais beaucoup, & t'aime foiblement.  
 Je ne vois plus en toi qu'un fat digne de blâme;  
 Tes vertus ne font plus que glisser sur mon ame,  
 Et tes défauts tous seuls, dont je me sens bleffer,  
 S'y gravent fortement pour ne plus s'effacer,

A R L E Q U I N.

Oh! voila le beau sexe! Il est pour notre peine  
 Volage en son amour, & constant dans sa haine.

L I S E T T E.

Il faut dans les accès de l'humeur qui l'aigrit,  
 Voir agir ma Maîtresse, ouïr ce qu'elle dit,  
 Qu'elle sçait bien haïr! pour peu qu'on lui dé-  
 plaïse.

Mais, je ne suis auprès qu'une esquisse mauvaile  
 Un coup de tête en elle, un geste, un de ses  
 tons,

Un regard en dit plus. . . Elle vient, écoutons,  
 Car elle parle seule.

S C E N E VI.

ARLEQUIN, LISETTE, LUCILE.

L U C I L E.

AH! que je suis piquée!  
 Plus je pense à cet homme, & plus j'en suis  
 choquée,

Avant que de s'aimer, il faut s'être connu.  
 D'abord par sa figure, il m'avoit prévenu.

Mais

Mais par tous ses discours, il m'a bien détrompée.

Ce n'est qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frappée.  
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts,  
Qu'il est de mauvais goût! & qu'il a l'esprit  
faux!

Sous un dehors fardé de fausse politesse,  
C'est un Pédant qui veut avoir de la finesse.  
Gotique en son amour, fade dans ses douceurs,  
Qui plaisante aussi mal, qu'il juge des couleurs.  
D'autant plus révoltant, alors qu'il vous conteste  
Qu'il est opiniâtre avec un air modeste;  
Mais ce dont mon esprit est le plus irrité,  
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.  
Donnant son sentiment comme une règle à suivre  
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à  
vivre.

Il s'est bien adressé de toutes les façons,  
C'est bien à moi, vraiment, qu'on donne des  
leçons!

Avant la fin du jour, je lui ferai connoître,  
Qu'un cœur comme le mien ne peut souffrir de  
maître;

Que qui veut le soumettre à son opinion,  
S'attire sans retour sa juste aversion.  
Je me fais, par avance, une douceur maligne,  
De la faire éclater d'une manière insigne;  
Et de lui témoigner très-énergiquement,  
Qu'on ne peut le haïr plus amicalement.

L I S E T T E (*à Arlequin.*)

Hem! T'avois-je menti?

*La Suprise de la Haine*

ARLEQUIN.

L'on voit bien qu'elle est femme.  
Du premier bond la haine est entrée en son ame,

LUCILE.

J'aurai la même joye à faire un tel aveu,  
Que l'on a, quand on aime, à déclarer son feu,  
Lillette.

L I S E T T E.

Me voici.

LUCILE.

Quel est ce tête à tête ?

L I S E T T E.

Arlequin qui babilte & qui toujourns m'arrête,  
Me parloit de son Maître.

LUCILE.

Apprens-moi sur quel ton ?

Qu'en dit-il,

ARLEQUIN.

Moi, du bien. Mon Maître est un Caton.  
Il est à vingt-huit ans un miroir de sagesse,  
Et doit servir d'exemple à toute la jeunesse.

LUCILE.

Je croyois Arlequin plus vrai dans ses discours.

ARLEQUIN.

Madame, je te suis, &amp; le serai toujourns.

L I S E T T E (*d'Arlequin.*)

Butor, dis en du mal pour te rendre agréable.

ARLEQUIN.

Médire de mon Maître. Ah ! j'en suis incapable !

L I S E T T E.

Mais tu fais mal ta cour.

AR-

A R L E Q U I N.

Tais-toi! serpent maudit!

Je n'en dirai jamais que ce que j'en ai dit.

C'est un homme d'honneur, s'il en est dans le monde,

Et ta bouche a menti, si ta langue le fronde.

Depuis six ans que j'ai l'honneur de l'escorter,

Je ne vois rien en lui qu'on ne doive imiter.

L I S E T T E.

Il m'en disoit à moi, Madame, un mal horrible

Dans le même moment.

A R L E Q U I N.

Quel mensonge terrible!

Bien loin de dénigrer Lisidor à ses yeux,

Je vantois ses vertus.

L U C I L E.

Tu n'en faisois pas mieux

A R L E Q U I N.

Il semble que le Ciel l'ait formé pour Madame;

Aux agrémens du corps, il joint une belle ame,

Et seroit en tout point un Cavalier parfait,

S'il n'avoit pas l'orgueil de le croire en effet.

L U C I L E (*lui donnant une pistole.*)

Tiens, pour ce dernier trait: j'aime qu'on soit sincère

A R L E Q U I N (*examinant l'argent qu'on lui a donné.*)

Mais nul n'est accompli; quand je le considère,

Mon Maître, comme un autre, a ses mauvais côtés

Qui balancent en lui ses bonnes qualités.

On

On ne peut au dehors que louer sa conduite :  
Mais je crois, dans le fond, qu'il n'a qu'un faux  
mérite,

Il sçait se contrefaire en présence d'autrui.  
Fort poli dans le monde, & fort brutal chez lui ;  
Mais, brutal de sang froid, d'un nouveau ca-  
ractere,

Qui rosse pour un rien, sans se mettre en colere.

L U C I L E.

Approche. Une pistole encor pour ce défaut.  
On ne sçauroit payer le vrai tout ce qu'il vaut.

A R L E Q U I N,

Par le bien & le mal, ou je me donne au Diable,  
Le Maître que je sers est indéfinissable.

Prudent en apparence ; étourdi dans le fond.  
D'une joye excessive, ou d'un chagrin profond.  
Des Héros de Roman il vante le systême ;

Il fait l'amant parfait, & n'aime que lui-même.  
Bizarre en ses transports, singulier dans ses goûts,  
Ses discours sont sensés, & ses billets sont fous,  
Approuvant le solide, & courant au frivole ;

Il a l'esprit François & l'humeur Espagnole.

*(Il tend tour à tour les deux mains,  
en disant cette Tirade.*

L U C I L E.

Et l'humeur Espagnole ! Ah ! c'est un bon avis.  
Tend la main ; ce défaut vaut lui seul un Louis.  
A ta sincérité j'égale ma largesse.

L I S E T T E *d'Arlequin.*

Il fait bon être franc auprès de ma Maîtresse.

AR-

ARLEQUIN.

Cela me met en gout. Puisqu'à payer le mal,  
Son cœur dans ce moment paroît si libéral,  
Pour avoir plutôt fait, mentons, lâchons la  
bonde,

Prêtons à Lifidor tous les travers du monde

LUCILE.

A-t-il d'autres défauts?

ARLEQUIN.

Madame! Il les a tous!

Il est, tout à la fois, Inconstant & Jaloux,  
Impatient, Distract, Joueur, Prodigue, Avare,  
Indiscret, Important, Impertinent, Bizarre,  
Curieux, Babillard, Médifant, Envieux,  
Irrésolu, menteur, Ingrat & Glorieux.

*(Il enleve la bourse.)*

LUCILE.

Je te donne la Bourse: elle t'est bien acquise.

ARLEQUIN.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'on  
ne dise.

Avec tant de plaisir je n'ai jamais médit!

Oh! le charmant métier, quand il tourne à profit!

De mon Maître en ce jour votre main récompense

Si bien chaque défaut &amp; chaque impertinence.

Qu'on mentiroit plutôt que de n'en dire rien

Mais, avant que je parte, à ce propos. . .

LUCILE.

Hé bien?

AR-

ARLEQUIN.

N'avez-vous pas encore un Bourse garnie,  
Et de trois quarts au moins, plus que l'autre  
fournie

LUCILE.

Pourquoi?

ARLEQUIN (*en fouillant dans sa poche.*)

Pour acheter ce que je tiens ici.  
C'est une impertinence impayable.

LUCILE.

De qui?

ARLEQUIN.

Faut-il le demander? De Lisidor mon Maître.  
C'est à vous qu'il l'adresse. Il vous y fait con-  
noître

Ce qu'il pense de vous si ridiculement,  
Qu'on voit qu'il a perdu l'esprit absolument

LUCILE.

Il m'écrit?

ARLEQUIN.

Oui, Madame.

LUCILE.

Ah! voyons la maniere.

ARLEQUIN.

Il me l'a défendu.

LUCILE.

Prends cette Tabatière.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle est d'or.

LISETTE.

Oui, c'est moi qui t'en répons.

AR-

ARLEQUIN (*lui donnant la Lettre.*)

On ne peut résister, Madame, à vos façons.

LUCILE (*ouvrant la Lettre.*)

*Le plus fier est contraint de vous rendre les armes;*

*Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.*

(*Elle s'interrompt.*)

Tant mieux!

(*Elle continuë à lire.*)

*Où les balance à tel point qu'on ne sçait*

*Si l'on aime avec vous, Madame, ou si l'on hait.*

(*Elle s'interrompt encore.*)

Je le déciderai! Je veux qu'il me haïsse.

(*Elle reprend.*)

*La contradiction, la hauteur, le caprice*

*Sans cesse de vos yeux démentent la douceur,*

*Et vous ont enlevé la moitié de mon cœur.*

(*Après avoir lû.*)

Ah! qu'ils m'enlèvent l'autre, & j'en serai charmée!

Ce que je crains de vous, Monsieur, est d'être aimée,

J'adore ce billet, il ne peut se payer!

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit.

LUCILE.

Je sçaurai l'employer.

ARLEQUIN.

Votre esprit est ravi de tant d'extravagances.

LUCILE.

Je ne puis t'en marquer trop de reconnoissances,  
Je ne m'en tiendrai pas au bien que je t'ai fait.

ARLEQUIN.

Madame, en attendant je suis votre Valet.

*(Il sort, & Lisette rentre.)*

## SCENE VII.

LUCILE *(seule.)*

JE brule de montrer cet écrit à ma Mère!  
Comme il ne peut manquer d'exciter sa colère,  
Dans tous mes sentimens sans doute elle entrera;  
Et je ferai si bien que l'hymen se rompra.  
Lisidor vient; sa vuë augmente encor ma haine.

## SCENE VIII.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

MADAME, auprès de vous, l'Amour seul me  
ramène:

Oubliez comme moi nos petits démêlés;  
Loin d'amortir mes feux, ils les ont redoublés,  
Et leur aigreur chez moi s'est tourné en ten-  
dresse.

Je devois vous céder. J'ai tort, je le confesse;  
Et le beau Sexe est fait pour l'emporter toujours.

LUCILE.

J'aime mieux vos billets, Monsieur, que vos  
discours,

LI-

L I S I D O R.

Mes billets!

L U C I L E.

Il sont pleins d'une haine sincère,  
Qui répond à la mienne, & seule peut me plaire.

L I S I D O R.

Quoi! l'on vous a rendu de ma part un billet?

L U C I L E.

Oui, Monsieur, & la fin m'en a plû tout-à-fait  
Au gré de mes desirs, votre cœur s'y déploie,  
Et j'ai pris à le lire une sensible joye.

La contradiction, le caprice, l'aigreur,  
Sans cesse de mes yeux démentent la douceur.

L I S I D O R (*à part.*)*(haut.)*

Ah! maraut d'Arlequin, tu m'as trahi! Madame...

L U C I L E.

Ils vous ont enlevé la moitié de votre ame;  
Mais je vous rends le tout fort généreusement.

L I S I D O R.

De grace, pardonnez un premier mouvement!

L U C I L E.

Vous m'avez fait plaisir, loin de me faire injure;  
Je chéris mes défauts à ce prix, je vous jure.

L I S I D O R.

Souffrez qu'en ce moment j'expie à vos genoux  
Ce qu'un esprit trop prompt ma fait. . . .

L U C I L E.

Arrêtez-vous.

Il ne vous convient pas, Monsieur, à vous, de  
rendre,

A moi, de recevoir un hommage si tendre.  
 Il est fait pour l'Amour qui sçait plaire sur tout,  
 Mais la Haine ne parle & n'entend que de bout.

L I S I D O R.

Mais l'Amour suppliant s'exprime par ma bouche  
 Et j'abjure la Haine. . .

L U C I L E.

Elle seule me touche,

L I S I D O R.

Quels que soient vos discours, je ne croirai  
 jamais,

Un cœur comme le vôtre accessible à ses traits.

L U C I L E.

Pour un dépit d'amour, prenez-vous ma colère?  
 De votre orgueil, Messieurs, c'est l'effet ordi-  
 naire.

Mais désabusez-vous. Ce que pour vous je sens,  
 Est de la bonne Haine, & qui tiendra long-tems  
 Ce n'est pas le billet que vous venez d'écrire  
 Qui fait naître chez moi l'aigreur que je respire,  
 C'est à votre entretien que cet bonheur est dû.  
 De plus en plus, toujours votre esprit m'a déplû.  
 Et dissipant l'erreur de mes sens trop crédules  
 Chaque instant m'a montré de nouveaux ridicu-  
 les.

Plus je vous considère & plus j'en apperçois.  
 A l'heure où je vous parle: Ah! bon Dieu que  
 j'en vois;

Pour deux défauts que j'ai, vous m'en présen-  
 tez mille.

L I S I D O R.

Qu'est-ce qui choque en moi votre goût difficile ?

L U C I L E.

Tout, jusqu'à la façon dont vous êtes campé.  
Vous avez l'air contraint & tout enveloppé.  
La contrainte du corps marque celle de l'ame.

L I S I D O R.

Mais, Madame. . . .

L U C I L E.

Madame ! encore ce Madame

Est prononcé d'un ton aussi particulier,  
Et secondé d'un geste encore plus singulier.

L I S I D O R.

Eh ! comment donc faut-il prononcer je vous prie ?

L U C I L E.

Mais sans grossir la voix, d'une façon unie ;  
Sans affecter sur tout des gestes favoris.  
Déjà vous vous troublez de ce que je vous dis.  
Au premier trait lancé vous perdez contenance  
Comme un jeune Ecolier qui n'a point d'assu-

rance ;

Et grave, en même tems, comme un vieux Magistrat,

Il ne vous manque plus, Monsieur, qu'un grand rabat.

Ce contraste vous donne une mine équivoque.  
Vous faites la grimace, & ce terme vous choque.

Mais je parle toujours avec sincérité.

Et dans les jeunes gens je hais la gravité.

Ce dehors sérieux en vous me désespère.  
 Il est l'image au vrai de votre caractère.  
 Je ne vois rien de pis ; car, Monsieur, Sérieux  
 Est un terme poli qui veut dire ennuyeux ?  
 C'est pour moi qui suis gaye, un fléau que j'ab-  
 horre.  
 Chaque mot que jedis, vous rend plus sombre  
 encore !

## L I S I D O R.

Vous badinez ici trop sérieusement,  
 Madame, j'aurois tort d'avoir de l'enjoûment

## L U C I L E.

Oui, très-grand tort. La joye est chez vous  
 étrangère.  
 Elle ne vous fiéd pas, quoique vous puissiez faire ;  
 Votre maintien, Monsieur, jure avec la gaité.  
 Votre esprit de ce trait est encor révolté.  
 Vous ne sçauriez souffrir la moindre repartie ;  
 Et sous un air forcé de fausse modestie,  
 Vous renfermez chez vous un fond de vanité,  
 Qui portant à l'excès la sensibilité,  
 Se gendarme d'abord, pour peu que l'on la blesse.  
 Elle vous fait tenir sur vos gardes sans cesse.  
 Toujours clos & couvert vous n'osez vous li-  
 vrer ;  
 Et lorsque l'on vous parle, il faut se mesurer.  
 Par là, votre commerce est difficile & triste ;  
 Au froid qui l'accompagne, il n'est rien qui résiste :  
 Il inspire la gêne, ôte la liberté,  
 Et chasse le plaisir de la société,

L I S I D O R.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,  
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.

*(Il s'en va.)*

L U C I L E.

Vous méritez, Monsieur, ce que j'ai dit de vous;  
Et voila la réponse à votre billet doux.

## S C E N E IX.

L U C I L E *(seule.)*

**I**L est au désespoir ; j'en triomphe en moi-même.  
Je sens à le piquer une douceur extrême !  
Des traits que dans ce jour ma main lui portera  
Ce n'est pas le dernier, vraiment, qu'il essuira  
Je connois de son cœur tous les endroits sensibles  
Et je lui garde encor des coups bien plus ter-  
ribles !

Qu'on est ingénieux quand on sçait bien haïr !  
De la peine qu'on fait, on tire son plaisir.  
J'entens venir quelqu'un. Ah ! c'est Milord Guinée

## S C E N E X.

L U C I L E , M I L O R D.

M I L O R D.

**H**E bien, Mademoiselle, hé bien ! notre hy-  
menée

Vient d'être confirmé par votre mère encor ;  
Il doit suivre celui de Monsieur Lisidor.

En passant, je venois ici pour vous l'apprendre.  
Je cours présentement, je cours sans plus attendre.

Ordonner un Balet dans notre goût Anglois.

L U C I L E.

Un Balet Anglois!

M I L O R D.

Oui, qui vous plaira, je crois.  
L'idée est singulière, elle sort de ma tête.  
Je suis Compositeur, moi même de la Fête.  
On ne doit pas du tout en paroître surpris.  
Bien loin qu'il en rougisse, un Lord dans mon  
Pays.

Fait gloire ouvertement de pratiquer lui-même  
Les Arts qu'il récompense, & les talens qu'il aime.  
C'est un Tableau dansant, où je fais, tour à tour  
Figurer par contraste & la Haine & l'Amour.  
L'amour dans mon Balet tendrement batifole,  
Et comme un tourbillon la Haine y capriole.

L U C I L E.

Comment! la Haine y saute?

M I L O R D.

Oui, je l'y mets en beau.

L U C I L E.

Vraiment cela doit faire un fort joli Tableau,  
Et je veux y danser.

M I L O R D.

Vous en être la Reine,  
Moi, je ferai l'Amour, & vous faire la Haine,  
D'abord à tous les cœurs je donnerai la loi;  
Puis vous les soumettez en triomphant de moi.

L U

L U C I L E.

Cette idée est nouvelle, & rit à mon génie.

M I L O R D.

J'en ai, belle Constance, une joye infinie,  
Je vais, pour notre hymen, le faire répéter.

L U C I L E.

Que je vous désabuse, & daignez m'écouter.

M I L O R D.

Je suis pressé. Pardon. Il faut que je rassemble.  
Les Acteurs du Ballet qui figurent ensemble.  
Je reviens pour vous prendre; & former notre  
pas.

Vous me direz alors ce que je ne sçai pas.

L U C I L E.

Ma sœur. . . , mais elle vient. . .

M I L O R D.

Je vous laisse avec elle.

*(à Constance qu'il saluë.)*

Nous parlerons tantôt. Bon jour, Mademoi-  
selle.

## S C E N E X I.

L U C I L E, C O N S T A N C E.

C O N S T A N C E.

Mais dans ses procédés cet homme est singu-  
lier.

Il est épris pour moi d'un feu particulier

Que j'ai sans le sçavoir, fait naître aux Thuil-  
leries;

Et pour mettre le comble à ses bisareries,

Il me l'écrit soudain, me recherche, m'obtient  
Et quand il vient ici, c'est vous qu'il entretient  
Il part quand je parois; & pour douceur nou-  
velle,

Il me dit en sortant: Bon jour, Mademoiselle.

LUCILE.

L'avanture est très-neuve, & j'en ris de bon  
cœur,

Vous en êtes la duppe, ô! ma petite sœur.

Ce Milord dont tantôt vous m'avez fait l'His-  
toire,

Et de qui la Conquête excitoit votre gloire,  
N'est en nulle façon charmé de vos appas.

CONSTANCE.

Pourquoi m'épouse-t-il, ma sœur, s'il ne l'est  
pas?

LUCILE.

On s'est mépris de nom; ce n'est pas vous qu'il  
aime.

CONSTANCE.

Eh! qui donc aime-t-il? répondez.

LUCILE.

C'est moi-même.

CONSTANCE.

Mais, pour me demander, d'où vient qu'il est  
venu?

LUCILE.

Par l'erreur d'un des siens son esprit prévenu,  
Croit que je suis Constance, & vous prend pour  
Lucile,

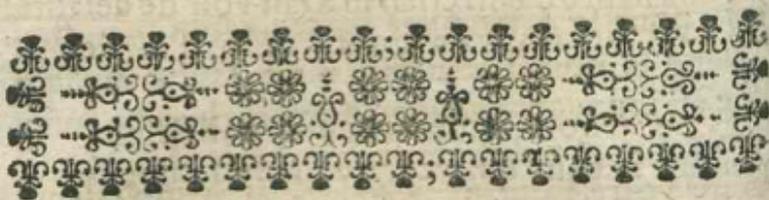
J'ai,

J'ai, pour le détromper, pris un soin inutile ;  
Quand je veux l'éclaircir, il me quitte soudain  
Et c'est sous votre nom qu'il me recherche enfin.  
Son cœur m'a déclaré le feu qui le domine  
Et de votre Roman, je suis, moi, l'Héroïne,  
Malgré tous vos efforts, je vois qu'à ce récit  
Votre amour propre souffre, & votre front  
rougit.

Mais n'apprehendez rien, reprenez votre joye.  
Je refuse son cœur, & je vous le renvoye.  
Rentrons. La Haine seule occupe tout le mien.  
Et ne songe qu'à rompre un funeste lien.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

LISIDOR (*Seul.*)

Plus je songe à mon sort, plus je le trouve à plaindre.

Non, jusqu'à l'épouser, je ne puis me contraindre.  
Je serois des maris le plus infortuné.

Je vois à me haïr son cœur déterminé.

Lorsqu'en amant soumis, je m'excuse, je prie  
Elle ajoute à l'insulte encore la raillerie.

Ma douceur est à bout. Ne ménageons plus rien,

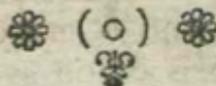
Je suis sorti d'un sang fait pour haïr le sien.

Je ne vois qu'un parti dans ma juste colére;

C'est de me dévoiler tout entier à mon père.

Il m'aime, & dans le fond, j'ai la raison pour moi.

J'entens du bruit, on vient, & c'est lui que je voi.



## S C E N E I I.

CLEON, LISIDOR.

CLEON (*lui montrant son Billet.*)

PARlez, connoissez-vous, Monsieur, cette écriture ?

La lettre vient de vous ; ce trouble me l'assure :  
Se peut-il que mon fils, lui, que j'ai vû toujours  
Si mesuré, si sage en ses moindres discours,  
Ait écrit un billet dont le bon sens murmure ?  
Et dans quel tems encor ? Sur le point de conclure

Un hymen d'où dépend le bien de sa Maison,  
Et que ce Billet seul peut rompre avec raison,  
De m'affliger ainsi, qui vous eut cru capable ?

L I S I D O R.

Ah ! mon père, arrêtez : ce reproche m'accable  
Plus il est doux, & plus il me perce le cœur  
De mon esprit trop prompt, pardonnez la chaleur.

D'un premier mouvement cet écrit est l'ouvrage ;  
Et je puis même ici dire à mon avantage,  
Que par réflexion je l'avois condamné,  
Et que contre mon ordre, Arlequin l'a donné,  
J'ai fait plus, j'ai malgré tout le tort de Lucile,  
J'ai pris pour l'appaier, une peine inutile,  
Mes efforts redoublés, & ma soumission  
Ont accru ses mépris & son aversion.  
Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entière,

Je

Je ne puis supporter son humeur aigre & fière  
 Les suites que j'en crains me forcent de parler.  
 Mon père. . .

C L E O N.

Il n'est plus tems, mon fils, de reculer  
 La mere de Lucile, à ma prière ardente,  
 Veut bien vous pardonner votre lettre impru-  
 dente;

Elle doit disposer sa fille à vous revoir.  
 Vous, de votre côté, faites votre devoir.  
 Ramenez son esprit par votre complaisance,  
 Pour presser votre Hymen, je pars en diligence,  
 Je reviens vous trouver; soyez prêt d'obeir,  
 Et ne me forcez pas, mon fils, à vous haïr.

L I S I D O R.

Vous l'ordonnez, j'étouffe un couroux légitime,  
 Et de vos volontés je serai la victime.

C L E O N.

Vous ne la ferez point. Armés vous de raison;  
 Lucile a l'esprit vif; mais elle a le cœur bon  
 Prenez, pour la gagner, une route nouvelle;  
 Ne l'obstinez en rien, vous obtiendrez tout  
 d'elle.

Croyez pour votre gloire, & pour vos intérêts,  
 Un pere qui vous parle en ami des plus vrais.

*(Il rentre.)*



## SCENE III.

LISIDOR (*seul.*)

JE viens d'être frappé du discours de mon père,  
 Il porte à mon esprit un raïon qui l'éclaire,  
 C'est ma faute. Heurtant les sentimens de front,  
 J'ai revolté Lucile, & son naturel prompt,  
 Non, il n'est point de cœur qu'on ne force à se  
 rendre

Si tôt qu'on l'étudie, & qu'on sçait bien s'y pren-  
 dre,

Suivons cette maxime, étudions le sien,  
 Et pour saisir son foible enfin n'épargnons rien;

Arlequin, ce maraut, par son étourderie,  
 Est la cause aujourd'hui de notre brouillerie

Contre mon ordre exprès, s'il n'avoit pas remis  
 Ce malheureux Billet qui nous rend ennemis,

Lucile contre moi seroit moins prévenuë;

Elle seroit déjà, par mes soins, revenuë.

Je suis d'une fureur qu'on ne peut exprimer,

Il faut que je l'appelle, afin de l'assommer.

## SCENE IV.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

ARlequin, Arlequin.

ARLEQUIN *dans la Couliſſe.*

Monſieur, je m'achemine.

L I S I D O R.

Dépêche.

A R L E Q U I N.

Me voici.

L I S I D O R.

Viens, que je t'exterminé.

A R L E Q U I N.

Comment ! c'est pour cela qu'ici dans ce moment,  
 Vous m'appellez, Monsieur, avec empressement ?

L I S I D O R.

Oui, viens, approche-toi.

A R L E Q U I N.

Je ne suis pas si bête.

La proposition, Monsieur, est mal honnête ;  
 Pour me battre, vouloir que j'approche de vous  
 J'aime mieux m'éloigner, pour éviter les coups

L I S I D O R (*le saisissant au collet.*)

Ne crois pas m'échaper : Qu'as tu fait de ma  
 lettre ?

Je t'avois défendu, faquin, de la remettre.

A me désobéir, parle, qui t'a porté ?

A R L E Q U I N.

Si vous me l'aviez luë, & m'aviez consulté,  
 Vous n'auriez pas commis une faute si grande,  
 J'aurois. . .

L I S I D O R.

Ce n'est pas là ce que je te demande  
 Pourquoi l'as tu renduë à Lucile ? Répons.

A R L E Q U I N.

Je n'ai pu résister à ses nobles façons,  
 Si vous sçaviez, Monsieur, & si j'osois vous dire  
 Avec

Avec quel art flateur elle a sçu me séduire;  
 Ah! vous seriez surpris de sa dextérité,  
 Et vous pardonneriez à ma fragilité.

L I S I D O R.

Quoi! tu n'es pas content d'enfreindre ma défense

Jusqu'à me déchirer, tu potes l'insolence!

En traits injurieux ta langue se répand!

A R L E Q U I N.

Qui! moi! J'ai fait de vous un Eloge très-grand.

L I S I D O R.

Lifette m'a tout dit. Vainement tu déguises;

Et tu vas recevoir le prix de tes sottises.

A R L E Q U I N.

Ah! je suis criminel, je dois le confesser:

Mais la bourse à la main, on a sçu m'y forcer.

Lucile, au poids de l'or a payé mes paroles;

Chacun de vos défauts m'a valu deux pistoles.

L I S I D O R.

Infâme! c'est ainsi que de moi tu médis;

A R L E Q U I N.

Monsieur, je médirois de moi-même à ce prix.

L I S I D O R.

Par un bas intérêt me noircir, misérable!

A R L E Q U I N.

Eh! doucement, Monsieur; j'en suis plus excusable.

Je dis du mal de vous pour rien, le plus souvent.

Il vaut mieux que j'en dise encor pour de l'argent,

L I S I D O R.

Voila donc la façon dont ta bouche s'excuse!  
 Tu plaisantes encor quand ton Maître t'accuse,  
 Détestable brouillon qui fomentes nos bruits  
 Si je ne respectois la maison où je suis;  
 Je te. . .

A R L E Q U I N.

Monsieur, on vient.

L I S I D O R.

C'est Milord qui s'avance,  
 De mon ressentiment cachons la violence.

A R L E Q U I N.

Je respire à la fin, & puis prendre l'effor!

## S C E N E V.

L I S I D O R, M I L O R D, A R L E Q U I N.

M I L O R D.

J E donne le bon-jour à Monsieur Lisidor.  
 Vous venir, s'il vous plait, figurer tout à  
 l'heure.

Dans un Ballet de moi, fort charmant, ou je  
 meure.

A R L E Q U I N (*contrefaisant Milord*)

Lui, prendre bien son tems pour le faire danser

M I L O R D.

Vous répéte avec moi.

L I S I D O R.

Daignez m'en dispenser.

M I L O R D.

Vous êtes mon beau frere, ainsi point de dispense.

Il faut, avec sa femme, il faut que Monsieur  
danse.

Je dois, à ce sujet, vous faire compliment  
Madame votre épouse a beaucoup d'agrément  
Joindre à la belle taille un fort joli visage,  
C'est beaucoup.

L I S I D O R.

Il est vrai. Mais dans le mariage,  
La beauté ne fait pas toujours notre bonheur;  
C'est la douceur, Milord, & le rapport d'hu-  
meur,

C'est l'esprit en un mot. . .

M I L O R D.

Pardonne-moi, pardonne,  
N'épouse point l'esprit, j'épouse la personne;  
Il faut voir devant soi toujours un bel objet,  
Sans quoi le mariage ennuier tout-à-fait.

L I S I D O R.

Le plaisir le plus pur, quand l'hymen nous as-  
semble,

Est, comme à deux amis, de converser ensemble

M I L O R D.

Nous penser autrement; & quand nous épouser  
C'est pour avoir lignée, & non pas pour causer  
Mais en discours, Monsieur, tout notre tems se  
passe.

Allons, pour répéter.

L I S I D O R (*à part.*)

Cet homme m'embarrasse

M I L O R D.

Venez donc, s'il vous plaît, vous faire trop prier.

L I S I D O R.

Je ne danse jamais. J'ose vous supplier.

M I L O R D.

Belle excuse! à votre âge on est toujours in-  
gambe.

A R L E Q U I N.

Il vient de se donner une entorse à la jambe

*(à part.)*L'embarras de mon Maître, & l'ardeur de Mi-  
lord

Pour le faire danser, me réjouissent fort.

M I L O R D.

Dépêchez-vous, Monsieur, vous m'êtes néces-  
saire,

Il manque un figurant.

L I S I D O R.

De grace, remettons la partie à tantôt!

A R L E Q U I N.

Pour figurer, Monsieur? je m'offre à son défaut

M I L O R D.

Pour figurer; vraiment, sa figure est très-folle

A R L E Q U I N.

Demandez si je sçai faire la capriole.

M I L O R D *(à Lisidor.)*

Vous viendrez donc?

L I S I D O R.

*(à part.)* *(haut.)*

J'enrage! eh commencez toujours.

M I L O R D.

Oh! moi compter sur vous après un tel discours  
Adieu.

Adieu. Mais je reviens vous faire une demande  
 Qu'aime-vous mieux la Loure, ou bien la Sa-  
 rabande?

L I S I D O R.

Eh! ventrebleu, Milord, tout ce qu'il vous  
 plaira.

M I L O R D.

C'est donc un Tambourin que Monfir dansera?  
 A tantôt, vous serez fort content, je vous jure.  
*(Il sort.)*

L I S I D O R.

M'en voila délivré. J'ai souffert la torture.

A R L E Q U I N.

Sortons. Il nous feroit, lui, si nous demeurions,  
 Figurer autrement que nous ne voudrions,

S C E N E V I.

L I S I D O R *(seul.)*

A llons trouver Lucile, un père me l'ordonne:  
 Oublions son humeur pour aimer sa per-  
 sonne.

Le Ciel de tant d'appas a voulu l'enrichir,  
 Qu'ils me font souhaiter de pouvoir, la fléchir.  
 Je la vois qui paroît. Je cours au devant d'elle,  
 Et mon amour renaît en la voyant si belle.



SCENE VII.  
LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.  
JE vous cherche, Madame,

LUCILE.

Et je vous cherche aussi.

LISIDOR.

Quoi! votre esprit pour moi seroit-il adouci?  
Pourrois-je me flatter qu'un doux retour, Ma-  
dame,

Vers moi dans cet instant rameneroit votre ame?  
Me pardonneriez vous un mouvement trop vif?

LUCILE.

Je suis conduite ici par un autre motif.

C'est l'honneur que je suis, la raison qui m'é-  
claire;

C'est ma sincérité qui m'oblige de faire.

Pour notre bien commun ce qu'aujourd'hui je  
fais.

Près de l'instant qui doit décider pour jamais  
Du bonheur de mes jours, & du repos des vô-  
tres;

Près de nous immoler à l'intérêt des nôtres,  
Je viens vous dévoiler, sans nuls déguisemens;

Mon ame toute entière, & mes vrais sentimens.

Je vois votre mérite, & je lui rends justice.

Mais, dans le même tems, soit destin, soit ca-  
price,

D'un tel mérite envain je reconnois le prix;

Je

Je sens que rien ne peut rapprocher nos esprits.  
Ce n'est point contre vous, puisqu'il faut vous  
le dire,

Un le vain passager, qu'un instant peut détruire;  
C'est un éloignement formel & décidé,  
Sur nos goûts opposés solidement fondé.  
Rien ne peut l'ébranler, chaque moment l'aug-  
mente,

Et la réflexion encore le cimente.

Des plus tendres Amans, Après qu'ils sont unis  
L'Hymen fait tous les jours les plus grands en-  
nemis;

Jugez ce qu'il feroit de vous & de moi-même,  
Qui pour dot vous apporte un fond de haine  
extrême.

Loin d'assurer la paix, une telle union

Perpétueroit le trouble, & la division.

Votre intérêt, le mien, la vertu, la prudence,

Tout nous dit qu'il vaut mieux manquer d'o-  
béissance,

Et rompre tous les deux, sûrs de nous estimer,

Que d'aller nous unir, ne pouvant nous aimer.

L I S I D O R.

Cet aveu généreux redouble mon estime.

L U C I L E.

Ah! qu'entens-je?

L I S I D O R.

J'adore un procédé si grand

Je prendrai, pour vous plaire, un chemin dif-  
férent.

Je veux, . . .

LUCILE.

N'en faites rien ; mon cœur vous en conjure.

LISIDOR.

Du succès aujourd'hui votre vertu m'assure.

LUCILE.

Non, Monsieur, ma vertu vous trompe sur ce point.

LISIDOR.

Mais je dois vous aimer.

LUCILE.

Vous ne le devez point.

LISIDOR.

Cette démarche en vous montre une ame si droite.

Qu'on ne peut s'empêcher...

LUCILE.

Je suis bien mal-adroite !

Mon cœur qu'un tel discours ne sçauroit qu'affiger,

Veut détacher le vôtre, &amp; non pas l'engager.

LISIDOR.

Mais enfin...

LUCILE.

Mais enfin, je ne veux pas qu'on m'aime  
Contre mes sentimens, en dépit de moi-même.

LISIDOR.

En tout je préviendrai...

LUCILE.

De grace finissons.

Vous sçavez comme-moi que nous nous haïssons ;

Oui,

Oui, les signet, Monsieur, n'en font plus équivoques :

Nos cœurs s'en sont donnés des preuves réciproques.

Vous me l'avez écrit, & ma bouche a parlé,  
Enfin c'est entre nous un commerce réglé.

Partons de là.

L I S I D O R.

De grace oubliez le délire

De l'aveugle transport qui me l'a fait écrire

L U C I L E.

C'est trop d'acharnement; je me lasse à la fin,

Puisque vous persistez à prétendre à ma main,

Je vous déclare ici que si par cette chaîne,

Vous-faites mon malheur, je ferai votre peine.

De l'exacte vertu je me fais une loi

Vous n'avez rien à craindre à cet égard de moi.

Mais, d'un autre côté, je prendrai ma revanche

Et comme je vous hais d'une haine très-franche,

J'appliquerai mes soins, presque à tous les in-

stans,

A vous le témoigner par des traits éclatans.

Vous me verrez toujours très attentive à faire

Tout ce qui vous révolte, & qui peut vous dé-

plaire.

Heurter vos sentimens, & combattre vos goûts

De mes amusemens ce sera le plus doux;

Sans cesse je tiendrai votre esprit en haleine:

Pas un moment de vuide en toute la semaine,

Contredit le matin, raillé l'après-dîné,

Tracassé tout le jour, & le soir chicané,

Vous ferez promené de martire en martire ;  
 Je ressens du plaisir, Monsieur, à vous le dire.  
 Quelle sera ma joye, alors, d'exécuter  
 Un projet qui, déjà, paroît vous révolter !

L I S I D O R.

Madame, pouvez vous, même avant l'Hymenée,  
 Vous faire un plan flateur de haine raisonnée ?

L U C I L E (*d' part.*)

Ce que je viens de dire épouvante son cœur.  
 Outrons nos sentimens pour redoubler sa peur.

L I S I D O R.

Je ne puis le penser, c'est sans doute une feinte

L U C I L E.

Non, vous l'éprouverez, si je m'y vois con-  
 trainte.

Je vous en avertis, Monsieur ; l'Aversion,  
 Quand elle prend racine, est une passion,  
 Qui se fait des plaisirs, & comme la tendresse,  
 A ses raffinemens & sa délicatesse.

Il ne faut pas froncer le sourcil pour cela ;

On ne peut contester cette vérité là,

Si-tôt qu'on sympathise, & que vraiment on  
 s'aime,

A toujours se complaire on met son bien su-  
 prême.

Quand on se déplaît bien, & qu'on se hait de  
 cœur,

De se combattre en tout on se fait un bonheur.

Par mille tours malins on se fait de la peiue

Avec le même goût on se prouve sa haine,

Que deux cœurs bien épris se prouvent leur  
 amour,

Et

Et par mille doux soins s'obligent chaque jour.

L I S I D O R.

L'agréable commerce!

L U C I L E.

Il l'est puisqu'il soulage

La Haine sur l'Amour a même un avantage:

Sans cesse elle fermente, & son levain la rend

Exempte de fadeur, d'ennui par conséquent.

L'un est un poison lent dont l'ame est abattuë,

L'autre, un venin actif qui toujûrs la remuë;

Et poison pour poison, je préfere d'abord

Celui qui me reveille à celui qui m'endort.

(à part.)

Bon, je le vois frémir.

L I S I D O R.

Qu'entens-je? Quel langage

Dans un ressentiment, dans un excès de rage,

Je conçois que l'on peut trouver de la douceur

A donner un champ libre à toute son aigreur,

Et qu'on peut s'applaudir, en ces instans d'y-

vresse,

De faire le tourment d'un objet qui nous blesse!

Mais caresser sa Haine & la boire à longs traits,

De brillantes couleurs embellir ses portraits,

Lui prêter des plaisirs, la tourner en systême,

Et lui donner enfin le pas sur l'Amour même;

C'est ce qui me remplit de surprise & d'effroi!

L U C I L E (à part.)

Je parle exprès ainsi pour l'éloigner de moi,

L I S I D O R.

Non, quoique vous disiez, d'un sentiment sem-

blable,

Je

Je ne croirai jamais qu'on puisse être capable...

LUCILE.

Détrompez-vous, Monsieur, plus forte que  
l'Amour

C'est la Haine qui gagne, & qui prend chaque  
jour.

Sous differens habits dont chacun l'accommode,  
Elle est la passion qu'on peut dire à la mode,  
Partisane du bruit, & mère des procès,  
Elle agite la Ville, elle siège au Palais.

Sous un masque trompeur de politesse aimable  
Elle régne à la Cour, son centre véritable.

Elle meut chaque Etat, maîtrise tous les Rangs  
Et couve dans le cœur des Petits & des Grands.

C'est peu qu'au tems présent les Epoux se mau-  
dissent,

Nombre de faux amis dans l'ame se haïssent

La plûpart des Parens se détestent tout bas.

Les frères & les sœurs ne se le cachent pas.

Tous les gens du commun ouvertement se nuï-  
sent;

Ceux du grand monde, entr'eux, poliment se  
détruisent;

Les Belles, les Auteurs que rien ne peut unir,  
Ne cèdent qu'aux Bigots l'art de se bien haïr.

La Haine étend par tout sa puissance suprême,  
Tout hait dans l'Univers, même en disant qu'il

aime.

LISIDOR.

Juste Ciel pouvez vous employer tant d'esprit  
A prouver les horreurs d'un système maudit!

LUCILE (*d part.*)

Je viens de lui donner une assez forte doze ?  
Après un tel discours, qu'il m'édoufe s'il l'ose!

LISIDOR (*d Lucile.*)

Pouvez-vous, jeune, belle, & faite pour l'A-  
mour,

Me vanter le pouvoir de la Haine en ce jour

LUCILE.

Si le monde se hait, Monsieur, est-ce ma faute ?  
Je le peins tel qu'il est, je n'ajoute ni n'ôte

LISIDOR.

Madame, notre esprit, tout dépravé qu'il soit,  
Ne l'est pas jusqu'au point d'abhorrer de sang  
froid,

De favoriser le noir d'une Haine invincible:  
On ne hait point par goût, la chose est impos-  
sible.

Je vous l'ai déjà dit.

LUCILE.

Vous êtes dans l'erreur;  
Et sans aller plus loin, la preuve est dans mon  
cœur,

J'ai pour vous, puisqu'il faut que je vous le ré-  
pète,

J'ai cette antipathie avérée & parfaite;  
Car d'adoucir les mots il n'est plus question  
Et je vous hais, Monsieur, par inclination.

LISIDOR.

La déclaration est tout-à-fait aimable!

LUCILE.

Je vais plus loin encor, ma haine est raisonnable;  
Ce

Ce n'est plus maintenant un vain extérieur,  
Un air trop grave en vous qui me choque;  
Monsieur;

Ce sont vos qualités les plus essentielles,  
Pour me justifier par des preuves réelles;  
Que je vous développe, & qu'avec vos défauts.  
De vos vertus, ici, je vous montre le faux.  
Sans perdre les momens en de simples ébauches,  
Les premiers sont choquans, & les autres sont  
gauches.

Vous êtes sage, exact, sensé, rangé, poli;  
Mais sage avant le tems, sensé jusqu'à l'ennui,  
Poli dans la fadeur, exact jusqu'au scrupule.  
Et rangé jusqu'au point d'en être ridicule.  
Ce sont là vos vertus telles que je les vois.  
Voici vos défauts tels que je les apperçois.  
Tranquille admirateur en tout tems de vous  
même,

Vous voulez que vos vœux soient un loi suprême.  
Pour les autres sévère, & complaisant pour vous,  
Vous êtes dur à vivre, avec un maintien doux;  
Et votre cœur porté vers la misantropie  
Cache d'un voile épais sa sombre jalousie.  
Eh bien, Monsieur, eh bien; après de pareils  
traits.

Avec juste raison, jugez si je vous hais?  
Jugez en même tems, si dans cette journée  
Je puis à votre sort unir ma destinée?  
Je vous ai dépeint tel que vous me paroissiez.  
A présent, dites-moi comme vous me voyez  
Eclatez donc, Monsieur; car je lis dans votre  
ame,  
Que

Que vous me haïssez.

L I S I D O R.

Vous lisez bien, Madame.

Puisqu'au Char de la Haine, il vous paroît si doux

D'enchaîner un Amant qui brûloit d'être à vous,  
Vous venez d'obtenir une pleine victoire.

Goûtez donc à loisir cette nouvelle gloire?

Et puisqu'un tel àveux vous flatte en ce moment,  
Madame; je vous hais, mais si parfaitement,

Que de l'aversion où mon ame est livrée,

Rien n'éteindra jamais la force & la durée.

Un tel retour est prompt, mais pour être éternel;

Et j'en fais devant vous un serment solemnel

Des déclarations d'une espèce pareille;

Sont nouvelles pour vous, & blessent votre oreille:

Mais vous m'avez réduit à cette extrémité,

Et par vos sentimens, vous l'avez mérité.

Pour finir en deux mots? j'ai pour moi la justice.

Ma Haine est de raison, la vôtre est de caprice.

Nous avons à vos yeux des ridicules, soit:

Mais ce ne sont en vous que des défauts qu'on voit.



## SCENE VIII.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PRéparez-vous, Monsieur, car voici le No-  
taire.

LISETTE.

Ils viennent tous ici pour conclure l'affaire

ARLEQUIN.

Le contrat est dressé.

LISIDOR.

Malheureux! laissez-nous.

LISETTE.

Le Notaire, vous dis-je, arrive.

LUCILE.

Eh! taisez-vous.

## SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE, CLEON,  
MILORD.

MILORD (*d' Lisidor.*)

AH! Monsieur, vous voila. C'est ainsi qu'on  
répète?

Avec ma Prétenduë, il conte-là Fleurette!

Ces Messieurs les François sont toujourns les ga-  
lans,

Et s'amusanr ailleurs, font attendre les gens.

CLA-

CLARICE.

Pour Constance, Milord, vous prenez son ainée,  
(*Montrant Lisidor.*)

A Monsieur que voila, Lucile est destinée.

LUCILE.

Non, ma mere, mon cœur ne peut vous obéir  
Nous avons le bonheur tous deux de nous haïr  
Et la mort à mes yeux paroîtroit moins horri-  
ble.

LISIDOR (*à Cleon.*)

Où, notre éloignement, mon père, est invin-  
cible.

Jugez en, puisqu'enfin tout mon respect pour  
vous,

Ne sçauroit m'obliger à me voir son époux.

CLEON (*à Clarice.*)

C'est votre fille seule à qui l'on doit s'en pren-  
dre.

CLARICE.

C'est plutôt votre fils que vous devez reprendre

CLEON.

Son humeur...

CLARICE.

Son Billet...

CLEON, CLARICE (*ensemble.*)

A causé ce dégoût.

CLEON.

Elle aime à contredire, & vous ressemble en  
tout.

CLARICE.

Vraiment, Monsieur, vraiment, j'admire votre  
audace,

F.

D'e-

D'oser me dire ici pareille chose en face.

Ce mot réveille en moi notre ancienne aigreur

C L E O N.

Et je sens rallumer ma première fureur.

C L A R I C E.

Bon, la Haine s'étend de la fille à la mère,

Et dans le même tems passe du fils au père.

C L E O N.

Je romps toute alliance. Entre nous plus de  
paix.

Chicanne sur chicanne,

C L A R I C E.

Et procès sur procès.

L U C I L E.

Ma mere, quelle joye! Ah! que je vous embrasse

L I S I D O R (*à Cleon.*)

Vous faites bien de rompre, & je vous en rends  
grace.

L U C I L E.

Ne songeons desormais qu'à les persecuter;

J'irai demain, j'irai contre eux solliciter:

Je veux à les poursuivre employer ma jeunesse

Et chicaner encor le fils dans ma vicillese.

M I L O R D

Puisque vous rompre tous, oh! moi, je romps  
aussi

Les gens sont furieux en cette maison-ci

Si j'épouse ce soir un femme semblable,

De m'étrangler la nuit être fort bien capable

Une si juste crainte étouffe mon amour;

L'aversion me gagne & m'agite à mon tour:

Ve-

Venez, méchantes gens que la colére entraîne,  
 Venez exécuter mon Balet de la Haine,  
 N'avoir pas de Sujets qui vailent mieux que  
 vous,  
 Venez y triompher & vous poignarder tous.  
 (*Il sort.*)

---

## S C E N E X.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE,  
 CLEON, MILORD.

CLEON (*d Lisidor.*)

Alions, mon fils, sortons, car je suis d'une  
 rage. . .

LISIDOR.

Mon Père, votre Fils avec vous la partage.

ARLEQUIN (*d Lisidor.*)

Monsieur.

LISIDOR.

Va, Coquin, va, je te chasse.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LISIDOR.

Garde-toi seulement de t'offrir devant moi.

(*Il suit son Pere.*)



## SCENE XI.

LUCILE, CLARICE, CLEON, MILORD.

L I S E T T E (*à Clarice.*)**M**Adame, permettez que je vous représente. . .

C L A R I C E.

Quoi! tu prends leur parti? Sors vite, impertinente.

L I S E T T E.

Mes gages.

C L A R I C E (*lui donnant un soufflet.*)

Les voila.

L U C I L E.

Ma Mère, c'est bien fait;

Vous vous défaites-là d'un très-mauvais sujet.

*(Elle rentre avec sa Mère.)*

## SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

A R L E Q U I N.

**A** Mon tour, ventrebleu! la fureur me transporte,

Sans sujet, tous les deux, on nous met à la porte.

L I S E T T E.

On a raison pour toi qui n'es qu'un franc bu-tort.

A R L E Q U I N,

Va, Coquine, à présent je te hais à la mort;

Et

Et dans le point de vûë où je te vois paroître,  
De mon juste courroux, je ne suis plus le maître.

LISETTE (*lui donnant un soufflet.*)

Pour te prouver le mien, faquin infortuné,  
Tiens, reçois en partant ce que l'on m'a donné.

(*Elle s'enfuit.*)

ARLEQUIN.

Ah? tu fais bien du fuir, je t'aurois sur mon  
ame.

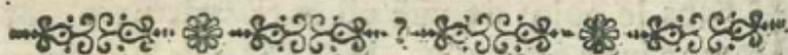
Sans être ton Epoux, traité comme ma femme.

Finir sans mariage, & rompre sagement,

Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouement.

*Fin de la Comédie.*





## DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

**A**Courez, tendres Amans,  
L'Amour en ces lieux vous appelle,  
L'Hymen qui sur ses pas, marche dans ces mo-  
mens

Va vous unir d'une Chainé éternelle.

Et vous payer de vos tourmens.

Accourez, tendres Amans,

L'Amour en ces lieux vous appelle.

*Entrée d'Amans de différentes Nations.*

LE CHANTEUR.

Prêts d'être possesseur

De l'objet que votre cœur aime :

D'un espoir si flatteur

Goutez bien lentement la volupté suprême.

Souvent l'attente du bonheur

Est au-dessus du bonheur même.

*Entrée de la Haine, déguisée sous l'habit de  
l'Hymen.*

LE CHANTEUR.

Arrêtez-vous! Troupe abusée

Fuyez, Fuyez le joug qu'on veut vous imposer  
Sous les traits de l'Hymen, la Haine déguisée,  
Ne prétend vous unir que pour vous diviser.

*Ici la Haine se démasque.*

## LE CHANTEUR.

La Haine est démasquée, & sa noire présence  
Vient d'empoisonner l'air qu'on respire en ces  
lieux.

Déjà sa fatale puissance  
Me transport moi-même & me rend furieux:  
*La Haine divise les Amans.*

## LE CHANTEUR.

Loin les soupirs, les fadeurs & les larmes,  
Haïssons-nous, haïssons-nous,  
Haïssons nous, rien n'est plus doux.  
Fuyons l'Amour, & pour braver ses charmes.  
Pour voir tous nos travers, arrachons son Ban-  
deau.

La Haine contre lui vient nous offrir des armes  
Des mains de la raison elle tient son flambeau.

Loin les soupirs, les fadeurs & les larmes,  
Haïssons-nous, haïssons-nous,  
Haïssons-nous, rien n'est plus doux.

F I N.





LE FLEUVE  
D' DOUBLY,  
COMEDIE

EN UN ACTE,

PAR M. LE GRAND,  
Comédien du Roy.



*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-  
gaden, vis-à-vis la Boucherie.

---

MDCCLVIII.



## ACTEURS.

LE FLEUVE LE'THE'.

UNE NYMPHE du Fleuve,

TRIVELIN, Distributeur des Eaux.

UN MARQUIS du hazard.

SPINETTE, médisante.

UN INGRAT.

VIOLETTE, femme amoureuse de  
son mari.

UN APOTICAIRE.

UN GASCON.

TROUPE DE MORTELS qui  
viennent boire des Eaux du Fleuve  
Léthé, pour oublier leurs chagrins.

*La Scene est aux Enfers.*





LE FLEUVE  
D' OUBLY,  
C O M E D I E.

Le Théâtre représente un Bois agréable,  
au milieu duquel les Eaux du Fleuve  
Léthé coulent lentement : ce Dieu acou-  
dé sur son Urne chante les paroles  
suivantes.



Comme mes Eaux, le tems coule  
sans cesse,  
Le passé ne peut revenir :  
Perdez-en le souvenir,  
Sage Vieillesse.  
Ne comptez point sur l'avenir,  
Folle Jeunesse.  
Jouissez du présent qui va bien tot finir.

## SCENE PREMIERE.

TRIVELIN.

**E**NFIN voici le procès des Maris & des Femmes terminé à l'amiable; & par la faveur de Belphegor qui m'a amené avec lui dans ce País, me voila distributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre monde, que tous les mortels dans ce jour pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins: je crois que nous aurons bonne Compagnie, car il y a là-haut bien des mécontents.

Ce Fleuve a, dit-on, la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le souvenir des choses qu'ils ont dessein d'oublier.

Eprouvons un peu cela: j'ai dessein d'oublier mon ignorance; car, l'emploi dont Pluton m'a honoré, demande un homme capable de l'exercer.

*Il boit.*

Bon, me voila déjà à demi sçavant; mais ce n'est pas assez, car un demi-sçavant est souvent plus sot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir sçavant tout-à-fait.

*Il reboit.*

Ah! ma foi maintenant il me monte trop de sçavoir

ſçavoir à la tête, & je crains que cela ne m'en-  
yvre.

Mais voici déjà un mortel qui s'avance vers  
ces lieux. Qu'il a l'air ſuffiſant!

---

## SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

**H**Ola l'Ami, dis-moi un peu, eſt-ici que l'on  
distribuë les Eaux du Fleuve Léthé?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler. Que  
demandez-vous?

LE MARQUIS.

Je demande à boire; qu'on me reinſe un  
Verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Gar-  
ſon de Cabaret?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le Distributeur en chef  
de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui Diable auroit crû cela à vous voir dans  
un tel équipage?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger des gens  
par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela est plaisant, je viens ici pour oublier,  
& cet homme me dit sans cesse d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, si l'on jugeoit des gens par  
leurs habits, on vous prendroit pour un hon-  
nête homme.

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne le suis pas?

TRIVELIN.

Nous l'allons voir: Que demandez vous?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit; je demande de vos  
Eaux pour oublier bien des choses.

TRIVELIN.

Cela vous sera aisé, puisque sans en avoir  
bû, vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cérémonies. Je  
suis un Marquis de fraîche datte, qui ayant  
trouvé le secret de gagner un million en moins  
de six mois, voudrois oublier que j'ai été ci-  
devant petit Commis.

TRIVELIN.

Petit Commis! ah! je ne m'étonne plus si  
vous m'avez abordé le chapeau sur la tête;  
ceux de la Douanne ne l'ôtent à personne.

LE MARQUIS.

Laissons cela, & me dites si me voyant au-  
jourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois pas  
par le secours de vos Eaux, oublier ce que  
j'ai été?

TRI-

T R I V E L I N.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela :  
vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

L E M A R Q U I S.

Il m'arrive tous les jours des aventures ter-  
ribles.

Dernierement ayant maltraité mon Cocher,  
il eût l'insolence de me dire qu'il s'en plain-  
droit à mon pere, qui avoit été jadis son Ca-  
marade.

T R I V E L I N.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

L E M A R Q U I S.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas agréable que  
les gens vous fassent ressouvenir de ces sortes  
de choses.

T R I V E L I N.

Et mais de cette façon ce n'est pas vous qui  
devez boire des Eaux de l'Oubly, mais tâchez  
d'en faire boire à ceux qui vous connoissent.

L E M A R Q U I S.

Et comment y pouvoir parvenir ?

T R I V E L I N.

Ils feront comme s'ils en avoient bû, quand ils  
verront que vous n'avez pas desseind'en boire.

Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état.

Le souvenir des peines passées, est la rocam-  
bole des plaisirs présents.

Mais voici une Dame qui me paroît bien aler-  
te, sçachons ce qu'elle de mande.

## SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

*Signore sono vostra serva.*

TRIVELIN.

Ah! ah! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari, pour lui faire oublier sa jalousie?

SPINETTA.

*Non Signore, non ho marito.*

TRIVELIN.

Ah! je vois ce que c'est, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi, la vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

*Non sono, né maritata, ne vedoua sou fanciulla.*

TRIVELIN.

Ah! vous êtes fille. Eh bien, est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là? vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remèdes plus spécifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

*No no, amò troppo la mia liberta.*

TRIVELIN.

Et comment vous appelez-vous?

SPI-

S P I N E T T A.

*Spinetta.*

T R I V E L I N.

Spinetta? ah! le joli nom. Mais, Mademoiselle Spinetta, ne pourriez-vous point parler François, il me semble que je vous entendrai mieux?

S P I N E T T A.

Tout comme il vous plaira: j'ai dix langues en mon commandement.

T R I V E L I N.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

S P I N E T T A.

Vous avez bien raison, & c'est ce qui m'amène ici: Je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui me connoissent me fuient comme la peste, disant que je suis trop médifante, & je viens sçavoir si vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

T R I V E L I N.

Est-ce que sans cela vous ne pourriez pas vous taire?

S P I N E T T A.

Et le moyen de me taire; je sçai que le vieux Damis, qui n'avoit travaillé toute sa vie que pour s'acquérir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je sçais que la prude honteuse ne fait montre de sa vertu que pour faire acheter plus cher ses faveurs.

Je sçais que le Conseiller Douxfot fait publiquement le jaloux de sa femme, & la conseille en particulier sur le choix de ses Galants.

Je sçais que la veuve la Fardièrè, dont le mari est mort il y a vingt ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je sçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par son hipocrisie, m'a fait une déclaration d'amour, & je pourrois me taire? Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi?

TRIVELIN.

C'est que les vices des hommes se renouvellent tous les jours. Mais puisque vous trouvez tant de plaisir à la médifance, je ne vous conseille pas de vous en priver.

Croyez moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe & devenir homme; vos Eaux auroient elles ce pouvoir!

TRIVELIN.

Plût au Ciel! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'em-

d'empressement de devenir femmes, quand ce ne seroit que par curiosité.

T R I V E L I N.

Ma foi, moi tout le premier.

S P I N E T T A.

Ah! que si j'étois homme, j'en ferois de belles!

T R I V E L I N.

Ah! que si j'étois femme, j'en ferois de bonnes!

S P I N E T T A.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme, je renchéris sur les talens des plus hardies Coquettes.

S P I N E T T A.

Si j'étois homme, je serois le plus discret du monde.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme, je serois la plus grande...  
parleuse de l'Univers.

S P I N E T T A.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préfèrent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de se taire.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme je changerois d'Amans comme de chemises.

S P I N E T T A.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtresses de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRI-

TRIVELIN.

Ah! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands Flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus réguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros Essouffez qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de présent aux femmes: tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre,

SPINETTA.

Enfin si j'étois homme, je ne ferois point jaloux; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles: je ne m'embarrasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire, que vous les regarderiez comme un mets qu'on sert sur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple, j'aime les perdrix & le poisson, est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aiment? Mais puisque vos Eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le dessein  
d'ou-

d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais, & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie, je prétens jouir de tous leurs privilèges.

## SCENE IV.

TIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

**M**ademoiselle Spinette est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah! je respire: me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubly; que je vais boire de ces Eaux avec plaisir!

TRIVELIN.

*Bas.* Si je vous le permets, *haut.* Et à quelle intention en voulez-vous boire!

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre qui étoit autrefois de mes amis.

TRIVELIN.

Eh mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bien-faits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vray.

TRI-

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer?

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avouent pas le sont-ils moins que moi? Je suis ingrat par indolence; ils le sont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence?

L'INGRAT.

Oui. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en souviens plus. Je néglige les occasions de le servir; & quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi-même du peu de reconnoissance que j'ai de ses bienfaits; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Eh pourquoi l'éviter?

L'INGRAT.

Je n'ai plus besoin de lui; que diable faire d'un ami inutile?

TRIVELIN.

Et a-t-il besoin de vous?

L'INGRAT.

Sans doute: je pourrois lui rendre service dans le poste où il m'a fait parvenir; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raisons pour l'autoriser.

TRI-

TRIVELIN.

Et quelles raisons pouvez-vous trouver?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage.

Qu'il a peut-être eu ses vûes en m'obligeant.

Que l'amour propre y a eu beaucoup de part.

Enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raisons pour autoriser votre ingratitude.

L'INGRAT.

Il est vrai qu'elles ne valent pas grand chose, & que mes remords les combattent terriblement, c'est pourquoi je viens boire de vos Eaux pour me tranquiliser là-dessus.

TRIVELIN.

Oh! parbleu, vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Eh je vous en conjure; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en souviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oui-da, comme des services que vous a rendus votre ami. Croyez-moi, bûvez en plutôt pour oublier votre indolence, en ce cas je vous permets d'en boire.

L'IN-

L'INGRAT.

Ma foi, je suivrai votre conseil, & je commence à concevoir qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.

---

SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

SI tous les Ingrats venoient boire de nos Eaux notre Fleuve seroit bientôt tari. Mais écoutons cete femme.

VIOLETTE.

Monfieur, je voudrois bien boire de vos Eaux pour oublier mon Mari.

TRIVELIN.

Est-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois-je besoin de vos Eaux pour l'oublier, huit jours en auroient déjà fait l'affaire.

TRIVELIN.

Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Eh pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie?

VIO-

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari?

VIOLETTE.

Hélas! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel país êtes-vous, pour aimer trop votre mari: voila un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des jolies femmes sont faits. De même que les Ironnelles ayant passé ici agréablement le Printemps, ne s'en retournent dans leur país qu'en Automne. Tout de même quand une jolie femme a pris une fois sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris qui sont encore trop heureux de s'en contenter.

## LE FLEUVE

VIOLETTE.

Ah! la jolie comparaison.

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre.

Une jeune Coquette est comme une Terre  
faïcie réellement; les Amans sont les Créanciers  
qui la font valoir, & en tirent le revenu jus-  
qu'à la fin du payement, & au bout du tems le  
fond retourne au Mari.

VIOLETTE.

Cette comparaison vaut bien l'autre; ainsi  
je vais boire au plutôt de vos Eaux, pour ou-  
blier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais sans boire de nos Eaux, vous pouvez  
de vous même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est vo-  
tre mari: il y a bien des femmes qui n'ont pas  
d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un  
remède qui me guérisse tout d'un coup. Après  
l'idée que vous venez de me donner des Maris,  
je ne sçaurois trop-tôt boire de vos Eaux pour  
oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en razade pour mieux cimenter la  
chose. Mais voici une plaisante figure.

SCE-

## SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

**M**onsieur, je suis votre petit Serviteur. Je suis un Maître Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Mon sieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne se prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas dessein d'en prendre autrement ; j'en viens boire pour oublier une facheuse idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Est-ce une idée particuliere ?

L'APOTICAIRE.

Non, elle est assez générale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L'APOTICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée - là est plus particuliere que vous ne pensez ; car le plus grand nombre de ceux qui le sont, ne croient pas l'être Voyons d'abord si votre idée est juste ? Surquoi elle est fondée ? Sur votre figure apparemment ?

L'APOTICAIRE.

Comment ! est ce que j'ai l'air d'un Cocu !

TRIVELIN.

Ma foi autant que d'un Apoticaire,

L'APOTICAIRE.

Voila par exemple ce que je n'aurois jamais crû.

TRIVELIN.

Quoi, vous avez encore d'autres raisons pour confirmer votre idée?

L'APOTICAIRE.

Sans doute. Mais auffi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes &amp; les autres: ça, voyons d'abord surquoi sont fondez vos soupçons.

L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me démange.

TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit dernière que j'étois au milieu d'un troupeau de Béliers, &amp; que je brouillois avec eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire; je croyois que c'étoit signe d'affront.

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contrepied des songes.

L'APO-

L'APOTICAIRE.

Outre plus, mes enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la dernière main.

L'APOTICAIRE.

Voilà, Monsieur, sur quoi est fondée mon idée.

TRIVELIN.

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maîtres aujourd'hui ne sont pas délicats; ils préfèrent la quantité à la qualité. Avec eux tout passe.

L'APOTICAIRE.

Ma femme ne se soucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve avez-vous de cela?

L'APOTICAIRE.

Elle ne se soucie pas de moi-même qui suis son mari.

TRIVELIN.

Est-ce que les femmes mettent les maris au nombre des animaux raisonnables?

L'APOTICAIRE.

Comment, est-ce qu'un mari n'est pas un homme?

## LE FLEUVE

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTICAIRE.

Ah! voici une raison bien forte celle-ci. Ma femme me fait confiance de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir sur ceux qu'elle favorise en secret.

L'APOTICAIRE.

Cela est plaisant; toutes les raisons qui pourroient renverser mon idée, ne font que l'appuyer davantage.

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi; j'ai même consulté des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaire?

L'APOTICAIRE.

Non, des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore?

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser; & que vous a-t-il répondu?

L'A-

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croïoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs?

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc pas la Coûtume de Paris; que ne vous adressiez-vous à votre Notaire.

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus?

TRIVELIN.

Eh parbleu, c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

L'APOTICAIRE.

Il est vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minuttes de ceux qui le sont.

TRIVELIN.

Du diable, cela coûteroit trop de papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'aïez parlé juste; &amp; pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux; car en ces sortes de matieres l'opinion est toujourns plus chagrinante que la chose même. Après tout le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le Bois; & sur tout, prenez garde d'accrocher votre tête aux branches.

Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne se pas moucher du pied.

## SCENE VII.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

Qui êtes-vous, Monsieur? Que demandez-vous?

LE GASCON.

Cadedis je suis un Cadet de Pezenas qui se fait besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules; les Gens de votre pais ne péchent pas par là?

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRI-

TRIVELIN.

Et que voulez-vous oublier encore?

LEGASCON.

*Primo*, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur! il y a bien des gens qui croient en avoir de reste, &amp; qui ne s'en souviennent pas dans l'occasion.

LEGASCON.

Oh Cadedis, je ne m'en souviens que trop; &amp; si je me battois toutes les fois que j'en ai envie, je mettrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LEGASCON.

Mais je me représente le chagrin de voir une foule de Veuves, &amp; d'Amantes désolées me venir reprocher la mort de leurs Epoux &amp; de leurs Amans, &amp; l'embarras sur-tout d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut oublier, mais l'envie de vous battre.

LEGASCON.

*Item*. Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuses de moi; je n'y sçaurois fournir.

TRIVELIN.

Oh! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & la terreur des hommes, & je souhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous voudriez être aimé des hommes & craindre des femmes.

LE GASCON.

Je l'avouë, un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle maîtresse.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteille de nos Eaux, serez-vous content?

LE GASCON.

Comment Cadedis content! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles! Et pourquoi faire?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup?

LE GASCON.

Une légion sandis.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte?

TRI-

T R I V E L I N.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez ?

L E G A S C O N.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourd'hui qu'il est si rare ?

T R I V E L I N.

S'ils sont fous aujourd'hui, il y a cinq ans qu'ils l'étoient bien d'avantage.

L E G A S C O N.

Si-tôt que j'ai emprunté, je ne m'en souviens plus, je trouve ces marauds-là bien insolens de vouloir avoir plus de mémoire que moi ; oh cadedis vos Eaux m'en feront raison.

T R I V E L I N.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de crédit ?

L E G A S C O N.

Qui moi ! il suffit que je sçache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

T R I V E L I N.

Je ne vous dirai pas le mien.

L E G A S C O N.

La maudite race que les créanciers, & surtout les Marchands ; il semble que ces bêtres ne fassent crédit que pour avoir le plaisir de demander de l'argent.

T R I V E L I N.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir-là ?

L E

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon País.

TRIVELIN.

Le Courier est souvent volé en chemin.

LE GASCON.

Diriez-vous que je hais tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être Créancier de personne.

TRIVELIN.

C'est fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monfieur, cela m'est impossible, si tous ceux qui ont des Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadedis, vous me refusez à moi?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE GASCON.

Oh sandis je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur; cadedis, je jeterai le Fleuve par les fenêtres,

TRI-

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu, en faveur de la gasconade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées, j'aurai soin de votre provision.

## L E G A S C O N.

Songez au moins à faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goutte à redire de ce que je demande.

## T R I V E L I N.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels que nos Eaux ont attirés sur ces bords, qui viennent se réjouir dans l'espoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.





## DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes de divers Caractères  
entrent en dansant.

*Une Nymphe du Fleuve chante.*

**E**N vain une austere beauté,  
Fait vanité  
De sa fierté,

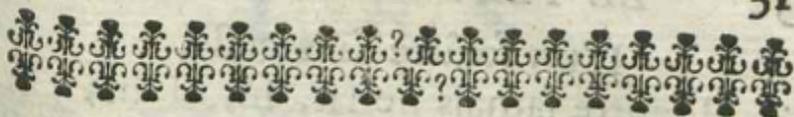
Amans si vous voulez m'en croire,  
Pour vous en venger venés boire,  
Au Fleuve Léthé;

Elle perdra toute la gloire,  
De sa cruauté,  
Si vous en perdez la mémoire.

*Entrée de Paisans & de Paisannes.*



VAU-



# VAUDEVILE.

*Un Païsan.*

**M**A Maîtresse infidelle  
 Aime le grand Colas, ha, ha, ha,  
 Ma foi tant pis pour elle,  
 Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha;  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Le Gascon.*

A toute heure à ma porte  
 Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,  
 Mais que le diable emporte  
 Qui songe à les païer, hé, hé, hé;  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Une Coquette.*

Differente est l'espèce  
 D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,  
 L'un

## LE FLEUVE D'OUBLY.

L'un folâtre sans cesse,  
 L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi;  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Une Pâissanne.*

Notre Mari careffe  
 Sa Servante Margot, ho, ho, ho,  
 J'en mourrois de tristesse  
 Sans son Valet Pierrot, ho, ho, ho;  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*L'Apoticaire.*

J'avois pris femme laide  
 Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,  
 Mais c'est un vain remède,  
 Et j'en suis convaincu, hu, hu, hu;  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Entrée Generale.*

F I N.

LES  
DEHORS

TROMPEURS

OU

L'HOMME DU JOUR,

*Comédie en Vers & en cinq Actes par Mr.  
de BOISSY.*

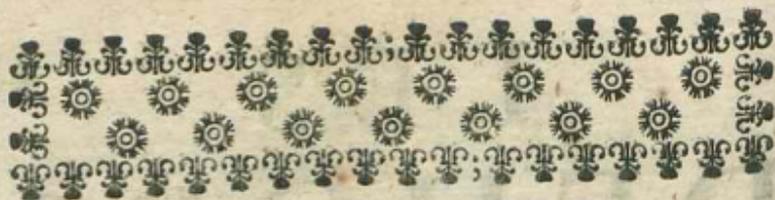


*Se Vend*

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.



## A C T E U R S.

LE BARON.

LE MARQUIS, Amant aimé de Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, Ami du Baron.

LUCILE, Fille de Mr. de Forlis, & promise au Baron.

CELIANTE, Sœur du Baron.

LA COMTESSE, Connoissance du Baron.

LISETTE, Suivante.

CHAMPAGNE, Valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à Paris, chez le Baron.*





LES DEHORS  
TROMPEURS,  
COMEDIE.

---

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, LISETTE.



LISETTE.

E suis, je suis outrée!

CELLANTE.

Eh, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.

Si cela dure, il faut désertter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

#### 4 LES DEHORS TROMPEURS

L I S E T T E.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.  
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis  
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.  
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,  
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à  
peine.

Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,  
Hazarder là-dessus son petit sentiment :  
" Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,  
" Avouer que je suis dans une crainte extrême  
" Que Monsieur, de Forlis ne soit scandalisé  
" De se voir déloger ainsi d'un air aisé.  
" C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire  
" Gouverneur d'une Place, & que chacun révère.  
" Vous lui devés, Monsieur, un respect infini,  
" Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,  
" Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,  
" Pour couronner vos feux, & vous faire son  
gendre.

A peine a-t-il fini, que son zèle est payé  
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups  
de pié.

Révolté de se voir maltraiter de la sorte,  
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.  
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;  
Mais, loin de s'apaiser, Monsieur entre en fu-  
reur.

A moi même il me dit les choses les plus dures.  
Mon oreille est peu faite à de telles injures.  
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser  
Qu'un

Q'un homme si poli les ait pû prononcer.

C E L I A N T E.

Un tel rapport m'étonne.

L I S E T T E.

Il est pourtant fidelle.

Son service est trop dur. Sans vous, Made-  
moiselle,

Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujour-  
d'hui,

Je ne resterois pas un moment avec lui.

C E L I A N T E.

Mais mon frere est si doux.

L I S E T T E.

Oui, rien n'est plus aimable;

Son commerce est charmant, son esprit agreable,

Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison;

Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.

Cet homme qui paroît si liant dans le monde,

Chez lui quitte le masque; on voit la nuit pro-  
fonde

Succéder sur son front au jour le plus sercin,

Et tout devient alors l'objet de son chagrin.

Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.

De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

C E L I A N T E.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards  
parfait.

L I S E T T E.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en  
laid.

6 LES DEHORS TROMPEURS

CELIANTE,

Tu dois. . . .

L I S E T T E

Pour l'épargner je suis trop en colere.  
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur  
frere;

Le nom d'ami suffit pour en être oublié.  
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;  
Et la jeune Lucile en est un témoignage.  
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,  
Quand ses yeux, au Parloir, contemploient sa  
beauté.

Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté;  
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,  
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,  
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.  
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;  
Et, comme il manque au pere, il néglige la fille.

CELIANTE,

Ils sont tous deux censés être de la famille.

L I S E T T E,

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE,

S'il s'écarte avec eux du cérémonial;  
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,  
Et Monsieur du Forlis aura plus d'indulgence.  
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

L I S E T T E.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses pa-  
rens.

Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;

Et,

Et, depuis quelque temps, elle est triste & muette.

C E L I A N T E,

Lifette, c'est l'effet de sa timidité.

L I S E T T E,

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaité

C E L I A N T E,

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,

Et la simplicité forme son caractère.

L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotte.

L I S E T T E.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;

Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire.

Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçauroit  
dire

Son Souris aussi fin qu'il paroît gracieux,

Nous apprend qu'elle pense, & sent encore  
mieux.

Monsieur, d'enfant la traite, & la brusque sans  
cesse.

A de franches guenons il fera politesse,

Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.

Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.

Son changement pour elle est un mauvais pré-  
sage.

Ajoutez à cela le nouveau voisinage

De la Comtesse.

C E L I A N T E.

Elle est d'un âge à rassurer.

L I S E T T E.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer. . .

8 LES DEHORS TROMPEURS

CELIANTE,

Elle est folle à l'excès;

LISETTE.

On plaît par la folie.

CELIANTE,

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.

La Comtesse est fort gaïe, & l'enjoûment séduit.  
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup  
d'esprit.

Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,  
Et ses égards pour elle en font même une  
preuve.

Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,  
Leur estime s'accroît.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel.

Comme ils sont répandus, que c'est-là leur manie,  
Le même tourbillon les emporte & les lie;  
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien  
Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien.  
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,  
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;  
Commerce extérieur, union sans penchant,  
Que fait naître l'usage & non le sentiment.  
L'esprit vole toujours sur la superficie,  
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.  
Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié:  
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;  
Et voila ce qui fait que je suis, que j'abhorre

Ce

Ce monde, presqu'autant que mon frere l'adore.

L I S E T T E.

Oh! Quoi que vous disiez, il a son beau côté;  
Et je trouve qu'il a de la réalité.

Mais la Comtesse vient.

C E L I A N T E.

Tant pis.

L I S E T T E.

Elle est suivie

D'un beau jeune Seigneur.

L I S E T T E.

Sa visite m'ennuie.

S C E N E I I.

C E L I A N T E, LA COMTESSE, LE MAR-  
Q U I S, L I S E T T E.

L A C O M T E S S E.

Nous cherchons le Baron avec empressement,  
J'ai même à lui parler très-serieusement.

Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre,

C E L I A N T E.

J'airai, si vous voulez, le presser de descendre,  
Madame?

L A C O M T E S S E.

Non, restez, je vous prie, avec nous;  
Lisette aura ce soin.

C E L I A N T E (*à Lisette.*)

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE,  
LE MARQUIS.

LA COMTESSE (*bas au Marquis*)

SON air est emprunté.

LE MARQUIS (*à la Comtesse.*)

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'appriivoiser, elle est un peu sauvage.

CELIANTE (*d part.*)

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE (*d Celiante.*)

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée?

Jeune & formée en tout pour être désirée,

Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?

Il faut donc pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?

Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,

Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde;

Se tenir constamment recluse comme vous,

C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CELIANTE,

Vos bontés. . . .

LA

LA COMTESSE.

Laiſſons-là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obſcurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour ſuivre votre eſſor & l'eſprit qui vous guide,  
Ma raiſon eſt trop foible, & mon cœur trop  
timide.

Les préjugés communs me tiennent ſous leurs  
loix;

Et je ſoutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoifelle, & faite pour paroître,  
Et vous ne brulez pas de vous faire connoître?  
Vous flatter, vous nourrir de cet unique ſoin,  
Pour vous eſt un devoir; je dis plus, un beſoin;  
Et celui de dormir & de ſe mettre à table,  
N'eſt pas plus fort chez nous, que celui d'être  
aimable.

La Nature, à mon ſexe, en a fait une loi.

Se répandre & briller, c'eſt respirer pour moi.

CELIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,  
A fuir ſur tout l'éclat, le bonheur de la vie;  
Et je tâche à trouver ce ſouverain bonheur,  
Non dans l'eſprit d'autrui, mais au fond de mon  
cœur.

LE MARQUIS (à la Comteſſe.)

Au ſein de la raiſon, ſa répoſe eſt puisſée.

J'en ſuis édifié.

LA

12 LES DEHORS TROMPEURS

LA COMTESSE (*au Marquis.*)

Moi, très-scandalisée. (*à Céliante.*)

Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez  
l'ennui? CELIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE (*d part.*)

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CELIANTE (*d part.*)

Qu'elle est extravagante!

---

SCENE IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MAR-  
QUIS, LISETTE,

LA COMTESSE (*à Lisette.*)

LE Baron viendra-t-il?

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien;

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CELIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;  
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire  
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

SCE-

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.  
LA COMTESSE.

SE peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur?  
Comment la trouvez-vous? Parlez,  
LE MARQUIS.

Très-stimable;  
LA COMTESSE.  
Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.  
Mais il est raisonnable;  
Et le bon sens, Madame. . .

LA COMTESSE.  
Est chez vous déplacé.  
Il sied bien, à vingt ans, Monsieur, d'être sensé!  
LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.  
LA COMTESSE.  
Ah! Quel travers extrême!  
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous  
même.

LE MARQUIS.  
Je fais cas du bon sens; & bien loin d'en rougir,  
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.  
Vous prizez le bon sens! O Ciel! Puis-je le croire?  
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?  
C'est un Estre nouveau qui n'avoit point paru,

## SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE BARON.

LA COMTESSE (*au Baron.*)

AH! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vû,  
Et qui ne peut passer même pour vraisem-  
blable;

Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,  
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON,  
C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.  
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.  
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.  
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON,  
On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,  
Le plus fort violon de tout l'Italie.  
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON,  
Madame me propose un plaisir bien flatteur;  
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE,  
Par tout on le souhaite, & chacun se l'arrache!  
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

LE

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence,

Cependant. . .

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON (*d' la Comtesse.*)

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout à fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE-

16 LES DEHORS TROMPEURS

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je?  
Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'éfrayez:  
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est là  
la cause?

LA COMTESSE.

Oui, Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'himen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais,

LE

L E B A R O N.

Je suis l'exemple, & je cède à l'usage.  
C'est un joug établi que subit le plus sage.

L A C O M T E S S E.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour  
vous.

Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.

L'hymen en vous va faire un changement ex-  
trême;

Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-  
même

La motié tout au moins du prix que vous valez.

Etre couru, fêté par tout où vous allez;

Etre aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire,

Voilà votre état propre, & votre unique affaire,

L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,

L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;

S'il s'unit, s'est toujours d'une chaîne légère,

Qu'un moment voit former, qu'un instant voit  
défaire;

Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié:

Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

L E B A R O N.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable

L A C O M T E S S E.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redou-  
table

Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,

Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

L E M A R Q U I S.

Monsieur ne doit pas craindre un changement  
semblable. Pouç

18 LES DEHORS TROMPEURS

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.  
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;  
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'é-  
couter?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une chi-  
mère. LE MARQUIS.

La raison, chimère!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.

Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe  
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,  
Epure les vertus, corrige les défauts;

Est de tous les états comme de tous les âges,  
Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle même un abus,  
Qu'el-

Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus;  
 Etouffe l'enjouement forme les sots scrupules,  
 Et donne la naissance aux plus grands ridicules:  
 De l'ame qui s'éleve, arrête les progrès,  
 Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits  
 Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,  
 Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.  
 La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

Jaurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;

Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie  
 Donne vulgairement le titre de folie;  
 Qui met sa grande étude à badiner de tout,  
 Est mere de la joye, & source du bon goût:  
 Au milieu du grand monde établit sa puissance,  
 Et de plaire à ses yeux enseigne la science;  
 Prend un essor hardi, sans blesser les égards,  
 Et sauve les dehors jusques dans ses écarts;  
 Brave les préjugés, & les erreurs grossieres,  
 Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,

20 LES DEHORS TROMPEURS

Echauffe le génie, excite les talens,  
Sçait unir la justesse aux traits les plus brillans;  
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,  
Fait le vrai philosophe, & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !  
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;  
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie  
De tous les agrémens de l'aimable folie.  
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;  
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :

Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE (*montrant le Baron.*)

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés,  
Il accorde d'un mot les partis opposés.

Quel liant dans l'esprit, & dans le caractère !  
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.

A trois heures chez moi je vous attends tous deux.

Vous, Baron, renoncez à l'himen dangereux :

Vous ne devez avoir que le monde pour maître.

La raison qu'aujourd'hui vous me faites con-

noître,

Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi  
De vivre indépendant, & libre comme moi.

Soyons toujours en l'air : des choses de la vie  
Prenons la pointe seule & la superficie.

Le chagrin est au fonds, craignons d'y pénétrer.

Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(*Elle sort.*)

SCE-

## SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur, il faut que  
mon cœur s'ouvre.

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.  
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçûs,  
La façon d'obliger que je mets au-dessus;  
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,  
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.  
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement;  
Et puisque vous allez prendre un engagement,  
Instruisez-moi de grace, & que de vous j'apprenne

La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.  
C'est sur vos sentimens que je veux me régler!  
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,  
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.  
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de  
tems;

Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.  
Ma rapide amitié se forme en deux journées,  
Et les instans chez moi font plus que les années.  
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué. . .

LE MARQUIS.

'Ah! Monsieur. . .

22 LES DEHORS TROMPEURS

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.  
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance

Va donc de ses secrets vous faire confidence.  
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher ;  
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.  
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,  
Et sa première vûë obtient un prompt hommage.  
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.  
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.  
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus  
chère,

Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement  
Vous témoigner combien. . . .

LE BARON.

Arrêtez ; doucement.  
Vous croyez sur les dons que je viens de décrire,  
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.  
Détrompez-vous, Marquis ; apprenés qu'un seul  
trait

En corrompt la douceur, & gâte le portrait.  
Cet objet si charmant dont mon ame est éprise,  
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise :  
Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.  
C'est un être qui sçait à peine articuler :  
Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,  
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.  
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil en-  
chanteur,

Un

Un silence stupide en dément la douceur,  
D'aucune impression son ame n'est émuë,  
Et je vais épouser une belle statuë.

LE MARQUIS.

Le tems, & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, & j'y dois renoncer.  
Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma  
flâme.

Tous mes efforts n'ont pû développer son ame,  
Trompé par le désir, mon amour espéroit.

Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.

Prêt d'être son époux, & brûlant de lui plaire,

Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere;

Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins:

Mais; inutile peine! Elle en avance moins.

Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître;

Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:

Elle montroit alors un peu plus d'enjoûment,

De petites lueurs perçoient même souvent;

Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,

Et quelque fois du moins on la voyoit sourire.

A peine maintenant puis-je en tirer deux mots!

Un non, un oui, placés encor mal-à-propos,

A sa stupidité chaque moment ajoûte:

Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.

Jugez présentement si mon bonheur est pur,

Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.  
 Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,  
 Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.

Je la trouve imbécile, & je la vois charmante;  
 Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchanter.  
 Pour nous unir, son pere arrive incessamment:  
 Je tremble comme époux, je brûle comme amant,  
 Quel bien de posséder une amante si belle!  
 Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,

Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,  
 Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;  
 Pour un homme qui pense, & né sur tout sensible,  
 Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux  
 Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.  
 Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même

LE BARON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Moi, Baron; & pour vous consoler,  
 Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.  
 Apprenez un secret ignoré de tout autre:  
 Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.  
 Notre

Notre choix a d'abord de la conformité.  
 J'adore, comme vous, une jeune beauté,  
 Que j'ai vuë au couvent, doncla grace ingénue  
 Frappe au premier abord, intéresse & remue.  
 Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs  
 Sont d'accord pour porter l'amour au fonds  
 des cœurs.

La nature a tout fait pour cette fille heureuse,  
 Et ne s'est point montrée à motié généreuse.  
 Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors.  
 La miennne réunit seule tous les trésors.  
 Ses yeux, & son souris où régne la finesse,  
 Anoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;  
 Elle parle fort peu; mais pense infiniment:  
 A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,  
 Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,  
 Et paîtri par les mains de la délicatesse.

L E B A R O N.

Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.

L E M A R Q U I S.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

L E B A R O N.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

L E M A R Q U I S.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;

Vous ignorez le point critique & capital.

Obligé d'entreprendre un vöyage fatal,

J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vuë.

Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est devenuë.

Nous nous sommes écrits d'abord exactement,

Et ses lettres suivoient les miennes promptement;

26 LES DEHORS TROMPEURS

Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.  
 J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londres;  
 Et mes feux pressés, d'abord en arrivant,  
 M'ont fait pour la revoir, voler à son couvent.  
 Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie;  
 C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie  
 Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,  
 Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine!  
 Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir;  
 Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.

J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne;

Mais inutilement: ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien:  
 Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console.  
 Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit  
 Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.  
 Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage. . . .

LE

L E B A R O N.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;  
 Nous éprouvons tous deux un sort plein de ri-  
 gueur.

Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur  
 D'être les confidens mutuels de nos peines :  
 Et mêlons sans témoins vos douleurs & les mien-  
 nes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,  
 Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

L E M A R Q U I S.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujourns  
 ensemble.

Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.

Que nos revers communs excitant la pitié

Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

L E B A R O N.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.

Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.

Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

L E M A R Q U I S.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce  
 pas

Si mes gens n'ont point fait de recherche nou-  
 velle.

Je vous rejoins après, quoique j'apprenne d'elle.

Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,

Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

*Fin du premier Acte.*

A C-



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.  
LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris? Champagne, instrui-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite

LE MARQUIS.

Quoi! Tu sçais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

ici.

LE MARQUIS.

Ici dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même.

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAM-

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;  
Sçachez qu'on la marie, & même incessamment.

LE MARQUIS.

O Ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère!

Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son  
pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron!

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! la singulière & fatale aventure!

Mais elle n'est pas vraie, ont vient de t'abuser:

La personne qu'il aime & qu'il doit épouser,

Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvuë;

C'est ainsi que lui même il l'a peinte à ma vûë:

Et celle que j'adore est accomplie en tout,

A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,

S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:

Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux

Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,

Est justement la même, à qui votre émissaire

A por-

30 LES DEHORS TROMPEURS

A porté vingt billets, gage d'un feu sincère.  
C'est la fille en un mot de Monsieur de Forlis;  
Et j'en ai pour garant tous les gens du Logis.

LA MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;  
Mon esprit à présent débrouille le mystère,  
Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,  
Aura pris son air simple & sa timidité;  
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;  
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte  
De former un lien qui force son penchant;  
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.  
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,  
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son ame  
Ce morne abattement, cette sombre froideur,  
Qui choquent le Baron, & causent son erreur.  
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage  
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ou-  
vrage,

Et le garant flatteur de son amour pour moi,  
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,  
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis: c'est un bien sans effet.  
Sa funeste douceur ajoûte à mon regret;  
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,  
Est un nouveau malheur quand on perd l'espé-  
rance.

Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,  
C'est

C'est de tous les revers le plus grand en amour ;  
 Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,  
 Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,  
 Y met encor le comble, & le rend plus affreux !  
 Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,  
 Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa de-  
 meure,

J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de  
 fuir l'heure

Où je devois apprendre un secret si cruel.

Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :

Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,

Et du Baron du moins j'aurois la confiance.

Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.

Helas ! J'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.

Quel état violent ! Ô Ciel ! que dois-je faire ?

Dois-je fuir ou rester ? m'expliquer où me taire ?

Que dirai-je au Baron ? pourrai-je l'aborder ?

Ah ! d'avance, mon cœur se sent intimider.

Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,

Mon trouble. . . juste Dieu ! Je le vois qui s'a-  
 vance.

(*Champagne sort.*)

S C E N E I V.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'étois impatient déjà de vous revoir.

Eh bien, n'avez-vous rien à me faire sçavoir ?

Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vûë ;

Je

32 LES DEHORS TROMPEURS

Je vois sur votre front la douleur répandue.  
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Notre ton, & votre air  
Massurent le contraire, & vous m'êtes trop cher  
Pour vous laisser garder un si cruel silence :  
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?  
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.  
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous  
d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,  
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :  
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.  
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain  
Que je vous abandonne à votre noir chagrin  
Vous ne sortirez pas, quoique vous puissiez faire,  
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère  
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir

LE

L E M A R Q U I S.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;  
Et laissez-moi, . . .

L E B A R O N.

Marquis, la résistance est vaine,  
Et vous m'éclaircirez.

L E M A R Q U I S.

Quelle effroyable gêne!  
Où me vois-je réduit!

L E B A R O N.

Cédez donc à l'effort  
D'un homme tout à vous.

L E M A R Q U I S.

Je crains. . .

L E B A R O N.

Vous avez tort.  
Les destins, qui tantôt vous cachoient votre  
amante,

Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus sanglante?

L A M A R Q U I S.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché;

Je voudrois que son sort me fût encor caché:

Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,

Mais pour rendre mes feux plus certains de sa

perte,

Ils m'ont trop éclairé.

L E B A R O N.

Que vous ont-ils appris ?

L E M A R Q U I S.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.

J'ai sçu que sa famille au plutôt la marie :

34 LES DEHORS TROMPEURS

Pour comble de chagrin je vais la voir unie  
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas  
Quoique puisse opposer votre douleur extrême,  
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime ;  
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,  
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce  
matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrâce présente ;  
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus acca-  
blante

Que je ne puis choisir, ni prendre aucun parti ;  
Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois  
Promise à mon ami, dont son pere a fait choix,  
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma Maîtresse ;  
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;  
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma  
place,

Feriez-

Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?  
L'Amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié :  
Le scrupule est sottise en pareille matière,  
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité ;  
Et quand même j'aurois cette témérité,  
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime ;  
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un himen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avouë à son Pere

Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,

D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,

D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;

Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance,

Le remords que je sens. . . .

LE BARON.

Le remords ? Pure enfance !

Ayez pour mes conseils plus de docilité,

36 LES DEHORS TROMPEURS

Et le succès. . . .

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité ;  
Car son himen, vous dis-je, est prêt de se conclure ;

Demain, ce soir peut-être, & ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis,  
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière ?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferai-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article là votre scrupule est grand !

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.  
Si vos pareils avoient cette délicatesse,

Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les  
maris,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.

Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;

Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlés ainsi, c'est sur le ton badin ;  
Je

Je forme & je veux suivre un plus juste dessein :  
 A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte  
 Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.  
 De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems ;  
 Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,  
 Et je vais sans détour, à quoique je m'expose,  
 De mon trouble secret, lui dévoiler la cause

LE BARON.

Ah ! gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! Est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allés commettre une extrême imprudence ;

Mais a t'on jamais fait pareille confiance ?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour

Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très-fort, & je fais plus,

38 LES DEHORS TROMPEURS

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre!

Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;

Et portant à son cœur le coup le plus mortel,  
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,  
Vous voulez faire entendre à la flamme jalouse,  
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!  
Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal,  
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma pensée.

Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,  
Va suivre le parti que vous lui proposez:  
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez;  
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite;

Que vous deviendrez seul coupable de la suite;  
Et que si trop avant je me laisse entraîner,  
C'est vous, & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoiqu'il puisse arriver, je prens sur moi la chose;

Sur ma parole, osez.

LE

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, &amp; j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux  
Que vous vissiez l'objet. . . . Mais il s'offre à nos  
yeux.

## S C E N E III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS (*à part.*)

Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me  
contraindre!

LUCILE (*d'un air timide au Baron.*)

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,

Et faites politesse à Monsieur le Marquis.

Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.

Quoi! vous voila déjà toute déconcertée?

Vous changez de couleur, vous êtes empruntée!

Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde  
ainsi,

Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi!

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle,

Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vû Mademoiselle.

40 LES DEHORS TROMPEURS

LE BARON.

Vous l'avez vuë ailleurs! Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au Couvent;

Précifément au même où j'allois voir souvent,  
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.  
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne,  
L'estime & l'amitié les lioient de si près,  
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais;  
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,  
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la con-  
noître.

LE BARON (*d part au Marquis.*)

Mais rien de plus heureux pour vous que ce  
coup-là!

Auprès de son amie elle vous servira.

Elle est simple à l'excès; mais on peut la con-  
duire:

Sçait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire;

J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,  
Et comme ma Maitresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux; j'en suis charmé, la chose ira plus  
vîte.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,  
Souffrez que devant vous, j'ose l'interroger,

LE BARON.

A répondre, je vais moi-même l'engager.

LE

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa  
bouche

Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche  
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous,  
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous;  
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles;  
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! Quel oui funeste! &amp; qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS (*à Lucile.*)

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON (*au Marquis.*)

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal &amp; bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle? . . . .

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle ?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours ! Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sçait les comprendre ;

J'ai toujors eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devés donc goûter la conversation,

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :

Mal & bien, rien, beaucoup ; la singulière fille !

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !

(à Lucile.)

Ma Maitresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! La voila qui vient de proferer

Deux

Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS (*d' part.*)

A peine je suis maître

De mes sens agités!

L U C I L E.

J'en ai trop dit peut-être,

Je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS (*à Lucile.*)

Non, c'est moi qui vais sortir.

(*d' part.*)

Mon transport à la fin pourroit me découvrir,

LE BARON (*au Marquis.*)

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, Adieu, songez bien, je vous prie,

Qu'il faut que votre cœur pour moi parle au-  
jourd'hui,

Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(*Il sort.*)

S C E N E I V.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

J E ne vous conçois pas : vous êtes étonnante!

Vous paroissez toujours interdite & trem-  
blante!

Vous vous présentez mal, & vous n'épargnez  
rien

Pour

44 LES DEHORS TROMPEURS

Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;  
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réputée,  
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.  
Repondez, est-ce gêne ? Est-ce obstination ?  
Est-ce peu de lumière ? Est-ce distraction ?  
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira

LE BARON.

Le moyen de tenir, à ces repliques là ?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON (*à part.*)

Que ce je crois est bête !

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible ?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant !

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE

L E B A R O N.

Vous êtes ingénue.

L U C I L E.

Oh, beaucoup.

L E B A R O N.

Abregeons; son entretien me tuë!

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.

Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

L U C I L E.

Secouru!

L E B A R O N.

Promptement.

L U C I L E.

En quoi donc, je vous prie?

L E B A R O N.

Il faut à son sujet parler à votre amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,

Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,

Je vous le défendrois; mais son amour est sage,

Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage

Où tout en, même tems se trouve réuni,

La naissance, le bien, avec l'âge assorti.

Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle,

C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.

Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;

Dites-lui qu'il se meurt.

L U C I L E.

Elle le sçait déjà,

L E B A R O N.

N'importe, exagerez son mérite &amp; sa flâme.

Près d'elle employez tout pour attendrir son ame

Et

46 LES DEHORS TROMPEOURS

Et de son Prétendu dites beaucoup de mal ;  
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienveillance . . . .

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE (*riant*)

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?  
C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;  
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous  
pensez.

LE BARON. (*d part.*)

Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,  
Où ne vous disent mot, ou ricannent sans cause,  
(*d Lucile.*)

Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis :  
Disposez votre amie en faveur du Marquis.  
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.  
Il faut . . . . .

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE

L E B A R O N.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,  
Et digne d'interrompre un discours important !

---

S C E N E V.

LUCILE, CELIANTE, LEBARON.

**R**EBARON, (*d Lucile.*)  
Représentez sur tout, exprès je le répète,  
Que l'ardeur du Marquis est sincère & parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

L E B A R O N.

Oh ! pour le bien graver au fonds de votre esprit,  
Morbleu ! je ne sçaurois assez vous le redire.  
Je suis . . . .

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

---

S C E N E VI.

CELIANTE, LEBARON

CELIANTE.

**V**ous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur !

Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

L E B A R O N.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante !

CELIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,  
Qu'u-

48 LES DEHORS TROMPEURS

Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;  
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.

Qu'elle sent. . . .

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,  
Pour vous dire , ma sœur , que votre esprit se  
trompe.

CELIANTE.

Elle s'est plainte à moi , je dois vous informer. . .

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CELIANTE.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver son pere,  
Pour son appartement comment allez vous faire ?  
Ma sincère amitié. . . .

LE BARON.

Se donne trop de soins,  
Et pour notre repos , aimez nous un peu moins.

CELIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire,  
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CELIANTE.

Pour moi , votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables ,  
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :  
Je louerai votre esprit , votre air , votre enjouement.

CELIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE

LE BARON.

Celiante, pour vous je viens de me contraindre ;  
Je vous dis des douceurs , & vous osez vous  
plaindre ?

CELIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,  
Et vais d'un bon avis payer vos duretés

LE BARON.

Encore des avis !

CELIANTE.

Vous êtes fort aimable.

LE BARON.

Le début est flatteur.

CELIANTE.

Prevenant, doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art ;

A vos civilités le monde entier a part,

Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,

Et l'oracle constant que votre esprit consulte :

Mais mon frere chez lui sçait se dédommager

Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.

Il dépouille en entrant sa douceur politique ;

Méprisant pour la sœur, dur pour son domestique

Fâcheux pour sa maitresse, & froid pour ses amis,

Il prend un autre forme, & change de vernis.

Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa ren-

contre :

Le courtisan s'éclipse, & le tiran se montre.

LE BARON (d'un ton irrité.)

Masœur !

50 LES DEHORS TROMPEURS,

C E L I A N T E.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez.  
 Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.  
 Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vuë :  
 Profitez-en, ou bien si l'erreur continuë,  
 Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;  
 Craignez de vous trouver seul dans votre maison,  
 Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,  
 Dont un soufle détruit l'estime qui s'envole.

---

S C E N E V I I.

LE BARON. (*seul*)

J'E serois trop heureux de me voir délivré  
 De ces espèces-là, dont je suis entouré.  
 Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée,  
 Et de régler l'effor de toute la journée.  
 Passons chez la marquise, & chez le commandeur ;  
 Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

---

S C E N E V I I I.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.  
 Monsieur, je viens . . .

LE BARON.

Allez . . .

LISETTE.

Mais daignez me permettre,

Monsieur . . .

LE

L E B A R O N.

Mes gens au Duc ont ils porté ma lettre?

L I S E T T E.

Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

L E B A R O N.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là  
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accom-  
plissent.

L I S E T T E.

Mais Monsieur de Forlis . . . .

L E B A R O N.

Quoi, Monsieur de Forlis?

L I S E T T E.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,  
Pour que vous descendiez.

L E B A R O N.

Je vous suis redevable

De venir m'avertir; Le terme est admirable!

L I S E T T E (*d part.*)

Quel homme! Mais Monsieur . . .

L E B A R O N.

Allez, parlez plus bas;

Anoncez désormais, &amp; n'avertissez pas.

*(Lisette rentre.)*

## SCENE IX.

LE BARON, (*seul.*)

FORLIS, pour arriver, a mal choisi son heure :  
 J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.  
 C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,  
 Et le quitter après le premier compliment,  
 Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

## SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, (*embrassant M. de Forlis.*)

VOTRE santé, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,

Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter  
 Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter  
 L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

suis vraiment charmé que ce nœud nous  
 assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !  
 Je suis très-éloigné du cérémonial :

Mais

Mais je [veux qu'un ami, quand il me voit, s'é-  
panche,

Et me marque une joye auffi vive que franche.

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,

Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis ;

La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance

Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous

quitter.

Je vous laisse le Maître, & je cours m'acquiter

D'un devoir. . .

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive! . .

LE BARON.

Il est indispensable,

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi, me paroît préférable,

Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier ;

Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ay trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires

Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires,

LE BARON.

Je ne puis differer, & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tien, je vais en six phrases  
 Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.  
 Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris  
 La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis-à-Vis;  
 Eclabouffer vingt fois la pauvre infanterie,  
 Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;  
 De toilette en toilette aller faire sa cour,  
 Apprendre & débiter la nouvelle du jour,  
 Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,  
 Et lier pour le soir une partie aimable;  
 Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,  
 Pour sabler du champagne à souper largement;  
 Faire l'après-midi mille dépenses folles,  
 En deux médiateurs perdre huit cens pistoles;  
 Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,  
 Dire ton sentiment, & ton sublime avis;  
 Conduire à l'Opera la Duchesse indolente,  
 Medire ou bien broder avec la Présidente;  
 Avec le Commandeur parler chasse & chevaux;  
 Chez le petit Marquis decouper des oiseaux;  
 Voilà le plan exact de ta journée entiere,  
 Tes devoirs importants, & ta plus grave affaire.

L E B A R O N.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmes à tort:

On ne vit point ici comme dans votre Fort.  
 Nous devons y plier sous le joug de l'usage;  
 Ce qui paroît frivole est dans le fonds très-sage.  
 Tous ces aimables riens qu'on nomme amuse-  
 ment,

For-

Forment cet heureux cercle & cet enchaînement  
 De qui le mouvement journalier & rapide  
 Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.  
 C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,  
 Qu'on acquiert les amis & les protections;  
 Au sein des jeux rians on perce les mystères;  
 Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;  
 Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,  
 Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,  
 Et je sens dans le fonds qu'il en est quelque chose.

L E B A R O N.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,  
 Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens sur le tems.  
 Pour rendre à mes regards ta conduite louable,  
 Employe en ma faveur ce crédit favorable.  
 L'occasion est belle, & voici le moment:  
 Fais agir tes amis pour le Gouvernement  
 Qu'à la place du mien à la Cour je demande;  
 Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est  
 grande;

Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,  
 Et qu'il produit par an dix mille francs de plus:  
 Par plusieurs concurrens cette place est brigüée;  
 Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.  
 Un homme bien instruit m'a marqué de partir;  
 De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.  
 Un motif si pressant, joint à ton mariage,

56 LES DEHORS TROMPEURS

M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.  
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois  
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois:  
Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime;  
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON,

Oui: mais permettez. . .

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.  
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.  
Si tu prens une fois ton essor dans le monde,  
Crac te voila parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,  
Je dinerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime!  
Sacrifice étonnant! Grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,  
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là: j'aime la bonne chère;  
Et traite-moi plutôt en personne étrangère:  
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,  
Et

Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà,  
 Le chemin que j'ai fait est très-considerable,  
 Et me fait aspirer au moment d'être à table.  
 En attendant, passons dans mon appartement,  
 Nous parlerons ensemble.

L E B A R O N.

Attendez un moment.

M. D E F O R L I S.

Comment donc ! Que veut dire un discours de  
 la sorte ?

L E B A R O N.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. D E F O R L I S.

Qu'importe.

Je puis m'y reposer.

L E B A R O N.

Non, Monsieur.

M. D E F O R L I S.

Et pourquoi ?

L E B A R O N.

C'est qu'il est occupé.

M. D E F O R L I S.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

L E B A R O N.

Par un fort galant homme.

M. D E F O R L I S.

La chose est toute neuve ; & cet homme se  
 nomme ?

L E B A R O N.

Son nom m'est échappé.

58 LES DEHORS TROMPEURS

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, & par un inconnu!

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé!

LE BARON.

Mais, de grace. . .

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire,  
passe:

Mais un petit Colet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici!  
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes,  
Qui peuvent tout sur moi,

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,  
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon loge-  
ment;

Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,  
Et que de nos façons il faut bannir la gêne;  
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron;

Et pour le coup je vais coucher dans le don-  
geon.

LE

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante :

Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'aug-  
mente.Vien, dans ce moment-ci, si tu veux m'obli-  
ger ;

Loge-moi vite. . .

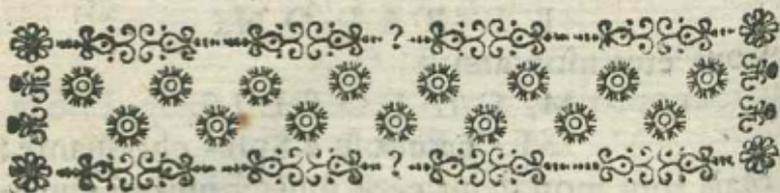
LE BARON.

Où donc ?

M. DE FORLIS.

Dans ta sale à manger.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

LE Forlès par bonheur fait la méridienne;  
 Je respire. Entre nous son amitié me gêne.  
 Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence  
 A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joye enfin succède au plus affreux souci.  
 Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte:  
 On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute  
 LE

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flateur.  
Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fonds du  
cœur.

LE BARON.

Comment ! Votre ame encore est-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Où, tromper un ami revolte mon idée,  
Et je sens que je blesse au fonds la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité ;  
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il, où ses droits ne soient point respec-  
tables ?

Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.

Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe !

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.  
La droiture est un frein que l'on doit révéler,  
Du monde ce sont là les maximes constantes,  
Dans tout ce que l'on nomme affaires impor-  
tantes,

De-

62 LES DEHORS TROMPEURS

Devoirs essentiels de la société,  
Dont ils sont les liens & comme le traité,  
On la doit consulter, sur tout dans l'exercice  
Des charges de l'Etat d'où dépend la justice;  
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,  
Et forme par degré la réputation:  
Mais elle est sans pouvoir, pour tout ce qu'on  
appelle

Du nom de badinage, ou bien de bagatelle,  
Pour tout ce qu'on regarde universellement  
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.  
Dans un tendre commerce, elle n'est plus admise,  
Et même s'en piquer devient une sottise.  
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amu-  
sement,

Où l'on est convenu de tromper finement;  
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,  
Peut-il être avili jusques à cet excès?

Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.

Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,  
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,  
Devient homme à la mode, & se met en crédit.  
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux  
délire!

Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.  
Le

Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,  
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,  
S'est rendu, par l'usage, un lien révére:

Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.  
A ses engagements le fier honneur préside,

Et ses dettes, sur tout, sont un devoir rigide:

Au jour pré is, à l'heure, il faut, pour les payer,

Vendre tout, & frustrer tout autre créancier.

Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole

Où l'on est dispensé de tenir sa parole.

Le joug de l'Amitié n'est pas plus respecté;

On veut qu'ils soient tous deux exempts de pro-

bité:

Leurs devoirs sont remplis les derniers; & leurs

dettes

Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.

Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,

Vous, profond dans le monde, & son digne

ornement.

L E B A R O N.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse

Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.

Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,

De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;

Mais il est notre maître, & nous devons le suivre;

Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y

vivre.

Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,

Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs.

Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,

Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les

plus sages.

Quoi

64 LES DEHORS TROMPEURS

Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,  
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.  
Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,  
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,  
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe;  
Mais il faut vous résoudre à vivre en Myfantrope.  
Vous devez renoncer à tout amusement,  
Aller dans un desert vous enterrer vivant;  
Ou, de cette vertu temperer les lumieres,  
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.  
J'avoûrai franchement que vous me faites peur.  
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,  
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,  
Vous donner un travers en entrant dans le monde  
Vous perdre exactement par excès de raison,  
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,  
Choquer les mœurs du tems; & par cette con-  
duite,

Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre  
effroi.

Ce Monde que je blâme a des attraits pour moi.  
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,  
Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître,  
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir  
Et m'en faire estimer est mon premier désir.

J'ai

J'ai pour vivre content, besoin de son suffrage.  
 Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,  
 Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.  
 La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.  
 Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,  
 Je demande & j'attends votre aide généreuse.  
 Daignez donc me guider de la main & de l'œil.  
 Et pour m'en garentir, montrez-moi chaque  
 écueil.

L E B A R O N.

Vous me charmé; je suis tout prêt de vous instruire,

Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.

Je veux choisir pour vous le jour avantageux,  
 Saisir, pour vous placer, le point de vuë heureux;

A vos dons naturels joindre les convenances,  
 Y répandre des clairs, y mettre des nuances;

Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,  
 L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.

Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;

Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.

Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:  
 Votre amante en répond, elle a pour vous du

gout;

C'est le point principal, & qui rend tout facile;  
 Mais point de sot scrupule, & montrez-vous

docile.  
 Me le promettez-vous?

66 LES DEHORS TROMPEURS

LE MARQUIS.

J'y serai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre ;  
Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez. . Il s'agit d'un établissement,  
Et cet hymen, pour vous, est un coup important ?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire ;  
Et c'est, pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen. . .

Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS,

Eh bien ?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,  
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.  
D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.  
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,  
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,  
Le lui recommander.

BA-

LE BARON.

Vous serez satisfait.

Attendez un moment.

*(Il rentre.)*

## SCENE II.

LE MARQUIS *(seul.)*

IL sert trop bien ma flamme!  
 Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,  
 Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.  
 Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,  
 Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;  
 Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas  
 digne,  
 De sa grace naïve il méconnoît le prix.  
 Elle auroit un tyran; & l'hymen, j'en frémis!  
 Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.  
 Je dois l'en garentir, moins pour moi que pour  
 elle.  
 L'amour, la probité, la pitié la raison,  
 Tout me fait une loi de tromper le Baron.  
 Employer l'artifice en cette conjoncture,  
 C'est servir la vertu, non trahir la droiture.  
 Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.  
 Je la vois: sa présence affermit mon dessein.

✿ (O) ✿



E 2

SCE-

## SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON (*d' Lucile.*)

OUI, le Marquis attend de vous un grand service,

Et vous seule pouvez lui rendre cet office.

Songez qu'il le mérite, &amp; qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur. . .

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE (*au Marquis.*)

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre

Que j'ose vous prier instamment de remettre. . .

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant

Dont vous êtes l'amie &amp; dont je suis l'amant.

Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE (*prenant la lettre.*)

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je suis content de ce procédé-là:

Peut-être, avec le tems, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LU.

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura luë,

Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le croi, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je, pour moi, compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.

Il se fait déjà tard, & partons au plutôt.

Votre ame est à présent dans une douce attente.

Volons chez la Comtesse, elle est impatiente :

Voilà l'heure ; & d'ailleurs, je dois voir en passant

Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant,

C'est un point capital oublié dans ma lettre.

Mademoiselle....

LUCILE.

Eh bien, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,

Si dans cette journée, & par votre moyen,

Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis ; Mademoiselle,  
 Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;  
 Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,  
 Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,  
 L'intimide, & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,  
 Et ne rien épargner pour en venir à bout.  
 Il faut à ses dépens jouer la Comédie,  
 Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,  
 Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le  
 peut.

LE BARRON (*au Marquis.*)

Profitons des momens où son pere sommeille.  
 Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

*(Lucile rentre.)*

## SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,  
M. DE FORLIS (*arrétant le Baron.*)

J'E t'arrête au passage, & bien m'en prend,  
parbleu.

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

## SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE (*au Baron.*)

Comment donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait  
attendre ?

Moi-même il faut, chez vous, que je vienne  
vous prendre :

Cet oubli me surprend, sur tout de votre part.

Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;

Et je suis arrêté même dans ce moment.

72 LES DEHORS TROMPEURS

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, Madame, absolument.  
J'ai besoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,  
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaîse à l'espoir dont votre esprit se  
flatte,

Vous venez un peu tard, je suis première en  
datte.

LE BARON (*d M. de Forlis.*)

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose  
point.

M. DE FORLIS.

Mais vous sçavez qu'au mien votre intérêt est  
joint.

L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le sien propre y  
tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un Phénomène, & Paris en convient

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

L A C O M T E S S E.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. D E F O R L I S.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

L A C O M T E S S E.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus;  
Il part demain.

M. D E F O R L I S.

Qui donc? le ne puis vous comprendre,

L A C O M T E S S E.

Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. D E F O R L I S.

Quoi! C'est un Violon qui balance mes droits?

L A C O M T E S S E.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. D E F O R L I S.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!

Je tombe de mon haut!

L A C O M T E S S E'

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers &amp; nouveaux.

Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oi-  
seaux.

Doux &amp; tendre, d'abord il vole terre à terre;

Puis, tout à coup, bruïant, il devient un tonnerre

Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. D E F O R L I S.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini:

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un person-  
nage

Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

74 LES DEHORS TROMPEURS

LA COMTESSE.

Eh! Qui donc êtes-vous, pour jôûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite:  
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.  
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre Fort, Monsieur, précisément?  
La musette, la flutte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.

La bagatelle seule occupe vos esprits:  
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, & si grave & si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande,

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela?  
Oh, rien ne presse moins; si ce n'est celui-là,  
Vous

Vous en aurez un autre, & la chose est facile.  
 Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,  
 Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.  
 Il faut, il faut saisir le moment fortuné.

Si le Baron manquoit cet instant favorable,  
 Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

L E B A R O N.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. D E F O R L I S.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me  
 quitter?

Un ancien ami n'a pas la préférence?

L A C O M T E S S E.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance,  
 Il me doit plus d'égards.

M. D E F O R L I S.

Oui, s'il faut parier,

C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

L A C O M T E S S E (*au Baron.*)

Le plaisir que j'attens me transporte d'avance.

Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

L E B A R O N.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

L E M A R Q U I S (*à M. de Forlis,*)

Monsieur, je vous promets, de vous le ramener.

L A C O M T E S S E.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir témé-  
 raire.

J'enlève le Baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.

Au

76 LES DEHORS TROMPEURS

Au sortir du Concert je le mène aux François,  
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,  
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;  
Et de-là nous devons être d'un grand souper,  
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;  
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,  
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON (*d' M. de Forlis.*)

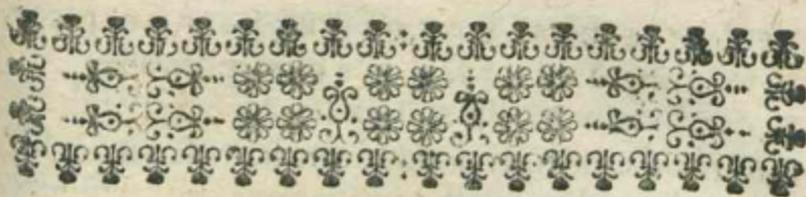
Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E IV.

## SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CELIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,  
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire;  
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,  
Je ferois hautement éclater mon dépit;  
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.  
Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçoi.  
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue.  
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.  
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,  
Et je le vois enfin rougir de son ami.  
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,  
Comme un Provincial dont il craint la présence.  
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;

78 LES DEHORS TROMPEURS

Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,  
 Il se montre attentif, il fait cent politesses  
 A des originaux de toutes les espèces.  
 Auprès d'eux tour-à-tour on le voit épressé:  
 Et le plus ridicule est le plus caressé.

C E L I A N T E.

Je voudrois excuser un procédé semblable,  
 Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop  
 coupable.

M. D E F O R L I S.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,  
 Quelques instans après, le sort l'en a puni:  
 Ce violon divin, & qui se voit l'idole  
 De Paris qui le court, a manqué de parole;  
 L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,  
 Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,  
 Comme un arrêt mortel, apprend cette nou-  
 velle.

Le concert est rompu; l'avanture est cruelle;  
 C'est un coup dont il est si fort humilié,  
 Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:  
 Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui  
 pestent;

La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.  
 Pour vingt jeux differens, vingt Autels sont  
 dressés;

Les sacrificateurs en ordre sont placés.  
 Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.  
 Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes.  
 Par qui dans un moment tout se voit englouti:  
 Un seul particulier dans une après midi,

Perd

Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,

Et feroient subsister dix familles entières.

Le Baron qui se laisse emporter au courant,

Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent;

De dépit je le quitte & cours pour mon affaire;

Ensuite je reviens dans le moment contraire,

Que par un as fatal il se voit égorgé :

Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé;

Plus ne neuf cens louis joués sur sa parole :

Mais il cède en Héros au revers qui l'immole;

Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur;

Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

C E L I A N T E.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. D E F O R L I S.

Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore;

Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,

Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.

L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,

Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,

Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez

lui,

Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.

Je ne me trompe pas; le voila qui s'avance.

C E L I A N T E.

Je rentre; vous feriez gênés par ma présence.



## SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON (*Sans voir M. de Forlis.*)

JE cache la fureur de mon cœur éperdu ;  
 Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :  
 Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.  
 Déguifons. Vous venez pour me faire un re-  
 proche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien le tems seroit mal pris ;  
 Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre.  
 Je ſçai ton infortune, en vain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,  
 Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis  
 au moins.

LE BARON.

Puisque vous le ſçavez, il faut que je l'avouë,  
 C'est un tour inoui que le hazard me jouë.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez-toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;  
 J'ai

J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!

Les amis que j'ai vû n'ont pas un sou en bourse:  
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi;

Tien, en voila huit cens; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,

Quand il sert mon ami, quand son secours l'ac-  
quitte. LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux;  
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance

Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.

Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir

De t'adresser au seul qui peut te secourir,

Et qui goute un bien pur à te rendre service,

Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas....

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi;

J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être,

F.

Et

82 LES DEHORS TROMPEURS

Et si mes procédés t'apprennent à connoître  
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,  
Non par des vains propos, mais par des actions,  
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,  
Qui méritent au plus le nom de connoissance,  
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir  
Ardens à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande  
grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincère & vrai, ton remord les efface,  
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,  
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour:  
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'in-  
struire;

Et d'agir fortement pour la place où j'aspire:  
J'ai sçu d'un Secrétaire, & dans une autre tems  
Je t'en ferois ici des reproches tanglans.  
J'ai sçu que tu n'as fait, malgré ma vive instance,  
Pour ce Gouvernement aucune diligence;  
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,  
Indubitablement ont te l'eut accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;  
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places  
Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un mo-  
ment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend;  
Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire

Qu'il

Qu'il est sollicité par un fort adverfaire ;  
 Qu'il faut tout mettre en œuvre , & tout faire  
 mouvoir ,

Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;  
 Mon plan est arrangé , mes mesures sont prises  
 Pour parler au Ministre à six heures précises ;  
 Pour le voir , pour agir , voila les seuls instans :  
 Si tu veux près de lui me seconder à tems ,  
 Nos efforts prévaudront , & j'obtiens la place  
 Je sçai qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse ,  
 Et tu possèdes l'art de le persuader :

Mais il faut employer ton crédit sans tarder ,  
 Et venir avec moi chez-lui , dans trois-quarts  
 d'heure ;

C'est le tems décisif , promets moi , . . .

L E B A R O N .

Que je meure ,

Si j'y manque , Monsieur !

M. D E F O R L I S .

Ne va pas l'oublier .

Et songe , . . .

L E B A R O N .

Je ne sors que pour aller payer  
 La somme que je dois , & je reviens vous prendre ;  
 Vous n'aurez pas , Monsieur , la peine de m'at-  
 tendre ;

On doit pour ses amis tout faire , tout quitter ;  
 Vous m'en donnez l'exemple , & je dois l'imiter .

M. D E F O R L I S .

Tu seras accompli , si tu tiens ta promesse .

(Le Baron sort.)

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

**M**On frere auprès de vous a perdu sa tristesse ;  
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont  
il sort.

M. DE FORLIS.

Je croi qu'il est content ; pour moi, je le suis fort.  
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,  
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.  
(Il sort.)

---

SCENE IV.

CELIANTE (*seule.*)

**I**L a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,  
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

---

SCENE V.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

**A**pprenez un secret que je ne puis vous taire.  
Lucile, Lucile aime ; & monsieur votre frere,  
A comme il est trop juste, un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée!

L I S E T T E.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

C E L I A N T E.

Sur quoi donc le crois-tu?

L I S E T T E.

Je viens de la surprendre

Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre

Qu'elle a vûte caché si-tôt que j'ai paru;

Et par là mon soupçon s'est justement accru.

C E L I A N T E.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

L I S E T T E.

Non, non, je n'en croi rien; sa rougeur l'a trahie:

Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,

On est moins pressé, &amp; le trouble est moins grand.

On attribuë à tort à son peu de génie

Son humeur taciturne &amp; sa mélancolie:

L'Amour est seul l'auteur de ce silence-là;

Et j'en mettrois au feu cette main que voila.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée:

La curiosité dont je me sens pressée,

M'a fait étudier ses moindres mouvemens.

D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens,

J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible;

Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infailible:

Je porte encor plus loin ma vuë à son sujet,

Et de ses feux cachés je devine l'objet.

C E L I A N T E.

Bon!

L I S E T T E.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite,  
 Sur son front satisfait on voit la joye écrite.  
 J'ai, qui plus est, surpris certains regards en-  
 tr'eux,

Qui prouvent le concert de deux cœurs amou-  
 reux :

C'est lui, Mademoiselle; & j'en fais la gageure,

C E L I A N T E.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

L I S E T T E.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas,  
 Mais, tenez, là voila qui porte ici ses pas,  
 Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.  
 Cachons nous toutes deux dans cette sale ob-  
 scure.

C E L I A N T E.

Non, vien, rentre avec moi; respectons son  
 secret,

Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.  
 (*Elles rentrent.*)

## S C E N E VI.

L U C I L E (*seule.*)

ENfin me voila seule! Et bannissant la crainte,  
 Je puis donc respirer, & lire sans contrainte  
 La lettre d'un amant qui régne dans mon cœur!  
 Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(*ELLE LIT.*)*Notte,*

Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sçai, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux: sans une prompte réponse j'y vais succomber.

(après avoir lû.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.  
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre.

Non, mon état n'est fait que pour être senti!  
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant! Si les traits de l'ardeur la plus vive,  
Si d'un parfait retour l'expression naïve  
Peuvent te consoler & calmer tes esprits,  
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.  
Les maux que tu ressens sont mon plus grand  
martyre.



## SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

JE viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire!

Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!  
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.  
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?  
Parbleu, voyons un peu de son file, pour rire.  
(à Lucile.)

Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,  
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE (avec surprise.)

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.  
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.  
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.

Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE (à part.)

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LU-

LUCILE.

J'ortographie. . .

Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;  
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop  
sûre.

LE BARON.

Bon! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.

Je sçai l'opinion que vous avez de moi;

Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites!

Donnez, pour mettre fin aux façons que vous  
faites.*(Il lui prend la lettre des mains & lit.)*

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *(dans le fonds du Théâtre.)*J'apperçois le Baron, & ma chere Forlis.  
Mais il lit un billet, Ciel! l'auroit-il surpris?LE BARON *(après avoir lû, à Lucile.)*Je doute si je veille, & je ne sçai que dire!  
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

90 LES DEHORS TROMPEURS  
LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens!  
Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens!  
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.  
Le sentiment y regne, & l'esprit l'affaïsonne.  
Belle indolente, hé quoi! sous cet air ingénu,  
Vous me trompez ainsi? qui l'auroit jamais crû!

*(Il relit tout haut.)*

*Je sçai qu'on me croit sans esprit; mais ce  
n'est que pour vous seul que je voudrois en  
avoir.*

*(Il s'interrompt.)*

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.  
Je sens toute la force & la délicatesse  
Du reproche fondé que cache ce billet;  
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.  
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.  
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépein-  
tes.

Voilà le résultat de tout nos entretiens,  
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE *(d' part.)*

La méprise est heureuse! & mon ame respire!

LE MARQUIS *(d' part.)*

Fort bien! Il prend pour lui ce qu'on vient de  
m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cet aimable rougeur  
Servent à confirmer ma gloire,

LE

LE MARQUIS (*d' part.*)

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joye ! Elle m'aime, elle sent, elle pense !

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !

Ah ! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors

Et les ensevelir sous de trompeurs déhors ?

Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, & ma  
vuë

Devoit lire à travers cette crainte ingénue :

Je devois démêler son cœur &amp; son esprit.

Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;

Et ces traits dont mon ame est confuse &amp; ravie,

Font ma Satire autant que son apologie.

L U C I L E.

Il est vrai.

LE MARQUIS (*d' part.*)

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;

Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON (*au Marquis qui s'avance.*)

Ah ! Marquis, vous voila, ma joye est accomplie.

C'est ici le moment le plus doux de ma vie.

Mon bonheur est au comble, & je viens de trou-  
ver

Tout ce qui lui manquoit, &amp; qui peut l'achever !

Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.

Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.

Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

*(Il lit.)**Je sçai qu'on me crois sans esprit, mais ce  
n'est*

*n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir; & si je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnât le nom de sotte & de stupide. L'abbatement, ou m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser.*

*(Après l'avoir lû)*

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable?  
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goute encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE *(au Baron.)*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;

Je dois à vos genoux expier ma méprise.

Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,  
Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE *(relevant le Baron.)*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.  
C'est par mille respects, par un culte flatteur,  
Que

Que je puis désormais réparer mon erreur.  
 Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.  
 Vous, Marquis, prenez part à mon transport  
 sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,  
 Si comme moi, mon cher, vous devenez heu-  
 reux.

LE MARQUIS.

Oh je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc! Votre amante  
 Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchanté!  
 Votre ravissement n'égale pas le mien.  
 C'est à Mademoiselle, à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire.  
 Désormais mon hôtel qui m'étoit odieux,  
 Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.  
 Vous seule me rendrez son séjour agréable.  
 Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus ai-  
 mable;

Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux  
 Je vais me partager entre le monde & vous.

## SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
L I S E T T E.

L I S E T T E.

**P**ardon, si j'interromps, Monsieur, mais la  
DuchesseDemande à vous parler pour affaire qui presse:  
Elle est dans son carosse, & ne peut s'arrêter.  
Un de ses gens est là.

L E B A R O N.

Mais, sans plus hésiter,  
Qu'il entre donc.

## SCENE X.

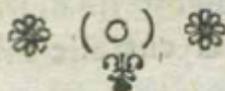
LES ACTEURS PRECEDENS,  
U N L A Q U A I S.

U N L A Q U A I S.

**M**onsieur, Madame vient vous prendre,  
Et, sans tarder, vous prie instamment de des-  
cendre.

L E B A R O N.

Il suffit, je vous suit.

*(Le Laquais sort.)*

SCE-

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
L I S E T T E.

LE MARQUIS (*au Baron.*)

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;  
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.  
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.  
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.  
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

L I S E T T E.

Il ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle;  
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.  
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:  
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

L I S E T T E

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense  
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

L I S E T T E.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon,  
 Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'emmena:  
 Moi-même je descens pour en être certaine.

*(à part.)*

Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.  
 Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.

*(Elle rentre.)*

## S C E N E XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

J'epuis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,  
 Vous voir & vous parler sans témoin & sans  
 gêne.

Que cet instant m'est doux! Que je suis enchanté!  
 Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?  
 Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:  
 Le discours est trop foible, & je n'en puis former.  
 Marquis, me taire ainsi, n'est ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! Il n'est point d'éloquence,  
 Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;  
 Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me luit:  
 Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,  
 Et

Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.  
 Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent :  
 Sa vuë & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est  
 pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de  
 pensée.

Je suis stupide auprès du monde indifférent,  
 Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.  
 Le mien ne brille point dans une compagnie :  
 Le sentiment l'échauffe, & non pas la faillie.  
 Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien  
 épris,

Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, & n'en ayons point d'au-  
 tre :

Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre  
 Ne puissions notre esprit que dans le sentiment.  
 Vous m'aimez ?

LUCILE.

Où, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète ?  
 Vous avez, à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Où ; Marquis, je vous aime, & j'en aime que vous

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !

Mon bonheur est troublé par de justes allarmes ;  
Et je suis prêt de voir le Baron possesseur  
D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur ;  
J'ai frémi, quand j'ai vû qu'il lisoit votre Lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;

Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord ; mais pour vous plaire, il redevient aimable ;

Ses graces à mes yeux le rendent redoutable,

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien ;

Je le verrai toujours, à l'examiner bien,

Comme un Tiran caché, qui sous un faux hommage,

Me prépare le joug du plus dur esclavage ;

A qui l'Himen rendra sa premiere hauteur,

Et qui me traitera comme il traite sa sœur.

A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :

Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.

Si

Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui,  
 N'eut rendu ma démarche inutile aujourd'hui,  
 J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractère,  
 Et je serois tombée aux genoux de mon père :  
 Ma bouche eut déclaré mes sentimens secrets,  
 Plutôt que d'épouser un homme que je hais ;  
 Et que mes yeux verroient même avec répu-  
 gnance,

Quand je n'aurois pour vous que de l'indiffé-  
 rence.

Jugez combien ce fonds de haine est augmenté ;  
 Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !

Jugez combien il perd dans le fonds de mon ame  
 Par la comparaison que je fais de sa flâme,

Avec le feu constant, tendre & respectueux  
 D'un Amant jeune & sage, aimable & vertueux !

Vous possédez, Marquis, le mérite solide :

Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;

Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir ;

Vous seul savez aimer, & vous faire chérir !

De tout Paris, son art veut faire la conquête

A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.

Il est par ses dehors & par son entretien,

Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même tems m'afflige ;

A rompre un nœud fatal je sens que tout m'o-

blige :

Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

*(Il lui baise la main.)*

## SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

L I S E T T E.

C ontinuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

L U C I L E.

Ciel! C'est Lisette!

L I S E T T E.

Là, n'ayez aucune allarme.  
Pour vous je m'intéresse, & votre amour me  
charme.

Il est entierement conforme à mon souhait;

J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.

Mais il est en main sûre; & bien loin de vous  
nuire,Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.  
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers  
vous.

Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:

Mais ayant vû de loin revenir votre pere,

Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je croi que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin  
Que de vos doux transports son œil soit le té-  
moi n.

L U C I L E.

Je vous en remercie, &amp; je rentre bien vite.

L E M A R Q U I S.

Vous partez donc?

L U C I L E.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.  
(Elle rentre.)

SCE-

## S C E N E X V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

M O N Cœur reconnoîtra cette obligation;

L I S E T T E.

Je vous sers tous les deux par inclination...

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.

Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.  
(Elle s'en va.)

## S C E N E X V I.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

O U donc est le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?....

LE MARQUIS.

Une affaire imprévuë;

La Duchesse, Monsieur, elle-même est venuë

Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;  
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

*(Il sort.)*

## SCÈNE XVII.

LE MARQUIS *(seul.)*

IL faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :  
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il  
m'aime ;

Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.  
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,  
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;  
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.  
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui ;  
Et je fers mon amour en travaillant pour lui.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

---

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite,

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiète.

Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;

Le Marquis devoit bien se montrer à mes yeux,

Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais la tendresse

Peut-être est occupée ailleurs utilement.

De mon Maître, pour vous, je crains le changement;

Il pourra balancer son penchant pour la mode,

Et se rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur

Son amour à présent vous voit spirituelle;

104 LES DEHORS TROMPEURS

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.  
J'entens marcher quelqu'un. C'est le pas d'un  
Amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement :  
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! Ciel! C'est le Baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(Lisette sort.)

---

SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE (au Baron.)

NON, quoique vous disiez, je ne vous quitte  
pas.

LE BARON (à Lucile.)

Je n'ai pû m'échaper des mains de la Duchesse :  
Je suis au desespoir. La cruelle Comtesse  
A secondé si bien son désir obstiné,  
Qu'à la Pièce nouvelle elles m'ont entraîné.  
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;  
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,  
Au Théâtre & par tout je n'ai rien vû que vous.  
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux ;  
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse ;  
Et

Et voila desormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE

Qu'entens-je! Il prend le ton d'un Amant languoureux?

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux!

LE BARON.

Oui beaucoup.

LA COMTESSE

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON (*d' Lucile.*)

De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne;  
Et votre pere va...

LUCILE (*d'un air troublé.*)

Monfieur, l'avez-vous vû?

LE BARON.

Empressement flateur! Je ne l'ai jamais pû.

J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée!

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée!  
Si vous continuez, il faudra vous lier.

C'est cent fois pis, Monfieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!

Mais étant amoureux, & de ton dont vous l'êtes,

106 LES DEHORS TROMPEURS

Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux  
Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de  
vous?

Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuie.

L'amour & lui, Monsieur, sont brouillés tout-à-  
fait.

L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.  
Le monde d'un butord fait un homme passable,  
Et l'Amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans  
vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.  
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vrai-  
ment,

Avoir du goût pour nous ; mais point d'attache-  
ment ;

Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine  
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA

## L A C O M T E S S E.

Je vois que la petite est fille à sentiment.  
 Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.  
 Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être duppe;  
 L'âge par conséquent de se représenter  
 L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.  
 Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le  
 piège,  
 Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'a-  
 vouerai je,  
 J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,  
 Mais languï constamment, pendant un mois  
 entier.

## L E B A R O N.

Une telle constance est vraiment admirable!

L A C O M T E S S E (*à Lucile.*)

L'amour vous paroît donc bien beau, bien ado-  
 rable?

## L U C I L E.

A mon âge, l'on doit se taire là dessus,  
 Madame; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

## L A C O M T E S S E.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,  
 Un homme moins couru, mais qui soit de votre  
 âge.

Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

L U C I L E (*à part.*)

C'est une folle au fonds qui conseille fort bien.  
 (*Elle sort.*)

## SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE,  
LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.  
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,  
Et vais lui demander certain livre nouveau,  
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.  
Ensuite je reviens, je vous le signifie,  
Pour rompre votre Hymen, ou le nœud qui  
nous lie,

Si votre amour l'emporte, adieu plus d'amitié,  
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.  
Paris dont vous allez vous attirer le blâme,  
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.  
A votre porte même on vous fera l'affront  
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront :  
Cy gît dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,  
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

*(Elle sort.)*

## SCENE IV.

LE BARON *(Seul)*

SA menace est fondée, & j'en suis allarmé.  
Mais non, belle Forlis, j'aime, & je suis aimé.  
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,  
J'attens dans ce moment que ton pere revienne.  
J'en ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,  
J'obtiens son suffrage, au lieu de son mépris.  
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,  
Je devois.....mais je vois mon ami qui s'approche.

SCE.

## SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier,  
Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,  
Que par tes heureux soins un autre obtient la  
place.

Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,  
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.  
Un contre-tems fatal a retenu mes pas.  
J'étois prêt à voler....

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;  
Et j'étois....

M. DE FORLIS.

Je le sçai, fort tranquille au spectacle,

LE BARON.

Oui, mais....

M. DE

110 LES DEHORS TROMPEURS

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.  
Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.  
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,  
J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.  
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;  
J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.  
Le seul prix que je veux de mon attachement,  
Est de venir parler au Ministre un moment.  
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole;  
Je ne puis l'obtenir! Et ton esprit frivole  
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,  
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux!  
A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi...

M. DE FORLIS.

J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siècle-ci  
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!  
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,  
Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour,  
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.  
Et

Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre  
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon  
gendre.

L E B A R O N.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,  
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,  
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins  
sévere,

Prenez en sa faveur des entrailles de pere ;  
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,  
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,  
Qu'un penchant mutuel....

M. D E F O R L I S.

Quoi! Ma fille vous aime?

L E B A R O N.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;  
Et pour vous en donner un garant plus certain,  
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.  
Vous voyez qu'en trompant notre atente com-  
mune,

Vous feriez son malheur comme mon infortune!

M. D E F O R L I S (*après avoir lu le bil-  
let qu'il lui rend.*)

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me con-  
duit,

Et que je ne suis point un aveugle dépit,  
Je consens que ma fille elle-même prononce,  
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.  
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi,  
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;  
Mais ce danger pour elle est encore préférable,

Tout

112 LES DEHORS TROMPEURS

Tout mis dans la balance, au malheur effroyable

D'obéir par contrainte, & de voir son sort joint

Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.

Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chere.

Ma bonté fait borner l'autorité du pere;

Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,  
Pour être leurs soutiens, & non pas leurs ty-

rans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

---

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS,

LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille  
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

(Lisette rentre.)

SCE-

## SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle ;  
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS (*à M. de Forlis.*)

Je viens vous detromper sur le gouvernement.  
Vous l'obtenez, Monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre, j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise, & non pas accordée.  
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,  
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.

Il lui fait obtenir Monsieur, à mon instance,  
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,  
Et d'une pension on y joint le bienfait.  
De l'autre en même-tems vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, Monsieur, dans cette circonstance,

H

Vous

II4 LES DEHORS TROMPEURS

Vous marquer trop ma joye, & ma reconnoissance.

LE BARON (*d M. de Forlis.*)

Par cet heureux moyen voila tout rétabli,  
Et Monsieur, du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien  
suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt  
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.  
Tous mes efforts n'ont pû faire agir votre zèle,  
Le sien m'a prévenu, voila votre modèle.

---

SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MAR-  
QUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.  
Quel bien inopiné!

LE BARON.

Sa fille qui paroît me sera moins contraire.

SCE-

## S C E N E X.

LE BARON, M DE FORLIS, LE MARQUIS,  
LA COMTESSE, LUCILE,  
L I S E T T E.

M. D E F O R L I S.

**M**A fille, approche-toi, viens, c'est ici l'inf-  
tant

Pour toi le plus critique & le plus important.  
J'apprens que le Baron a sçu toucher ton ame.  
Je ne puis te blamer, ni condamner ta flâme.  
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux,  
Prononce: je te laisse arbitre de tes vœux.

L I S E T T E

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable,  
LE BARON (*d' Lucile.*)

J'attens de votre bouche un arrêt favorable.  
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS (*d' part.*)

Quoique sur d'être aimé,

Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé!

L E B A R O N.

Que vois - je! Vous restez dans un profond  
silence,

Quand vous pouvez d'un mot combler notre  
espérance?

Eh, quoi donc, cet aveu doit-il tant vous cou-  
ter?

Vous n'avez simplement ici qu'à répéter  
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,

116 LES DEHORS TROMPEURS

Et ce que je ne puis me lasser de relire  
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.  
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit.

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

*(Elle prend la lettre & la lit.)*

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.  
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON *(à Lucile.)*

Est seul digne de vous.

N'en convenez vous pas, ainsi que votre père?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère

Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez,  
Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi, que vous venez  
d'élire?

Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE

L E B A R O N.

Qu'est ce à dire ?

L A C O M T E S S E (*après avoir lu.*)

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

L E B A R O N.

Madame....

L A C O M T E S S E.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.

*(Elle lit haut.)**L'battement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.**(au Baron en s'interrompant.)*

Oubliée ! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse ?

L E B A R O N.

Pardon j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

L A C O M T E S S E (*lui présentant le billet.*)

J'ai donné lieu ! Tenez, répondez à ceci.

*(Elle lit.)**Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.**(en s'interrompant.)*

Est-ce pour vous ? Depuis que je vous vois ici.

Vous radotez, mon cher !

L E B A R O N.

Le Marquis fait lui-même....

L A C O M T E S S E.

Qu'il parle donc ? Il montre un embarras extrême.

118 LES DEHORS TROMPEURS

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret?  
Répons moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sait.

LA COMTESSE (*au Marquis*)

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle reserve est fort peu de faison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un justé soupçon:

La petite convient qu'il fait tout le mystère;

Il se trouble comme eile, & s'obstine à se taire,

Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.

C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi!

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre....

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est soudroyant!

L I S E T T E (*d part.*)

Il l'a bien mérité.

L A C O M T E S S E (*embrassant le Baron.*)

Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur est enchanté!

M. D E F O R L I S (*d Lucile.*)

Que ton choix est louable, &amp; digne de me plaire!

En faisant ton bonheur, il acquite ton pere;

*(Il montre le Marquis.)*

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

L A M A R Q U I S.

Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins?

L E B A R O N.

Ah! Marquis, deviez vous me jouer de la sorte,

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

L E M A R Q U I S.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

L A C O M T E S S E.

De joie en ce moment je ne tiens point en place!

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrâce!

M. D E F O R L I S (*au Marquis & à Lucile.*)

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir

Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

*(au Baron.)*

Vous, vous n'avez plus rien, qui retienne votre

ame,

Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,

En-

120 LES DEHORS TROMPEURS &c.

Entendre Concertos, Sonates, opera,  
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(Il sort avec le Marquis & sa fille.)  
(Lisette rentre en même-temps.)

---

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**C**Royez en ses conseils; venez, suivez mes  
traces:

Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.

Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.

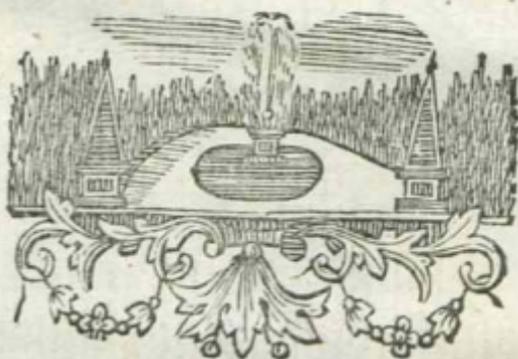
Soyez l'homme du jour, & vous ferez charmant.

F I N.



L'ISLE  
DES ESCLAVES,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE.

*Par Mr. de Marivaux.*



A LA HAYE,  
Chez P. Gosse & Compagnie

---

M D C C X L V I I.

LISTE  
DES ESCLAVES  
COMMERCIAUX  
EN UN ACTE  
PAR M. DE MONTMORIN



Paris chez la Citoyenne  
M. de Montmorin

---

---

*A C T E U R S.*

I H I C R A T E.

A R L E Q U I N.

E U P H R O S I N E.

C L E A N T H I S.

T R I V E L I N.

D E S H A B I T A N S  
D E L' I S L E.

*La Scene est dans l'Isle  
des Esclaves.*

---

ACTEURS

CHICRATÉ

ARLEQUIN

EUPHROSINE

GLEBAN THIS

TRIVELIN

MRS. HASTINGS

DE L'ISLE

In Scene of the day, this

and others



L'ISLE  
DES ESCLAVES,  
COMÉDIE.

Le Theatre représente une mer & des  
Rochers d'un côté, & de l'autre  
quelques arbres & des maisons.

---

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Theatre*  
*avec ARLEQUIN.*

IPHICRATE *après avoir soupiré.*

   Arlequin!

 **A**  ARLEQUIN *avec une bouteille de*  
*vin qu'il a à sa ceinture.*

  Mon Patron,

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Isle!

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis  
morts de faim: voilà mon sentiment & notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos Camarades ont péri, & j'envis maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils sont noyés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi : Quand notre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le tems de se jeter dans la Chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne sçai ce qu'elle est devenue : mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'Isle, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau de vie ; j'ai sauvé ma pauvre bouteille ; la voilà : j'en boirai les deux tiers, comme de raison, & puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de tems : suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'Isle des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'est ce que c'est que cette Race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des Esclaves de la Grèce révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Isle, & je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs Cases ; & leur coûtume, mon cher Arlequin, est de

tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent , ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Pays a sa coutume : ils tuent les Maîtres , à la bonne-heure ; je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté , & peut-être la vie : Arlequin , cela ne te suffit-il pas pour me plaindre ?

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur , cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *siffle.*

Hu , hu , hu.

IPHICRATE.

Comment donc , que veux-tu dire ?

ARLEQUIN *distrain , chante.*

Tala ta lara,

IPHICRATE.

Parles donc , as-tu perdu l'esprit , à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN *riant.*

Ah , ah , ah , Monsieur Iphicrate , la drole d'avanture ; je vous plains , par ma foi , mais je ne sçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE à part les premiers mots.

(Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies. . . .

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'est l'air du Pays qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieuë sur la Côte pour chercher notre Chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là nous nous embarquerons avec eux.

ARLEQUIN en badinant.

Badin, comme vous tournez cela.

( Il chante. )

L'embarquement est divin,

Quand on vogue, vogue, vogue;

L'embarquement est divin,

Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE retenant sa colere.

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chaloupe.

IPHICRATE.

Eh! ne sçais-tu pas que je t'aime?

ARLEQUIN.

Oui; mais les marques de votre amitié tombent

toûjours sur mes épaules , & cela est mal placé. Ainsi , tenez , pour ce qui est de nos gens , que le Ciel les bénisse ; s'ils sont morts : en voilà pour long-tems ; s'ils sont en vie , cela se passera , & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai besoin d'eux , moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh , cela se peut bien , chacun a ses affaires ; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah , ah , vous parlez la Langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître , & n'es-tu plus mon Esclave ?

ARLEQUIN *se reculant d'un air sérieux.*

Je l'ai été , je le confesse à ta honte ; mais , va , je te le pardonne , les hommes ne valent rien. Dans le Pays d'Athènes j'étois ton Esclave , tu me traitois comme un pauvre animal , & tu disois que cela étoit juste , parce que tu étois le plus fort : Eh bien , Iphicrate , tu vas trouver ici plus fort que toi , on va te faire Esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste , & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là : tu m'en diras ton sentiment , je t'attends-là. Quand tu auras souffert , tu seras plus raisonnable , tu sçauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde , si ceux qui te ressembloit recevoient la même leçon que toi. Adieu , mon ami ; je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres. *(Il s'éloigne.*

IPHICRATE au désespoir , courant après lui  
l'épée à la main.

Juste Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus  
outragé que je le suis ? Misérable , tu ne mérites  
pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement , tes forces sont bien diminuées , car  
je ne t'obéis plus , prends-y garde.

S C E N E II.

*Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive condui-  
sant une Dame & la Suivante , & ils accourent  
à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.*

TRIVELIN faisant saisir & désarmer Iphicrate  
par ses gens.

ARRÊTEZ , que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Votre Esclave ? Vous vous trompez , & l'on vous  
apprendra à corriger vos termes.

(Il prend l'épée d'Iphicrate , & la donne à Arle-  
quin.)

Prenez cette épée , mon Camarade , elle est à  
vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard , brave Cama-  
rade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appelez-vous ?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas?

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade: je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnez; il m'apelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé: le terme est sans façon, je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences; &amp; lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui; c'est le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à présent; soyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, &amp; vous, Iphicrate, appelez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN *sautant de joye: (à son Maître.)*

Oh, oh, que nous allons rire? Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut!

ARLEQUIN.

Parlez-donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend: cela est-il du jeu?

TRIVELIN à *Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate.*) Arlequin, votre aventure vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif: traitez-le de misérable & nous aussi, tout vous est permis à présent: mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous: ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge!

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce Misérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos; je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS à *Trivelin.*

Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Non , ma belle enfant , j'ai bien connu votre condition à votre habit , & j'allois vous parler de ce qui vous regarde , quand je l'ai vû l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*

Eh... à propos je m'appelle Iphistrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer , vous sçavez qui nous sommes sans doute!

ARLEQUIN.

Oh morbleu! d'aimables gens.

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN!

Ne m'interrompez point , mes Enfans. Je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Peres irritez de la cruauté de leurs Maîtres quitterent la Grèce & vinrent s'établir ici ; dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons , la premiere Loi qu'ils y firent , fût d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle , & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves : la vengeance avoit dicté cette Loi : vingt ans après la raison l'abolit , & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous , nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons , c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humillions , afin que nous trouvant superbes , vous vous reprochiez de l'avoir été.

Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos Maîtres sont contens de vos progrès; & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes. Vous voilà en mauvais état; nous entreprenons de vous guérir; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains; c'est-à-dire, humains, raisonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte!

TRIVELIN.

Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & vous feriez votre fortune plus mauvaise: commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire!

TRIVELIN *aux Esclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoyens, Iphicrate habitera cette Case avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre; vous aurez soin de changer d'habit ensemble; c'est l'ordre. (*à Arlequin.*) Passez maintenant dans une maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger, si vous en avez besoin. Je vous

apprens au reste , que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera , comme à tout le monde , une occupation convenable. Allez , je vous attends ici. (*aux Insulaires.*) Qu'on les conduise. (*aux Femmes.*) Et vous autres , restez.

*Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.*

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Esclave* ;  
EUPHROSINE *sa Maîtresse.*

TRIVELIN.

AH ça , ma Compatriote ; car je regarde de so-  
mais notre Isle comme votre Patrie ; dites-  
moi aussi votre nom ?

CLEACTHIS *saluant.*

Je m'appelle Cléanthis , & elle Euphrosine.

TRIVELIN.

Cléanthis ; passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms ; vous plaît-il de les sçavoir ?

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels sont-ils ?

CLEANTHIS.

J'en ai une liste : Sotte , Ridicule , Bête , Butor-  
de , Imbécille , &c.

EUPHROSINE *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez , tenez , en voilà encore un que j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement , elle vous prend sur le fait , Dans

votre Païs, Euphrosine, on a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas ! que voulez-vous que je lui réponde , dans l'étrange aventure où je me trouve !

CLEANTHIS.

Oh Dame , il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode ; on n'avoit à faire qu'à de pauvres gens : falloit-il tant de cérémonies ? (faites cela, je le veux ? taisez-vous, Sotte,) voila qui étoit fini. Mais à présent il faut parler raison : c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le tems ; il faut se donner patience : je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN à *Cléanthis*.

Moderez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine.*) Et vous *Cléanthis*, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étoient loüables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle s'amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprends rien ; j'irai le grand chemin, je

peferai comme elle pefoit; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de fon sexe; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes les mauvaises manieres à mon égard, il faudra donc quelle excufe auffi la rancune que j'en ai contre elle; car je fuis femme autant qu'elle, moi; voïons qui est-ce qui décidera? Ne fuis-je pas la Maîtresse, une fois? Eh bien, quelle commence toujourns par excuser ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait: qu'elle attende.

EUPHROSINE à *Trivelin*.

Quels discours! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre!

CLEANTHIS.

Souffrés-les, Madame; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulés vous que je vous dife: quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voïez-vous; quand je l'aurai querellée à mon aife une douzaine de fois feulement, elle en fera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN à part à *Euphrosine*.

Il faut que ceci ait fon cours; mais consolez-vous, cela finira plutôt que vous ne penféz. (à *Cleantis*.) J'efpere, Euphrosine, que vous perdrez

votre ressentiment , & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint , afin qu'elle se connoisse , qu'elle rougisse de ses ridicules , si elle en a , & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions comme vous voyez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé ! Allons , me voilà prête ; interrogez-moi , je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie , Monsieur , que je me retire , & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame , cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soyez présente.

CLEANTHIS.

Restez , restez , un peu de honte est bien-tôt passée.

TRIVELIN.

Vaine , minaudiere & coquette , voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

CLEANTHIS.

Vaine , minaudiere & coquette , si cela la regarde ? Eh voilà ma chere Maîtresse ! cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas assez , Monsieur.

TRIVELIN.

Ah , je vous felicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez , c'est bon signe , & j'en augure bien pour l'avenir ; mais ce ne sont

encore-là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc , par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

## CLEANTHIS.

En quoi ! par tout ; à toute heure ; en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer , je n'en sçai rien , je m'y perds ; il y a tant de choses , j'en ai tant vû , tant remarqué de toutes les especes ; que cela me broüille. Madame se tait ; Madame parle ; elle regarde , elle est triste , elle est gaye : silence , discours , regards , tristesse , & joie : c'est tout un , il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité müette , contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde , jalouse ou curieuse ; c'est Madame , toujourns vaine ou coquette l'un après l'autre , ou tous les deux à la fois : voila ce que c'est , voila par où je débute , rien que cela.

## EUPHROSINE.

Je n'y sçaurois tenir.

## TRIVELIN.

Attendez-donc , ce n'est qu'un début.

## CLEANTHIS.

Madame se leve , a-t-elle bien dormie , le sommeil l'a-t-il rendu belle , se sent-elle du vif , du semillant dans les yeux ? vite sur les armes , la journée sera glorieuse : qu'on m'habillem ; Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles , aux promenades , aux assemblées ; son visage peut se manifester , peut soutenir le grand jour , il fera plaisir à voir , il n'y a qu'à le promener hardiment , il est en état , il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN à *Euphrosine.*

Elle développe assez bien zela.

CLEANTHIS.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé: Ah! qu'on m'apporte un miroir: comme me voila faite! que je suis mal bâtie! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit; des yeux battus, un tein fatigué; voila qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'avons que du négligé. Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut, du moins fera-t-il sombre dans sa chambre. Cependant il vient compagnie, on entre: que va-t-on penser du visage de Madame? on croira qu'elle enlaidit: donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies? Non, il y a remede à tout: vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame? Très-mal, Madame: J'ai perdu le sommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aie dormi. J'entendois tout cela, moi; car nous autres Esclaves, nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration, ... Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN à *Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture: là, car elle me paroît fidelle,

EUPHROSINE.

Je ne sçai où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvû que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait? j'étois dans la chambre: Vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine: vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voïoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux: & là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacitez. Je riois. Vous réüssites pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. A moi, lui dites-vous: Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je?

TRIVELIN à *Euphrosine*.

En vérité, elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avoir, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontés pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essâi en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

## EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, où l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir d'avantage.

## TRIVELIN.

En voila donc assez pour à présent.

## CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une rose parut, crac, la vapeur arrive.

## TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire ; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Récommandés-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon Ami, je vous ai diverti, j'en suis bien aise ; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre une négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître : mais à d'autres ; on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes graces, elles sont à moi celles-là ; & d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voïez comme je m'habille, quelle simplicité, il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je fors, & tantôt nous reprenons le discours qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon Ami, je vais à notre Auberge.

---

## SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

Cette Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons ; voila tout : il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalités !

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de

tous les sentimens coquets , de toutes les singeries d'amour propre qu'elle vient de vous attribuer!

EUPHROSINE.

Moi , j'en conviendrois ! Quoi , de pareilles faussetez sont-elles croiables ?

TRIVELIN.

Oh ! très-croiables , prenez-garde. Si vous en convenez , cela contribuëra à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas d'avantage... On esperera que vous étant reconnuë , vous abjurez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que soi , & qui ont distrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louïables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit , on vous regardera comme incorrigible , & cela reculera votre délivrance. Voïez , consultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'esperer ?

TRIVELIN.

Oui , je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monfieur , faites donc comme si j'étois convenuë de tout.

TRIVELIN.

Quoi , vous me conseillés de mentir ?

EUPHROSINE.

En verté , voila d'étranges conditions , cela révolte !

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Elles humilient un peu , mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très prochaine est le prix de la vérité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait?

EUPHROSINE.

Mais. . . . .

TRIVELIN.

Quoi?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Par cy, par-là, n'est point notre compte : Avoüez-vous tous les faits? en a-t-elle trop dit? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? Hâtez-vous, j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponse si exacte?

TRIVELIN.

Eh oui, Madame, &amp; le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien. . . . .

TRIVELIN.

Après?

EUPHROSINE.

Je suis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On est d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oui.

TRIVELIN.

Eh voila ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avoier.

TRIVELIN.

A merveilles : Je suis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déjà son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment esperé arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous. . . .

## SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE,  
*qui ont changé d'habits*, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Tirlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton, Gai, Camarade, le vin de la République est merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte ; car je suis si altéré depuis que je suis Maître, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouissez-vous, mon Camarade. Etes-vous content d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, c'est un bon enfant, j'en ferai quelque chose. Il soupire par fois, & je lui ai défendu cela, sous peine de désobéissance ; & lui ordonne de la joie. *(Il prend son Maître par la main & danse*

Tala rara la la. . . .

TRIVELIN.

Vous me réjouissez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh, quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son Pays, apparemment ?

ARLEQUIN.

Hé, là-bas ? Je lui voulois souvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois insupportable ; mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractère, & vous me touchés. C'est-à-dire que vous jouirez modestement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine ?

ARLEQUIN.

De la peine ! ah le pauvre homme ! Peut-être que je serai un petit brin insolent, à cause que je suis le Maître : voila tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le Maître, vous avez raison.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on est le Maître, on y va tout rondement sans façon, & si peu de façon même quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh, n'importe, je vois que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas ! je ne suis que mutin.

TRIVELIN à *Iphicrate*.

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire.  
(à *Arlequin*.) Instruisez-moi d'une chose. Comment se gouvernoit-il là-bas; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractère ?

ARLEQUIN *riant*.

Ah ! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractère là est donc bien plaisant ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN à *Iphicrate*.

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi ?

IPHICRATE *bas*.

Veux-tu achever de me désespérer, que vas-tu lui dire ?

ARLEQUIN.

Laisse-moi faire; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avés vu sur le chapitre de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Eh bien tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des misères; gageons.

TRIVELIN.

Cela est encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous en offre autant; ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas d'avantage; extravagance & misère, voilà son paquet; n'est-ce pas

là de belles guenilles pour les étaler ? étourdi par nature, étourdi par singerie, parce que les femmes les aiment comme cela ; un dissipe tout : vilain quand il faut être libéral : libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être sage : glorieux d'être fou : un petit brin moqueur des bonnes gens, un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voila mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ? (*à Iphicrate.*) Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. (*à Iphicrate.*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avouë un ridicule ?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été ?

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

*(Arlequin rit de toute sa force.)*

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait; vous n'y perdrez rien.  
Adieu, vous sçavez bien-tôt de mes nouvelles.

## SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE,  
ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander de  
quoi vous riez?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit  
un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un hom-  
me raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette  
de son propre aveu, regardez ma Suivante.ARLEQUIN *la regardant.*Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon,  
c'est bien son métier; mais parlons d'autres choses,  
mabelle Demoiselle: Qu'est-ce que nous ferons,  
cette heure que nous sommes gaillards?

CLEANTHIS.

Eh! mais la belle conversation,

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâailler, j'en bâailler déjà. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit d'avantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'est à vous à faire vos diligences, me voila, je vous attends: mais traitons l'amour à la grande maniere, puisque nous sommes devenus Maîtres: allons-y poliment, & comme le grand Monde.

ARLEQUIN.

Ouidà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance, (*à Iphicrate.*) Arlequin, vite des sièges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela?

ARLEQUIN.]

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette maniere-là, & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure;

il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage, quand ce ne seroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens?

CLEANTHIS,

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN à *Iphicrate*.

Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur : Cléanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN se promenant sur le Théâtre avec *Cléanthis*.

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour ?

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau tems du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLEANTHIS.

Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN.

Et palsembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos graces. (*à ce mot il saute de joie.*) Oh, oh, oh, oh!

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est rien ? c'est que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudissemens, ils nous dérangent. (*Continuant.*) Je sçavois bien que mes graces entreroient pour quelque chose ici, Monsieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs; mais finissons, en voila assez, je vous dispense des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos dispenses,

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien: Dites, Monsieur, dites, heureusement on n'en croira rien: vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & se mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la sincérité de mes feux?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient sérieux: laissez-moi je ne veux point d'affaire; levez-vous. Quelle vivacité! Faut il vous dire qu'on vous aime? Ne peut-on en être quitte à moins? Cela est étrange!

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien! Nous sommes aussi bouffons que nos Patrons; mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense?

CLEANTHIS.

Quoi?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore ; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompuë. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Qu'elle est friponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois votre pensée.

ARLEQUIN.

Voila ce que c'est, devenez amoureuse d'Arlequin, & moi de votre Suivante ; nous sommes assez forts pour soutenir cela.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez, ils ne scauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens Partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est ; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage ; cela est bien aisé au bout du compte. Je n'érois ces jours passez qu'une Esclave ; mais enfin me voila Dame & Maitresse

d'aussi bon jeu qu'une autre: je la suis par hazard; n'est-ce pas le hazard qui fait tout? Qu'y a-t-il à dire à cela j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content; je vais appeller Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire: éloignez vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi; car il faut qu'il commence: mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulés, car dans le grand monde, on n'est pas si façonnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jeter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui: c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petiteesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus; je comprends cela à merveille; mais parlez-lui toujours; je vais dire un mot à Cléanthis; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*Elle appelle Euphrosine*) Cléanthis.

## SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE  
*qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

Approchez, & accouûtumés-vous à aller plus vite,  
 car je ne sçauois attendre.

EUPHROSINE.

De quoi s'agit-il ?

CLEANTHIS.

Venez-ça, écoutez-moi : Un honnête homme  
 vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel ?

CLEANTHIS.

Lequel ? Y en a-t il deux ici ? C'est celui qui  
 vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh, que veut-il que je fasse de son amour ?

CLEANTHIS.

Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui  
 vous aimoient ? Vous voila bien étourdie : est-ce  
 le mot d'amour qui vous effarouche ? vous le con-  
 noissez tant, cet amour : vous n'avez jusqu'ici re-  
 gardé les gens que pour leur en donner : vos beaux  
 yeux n'ont fait que cela, dédaignent ils la conquête  
 du Seigneur Iphicrate ? il ne vous fera pas de ré-  
 vérences panchées, vous ne lui trouverez point de  
 contenance ridicule, d'air évaporé : ce n'est point  
 une tête legere, un petit badin, un petit perfide,  
 un joli volage, un aimable indiscret : ce n'est point  
 tout

tout cela : ces graces-là lui manquent à la vérité : ce n'est qu'un homme franc, qu'un homme simple dans ses manieres, qui n'a pas l'esprit de ce donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime seulement, parce que cela sera vrai : enfin ce n'est qu'un bon cœur, voila tout : & cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable, je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'estimer son amour, & vous y serez sensible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'espère, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où suis-je ! & quand cela finira-t-il ?

(Elle rêve.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.*

EUPHROSINE.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laissez-moi, je vous prie

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.

EUPHROSINE.

Eh, pensez ce qu'il vous plaira.

D

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.]

Non:

ARLEQUIN.

C'est que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi!

ARLEQUIN.

Ne mentez point, on vous a communiqué les sentimens de mon ame, rien n'est plus obligant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état!

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai ? mais cela se passera ; c'est que je vous aime, & que je ne sçais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui : qu'est-ce qu'on peut faire de mieux. Vous êtes si belle : il faut bien vous donner son cœur, aussi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains ravissantes, les jolis petits doigts ; que je serois heureux avec cela, mon petit cœur en feroit bien son profit. Reine, je suis bien tenté, mais vous ne voyez rien : si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu n'en l'est déjà que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne suis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui est-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas ni moi non plus ; mais me voila moi, & un Empereur n'y est pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

EUPHROSINE.

Arlequin, il me semble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je suis un mouton.

EUPHROSINE.

Respecte donc la malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas, je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite : & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgraces, que mon Esclavage, que ma douleur t'attendrisse ; tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras : je suis sans azile & sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde de la tienne même, Arle-

quin : voila l'état où je suis , ne le trouves-tu pas assez misérable ; tu est devenu libre & heureux , cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire d'avantage : je ne t'ai jamais fait de mal , n'ajoute rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abatu, les bras abbaïsses, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

S C E N E IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

C Léanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu ? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire mon ami, si non que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine : voila tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oui je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & ç'en est fait, je succombe : je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce malheureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah, il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te défends

de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, de quoi veux-tu qu'ils me punissent, d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître: rien ne m'a été si sensible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Pere, le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage : je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Eh qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parce que je me mocque un petit brin de toi ; cela empêche-t-il que je ne t'aime ! Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les écrivieres sont plus honnêtes que les mocqueries.

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontez ai-je réparé cela ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens : mes plus grands défauts , c'étoit ta mauvaise humeur , ton autorité , & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'est qu'un ingrat ; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coûtume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoissance.

ARLEQUIN ;

Tu as raison, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi ; mais tu n'as jamais sçu le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-tems que je souffre, & que je sçai ce que c'est que de la peine ; tu m'as battu par amitié, puisque tu le dis, je te le pardonne, je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer ; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami ; car je ne te ressemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, fasse le Ciel, après ce que

je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentimens que tu me donne pour toi! Va, mon cher Enfant, oublie que tu fut mon Esclave, & je me ressouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron: si j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous: c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embrassant.*

Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire!

*(Après quoi il deshabille son Maître.)*

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher Ami?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & repenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne scaurois retenir mes larmes; fais ce que tu voudras.

SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE,  
IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. *(Et plus près d'Arlequin.)* Qu'est-ce que

cela signifie , Seigneur Iphicrate : pourquoi avez-vous repris votre habit ?

ARLEQUIN.

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami , & que le sien est trop grand pour moi.

*(Il embrasse les genoux de son Maître.)*

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois , il semble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin , notre projet ?

ARLEQUIN.

Mais enfin , je veux être homme de bien , n'est-ce pas là un beau projet ? Je me repens de mes sottises , lui des siennes ; repentez-vous des vôtres , Madame Euphrosine se repentira aussi : & vive l'honneur après : cela fera quatre beaux repentis , qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah , ma chere Cléanthis , quel exemple pour vous !

IPHICRATE.

Dites plutôt quel exemple pour nous , Madame , vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment , nous y voila , avec vos beaux exemples ; voila de nos gens qui nous méprisent dans le monde , qui sont les fiers , qui nous maltraitent , qui nous regardent comme des vers de terre , & puis qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy , que cela est vilain , de n'avoir eu pour tout mérite,

que de l'or, de l'argent, & des dignitez: c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux; où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous! Voyons, ne seriez-vous pas bien attrapez? Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît; Riche, non; Noble, non; Grand Seigneur, point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux? Et que faut il donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raison: voilà ce qu'il faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs, les honnêtes gens du monde? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous passent; Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avés toujours offensés, maltraités, acablés, tous riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grace; allez, vous devriez rougir de honte.

## ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures, ils sont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien: car quand on se repent, on est bon, & quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Aproxchez, Madame, Euphrosine, Elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire est faite.

## CLEANTHIS.

Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *tristement.*

Ma chere Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avouë.

CLEANTHIS.

Hélas ! comment en aviez-vous le courage ? Mais voila qui est fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez ; si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté ; & s'il y avoit un vaisseau, je partirois tout-à-l'heure avec vous : voila tout le mal que je vous veux : si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah la brave Fille ! ah le charitable naturel !

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame ?

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embrasse, ma chere Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton esclavage, & ne songes plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, si nous re-  
tournons à Athènes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN &amp; les Acteurs précédens

TRIVELIN.

Que vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embrassez ?

ARLEQUIN.

Ah, vous ne voyez rien, nous sommes admirables ; nous sommes des Rois & des Reines : enfin finale, la paix est conclüe, la Vertu a arrangé tout cela ; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller : & si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment ?

CLEANTHIS *baisant les mains de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire d'avantage, vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN.

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embrassez-moi aussi mes chers Enfans, c'est-là ce que j'attendois : si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous, Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette aventure ; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi : ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous : je ne vous en dis pas d'avantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athènes. Que la joie à présent, & que les plaisirs succèdent aux chagrins que vous avez senti, & célèbrent le jour de votre vie le plus profitable.

[ F I N .



